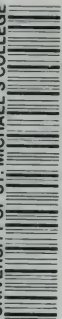


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



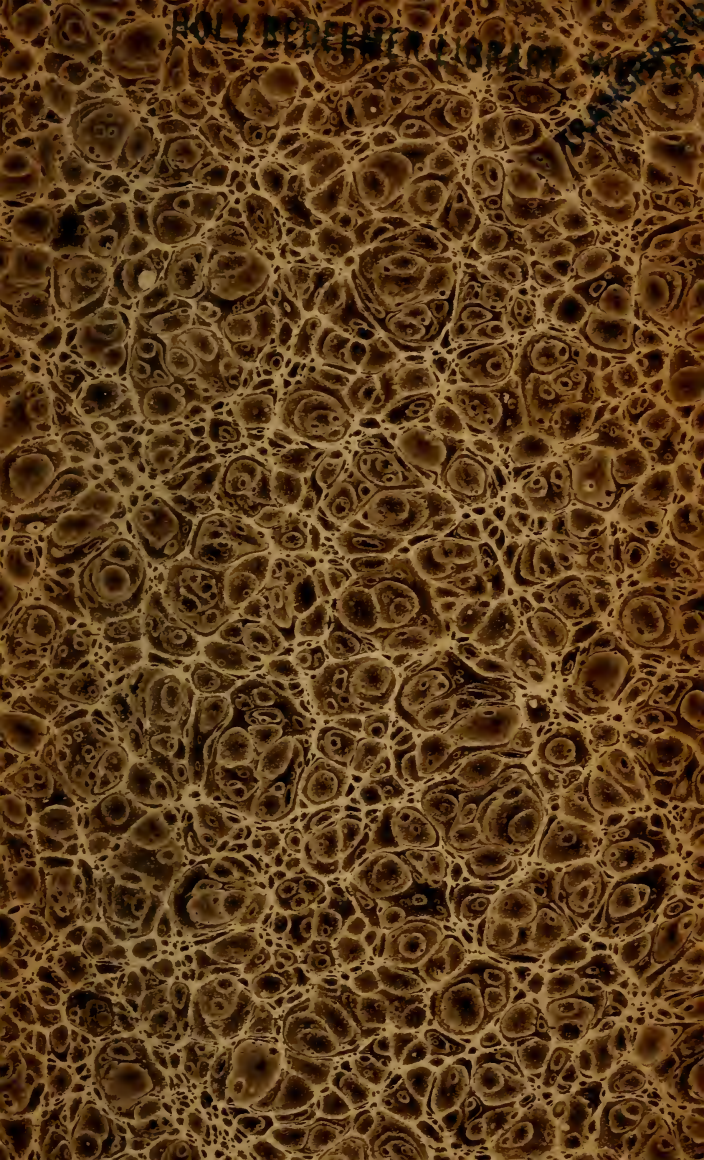
3 1761 04048 8272

JOHN M. KELLY LIBRARY



Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto





LES
MERVEILLES DE JÉSUS
AU
SACREMENT D'AMOUR

LES

MERVEILLES DE JÉSUS

AU SACREMENT D'AMOUR

PAR

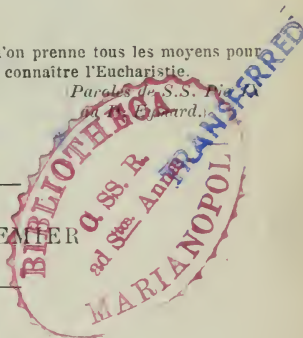
M. L'ABBÉ GÉRARDIN

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

Qu'on prenne tous les moyens pour
faire connaître l'Eucharistie.

*(Paroles de S.S. Pie
ou de l'abbé Gerardin.)*

—
TOME PREMIER
—



IMPRIMERIES DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL

PARIS

51, rue de Lille, 51

BAR-LE-DUC

36, rue de la Banque

FRIBOURG

10, Grand'Rue, 10

1880

HOLY REDEEMER LIBRARY. WINDSOB
TRANSFERRED



APPROBATION

DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE VERDUN



« Nous, Augustin HACQUARD, Evêque de Verdun, sur le rapport favorable de notre commission d'examen, permettons d'imprimer et de publier un livre intitulé : *Les merveilles de Jésus au Sacrement d'amour*, par M. GÉRARDIN, prêtre de notre diocèse. Nous recommandons la lecture de cet ouvrage que nous croyons très propre à éclairer et à ranimer la piété des fidèles envers la sainte Eucharistie.

« † AUGUSTIN, *Evêque de Verdun.*

« Verdun, le 17 juillet 1874. »



A M. l'abbé... curé de...

Mon cher confrère, puisque de concert avec un bon nombre de nos amis, si zélés pour le succès de mes œuvres de doctrine, vous croyez utile que je fasse connaître aux lecteurs de mon travail sur l'Eucharistie, pour encourager leur piété, les lettres les plus importantes que j'ai reçues des Princes de l'Eglise sur mes derniers ouvrages; je vais placer en tête de ce volume deux lettres de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Bordeaux qui résument toutes les autres : l'une regarde le livre de la *Femme chrétienne*, qui m'a valu du Saint-Siège le titre de Missionnaire Apostolique, et l'autre, la deuxième édition des *Fondements du culte de Marie*, à laquelle appartiennent comme à la première les recommandations si précieuses insérées dans l'avant-propos du dernier ouvrage sur la sainte Vierge.

Son Eminence révérendissime a daigné imprimer dans le XI^e volume de ses Œuvres, page 492, la lettre suivante qu'elle m'avait adressée au mois d'août 1879 :

« A Monsieur l'abbé Gérardin, auteur de *La Femme chrétienne*.

• Bordeaux, le 23 août 1879.

« Monsieur,

« *La Femme chrétienne* manquait à la collection de vos ouvrages si intéressants. Après avoir donné vos conseils à la jeune fille, à la vierge du sanctuaire, ainsi qu'à la veuve dans le monde, ne deviez-vous pas vous occuper de l'épouse et de la mère pour leur faire comprendre leurs obligations et leur rappeler les moyens par lesquels elles peuvent se sanctifier et sanctifier ceux qui les entourent ?

“ La sûreté de doctrine, la simplicité et la clarté du style
“ que j’avais admirées dans les *Fondements du culte de saint*
“ *Joseph* et dans les *Merveilles de la grâce*, je les ai retrou-
“ vées dans *La Femme chrétienne*.

“ Vous avez, Monsieur le curé, une manière de procéder qui
“ met vos écrits à l’abri de toute erreur et leur donne un par-
“ fum plein de charme; vous faites parler les beaux génies de
“ l’antiquité chrétienne à l’étude desquels vous vous livrez
“ depuis longtemps; en sorte que c’est saint Augustin et saint
“ Chrysostome qui tracent à la femme chrétienne ses devoirs,
“ lui dépeignent ses richesses divines et sa dignité avec cet
“ éclat de style et cette sûreté de doctrine dont ces grands
“ hommes avaient l’inimitable secret.

“ Avec de tels guides jamais on ne s’égare et on est sûr
“ de plaire aux lecteurs les plus exigeants.

“ Le P. Ventura que vous citez vous avait montré la voie
“ par son *Apostolat de la Femme catholique*; mais l’ouvrage
“ du célèbre général des Théatins, que Grégoire XVI appelait
“ le premier savant de Rome, n’est pas à la portée de tout le
“ monde. Ses deux volumes compacts pourraient effrayer le
“ lecteur. Votre livre sera lu plus facilement et pourra péné-
“ trer dans les familles du peuple inaccessibles aux ouvrages
“ de longue haleine; il y produira, j’en suis convaincu, d’heu-
“ reux fruits.

“ Recevez donc, mon cher curé, mes félicitations bien sin-
“ cères pour cette nouvelle production de vos veilles labo-
“ rieuses. Je la bénis et lui souhaite un plein succès.

“ † FERDINAND, card. DONNET,
“ archevêque de Bordeaux. ”

La Femme chrétienne se vend au profit de l’Œuvre
de Saint-Paul, dans ses maisons : à Paris, rue de
Lille, 51; à Bar-le-Duc (Meuse), rue de la Banque, 36;
à Fribourg (Suisse), Grand’rue, 10. Prix : 2 fr. 50.

Prière de souscrire à l’important ouvrage sous
presse intitulé : *Les Merveilles de Jésus au sacre-
ment d’amour*, chez l’auteur, à Peuvillers (Meuse).
Les deux volumes : 5 francs.

» A M. l'abbé Gérardin, Missionnaire apostolique,
curé de Peuwillers.

« Bordeaux, le 31 mai 1880.

« Monsieur le curé,

« Oui, volontiers je bénis et recommande le nouvel ouvrage
« sorti de votre plume si féconde, car vos opuscules sont de
« vrais petits chefs-d'œuvre dans leur genre; ils pourraient
« fournir matière à de forts et sérieux volumes, tant les maté-
« riaux y sont abondants. Vous puisez aux sources et aux meil-
« leurs; vous ne reculez pas devant le travail parfois fastidieux
« des recherches; aussi comme l'esprit est satisfait en vous
« lisant, parce que vous apportez les plus hautes autorités en
« témoignage de ce que vous avancez!

« On peut s'en convaincre en parcourant l'ouvrage que vous
« m'avez envoyé : *Fondements du culte de Marie*. On ne peut
« le lire sans admirer la richesse des preuves sur lesquelles
« s'appuie votre thèse. Votre travail se fait remarquer parmi
« cette foule d'écrits sur la sainte Vierge publiés de nos jours.
« Sans doute de *Maria nunquam satis*, mais il en est de la
« dévotion à Marie comme de toute dévotion, elle ne produit
« qu'une sensibilité, une émotion passagère, si elle n'est
« appuyée sur un solide fondement.

« Or, votre ouvrage résumant d'une manière admirable tout
« ce que la tradition, représentée par les Conciles et les plus
« grands Docteurs de l'Eglise, enseigne sur Marie, donne à
« la dévotion envers l'auguste Mère de Dieu ce solide fonde-
« ment, et votre travail justifie le titre que vous lui avez donné.

« Si vous traitez de cette manière les *Merveilles de Jésus*
« au sacrement d'amour dont vous m'annoncez l'impression,
« je puis vous prédire à l'avance qu'il sera le bienvenu.

« Continuez, Monsieur le curé, à travailler à la gloire de
« Dieu et de sa sainte Mère. Les ouvrages comme ceux que
« vous publiez peuvent faire beaucoup de bien, parce qu'ils
« sont lus. M. de La Mennais disait : On ne lit plus aujour-
« d'hui les longs ouvrages, ils fatiguent, ils ennuiant. On ne
« les lit plus... on n'a plus le temps; dans le mouvement ra-
« pide qui emporte le monde on n'écoute qu'en marchant. Les
« plaintes de cet écrivain sont plus vraies en notre temps.

» On a peur d'un ouvrage volumineux, tandis qu'on lit avec
« plaisir ou du moins sans ennui un petit volume. Je suis donc
« convaincu que vous faites du bien par vos opuscules; je serais
« heureux de contribuer à ce bien par mes encouragements.
« Tout à vous.

« † FERDINAND, *card.* DONNET,
archevêque de Bordeaux. »

Le livre des *Fondements du culte de Marie* se vend également au profit de l'Œuvre de Saint-Paul dans ses maisons : à Paris, rue de Lille, 51; à Bar-le-Duc (Meuse), rue de la Banque, 36; à Fribourg (Suisse), Grand'rue, 10. Prix : 2 francs.

AVANT-PROPOS

Dans cet ouvrage, fruit de longues études en présence de Dieu et de patientes recherches de tous genres dans les divines Ecritures, dans les saints conciles, dans les saints docteurs, dans l'histoire universelle de l'Eglise, dans les annales particulières des provinces, dans les chroniques des monastères les plus célèbres, j'ai à cœur de montrer les *Merveilles de Jésus au sacrement d'amour*, afin de faire connaître et aimer davantage Notre-Seigneur dans le mystère adorable de l'autel.

Après avoir écarté les obstacles que l'orgueilleuse raison humaine pourrait apporter à la foi de ce profond mystère, en définissant les mystères en général et en donnant une

juste idée des mystères surnaturels, je montre que l'adorable mystère de l'autel est la merveille par excellence de l'amour divin, dont la puissance opère des prodiges auxquels ne peut atteindre l'amour même surnaturel de la créature la plus dévouée. Je rappelle les précautions que Notre-Seigneur a prises pour préparer les hommes à la foi de ce mystère. Je déroule ensuite sous les yeux du lecteur les preuves de tous genres qui établissent le dogme de la présence réelle, preuves d'intelligence, preuves de sentiments, preuves historiques, preuves même à la portée des sens. Bientôt je dépeins les formes diverses et multiples du culte d'adoration que l'Eglise se plaît à rendre à Notre-Seigneur dans le sacrement de l'autel, et ces magnificences de la liturgie catholique aident plus encore que les preuves de raison le développement de la foi et de l'amour des pieux fidèles à l'adorable mystère.

Quand ce monument divin, le chef-d'œuvre de Dieu, apparaît dans toute sa splendeur à l'intelligence, au cœur, à la mémoire, à l'imagination et aux sens de l'homme, je conduis le lecteur à l'intérieur de cette merveille et,

guidé par saint Thomas, je lui fais admirer les magnificences intimes et les prodiges sans nombre qu'elle renferme. Tel est le plan du premier volume.

Dans le deuxième volume, je montre les fins pour lesquelles Notre-Seigneur a laissé à son Eglise cette grande merveille de son amour, ce chef-d'œuvre de la puissance divine. Quelle admirable invention du Sauveur de trouver dans sa sagesse éternelle le secret de perpétuer sur la terre jusqu'au dernier jour du monde la réalité du mystère de la croix et de le rendre en quelque sorte sensible à nos yeux, non seulement par la séparation des saintes espèces, mais encore par les cérémonies dont l'Eglise a su l'entourer sous son inspiration divine ! A l'autel du sacrifice Jésus-Christ fait pour nous ce qu'il a fait sur le Calvaire : il nous aide à accomplir nos grands devoirs envers Dieu ; et s'il ne meurt plus, s'il ne souffre plus, il se plaît à nous appliquer à nous et aux âmes du purgatoire les fruits précieux de sa passion. Que de richesses, que de merveilles divines renferme le saint sacrifice de la messe et qu'elle est puissante son efficacité

pour la civilisation et la sanctification des peuples !

Mais dans la sainte Eucharistie Jésus-Christ veut encore être l'aliment spirituel de nos âmes. De là le précepte et la convenance de la sainte communion. Pour profiter de l'aliment divin, il faut être vivant de la vie surnaturelle, et selon que cette vie est plus parfaite en nous, l'aliment céleste nous profite davantage et nous pouvons nous en nourrir plus souvent. De là les conditions nécessaires pour la communion ordinaire et les conditions plus parfaites pour la communion fréquente. Je termine l'ouvrage en mettant sous les yeux du lecteur les merveilles de transformation divine que l'aliment céleste opère en nous et en montrant combien il est puissant pour opérer le bonheur des individus, la paix des familles et le bien général de la société.

LES MERVEILLES DE JÉSUS
AU SACREMENT D'AMOUR

PREMIÈRE PARTIE

PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST
AU SACREMENT D'AMOUR

CHAPITRE PREMIER

LES MYSTÈRES EN GÉNÉRAL

Puisque le Sacrement d'amour est le mystère de la foi par excellence, « *mysterium fidei* », et qu'il ne peut être connu que par la lumière surnaturelle qui vient de Dieu même, nous croyons utile avant d'établir ce dogme catholique, la Merveille des merveilles de Dieu, de rappeler ce que c'est qu'un mystère, de montrer l'existence des mystères en général et d'attirer l'attention du lecteur sur les mystères de la foi.

Un mystère n'est pas, comme plusieurs pour raient le soupçonner, une chose impossible, une chose contradictoire, inintelligible, opposée à la

raison, que l'on croit sans un motif sérieux de croire; un mystère est une vérité certaine dont nous voyons les effets, une vérité manifestée par un témoignage irrécusable, mais une vérité qui dans la lumière même qui découvre sa certitude nous demeure en son essence intime nécessairement invisible et inconnue. Or, une vérité peut être cachée ou dans l'infini de Dieu, ou dans le fini de la création, ou dans les abîmes de la nature humaine. Voilà pourquoi il y a les mystères de Dieu, les mystères du monde, les mystères de l'homme.

Si nous considérons le monde physique, nous le voyons rempli de mystères. Elevons nos yeux vers le ciel, contemplons ces astres merveilleux qui décorent le firmament et qui depuis soixante siècles réjouissent l'homme et fécondent la terre, sans jamais se déranger de la ligne que leur a assignée le Créateur. Nous ne pouvons nier le bien qu'ils nous procurent, nous constatons leurs effets, les savants calculent leur marche régulière et peuvent nous annoncer longtemps d'avance leur retour. Mais comment s'effectue cette marche régulière des corps célestes? Par une force invisible que les savants appellent la loi de l'attraction, force invisible dont ils ne connaissent pas mieux la nature que l'homme des champs. Cette force invisible, cette force dont Dieu seul a le secret, voilà le mystère.

Si nous parcourons nos campagnes si magnifiques au printemps, si riches en été et au commencement de l'automne, nous les verrons encore toutes remplies de mystères. Les semences jetées en terre donnent leur récolte différente chacune selon son espèce. Nous ne pouvons nier ces récoltes qui nous nourrissent et nous enrichissent. Mais comment germent-elles, comment croissent-elles, comment arrivent-elles à maturité? Ce comment que le savant lui-même ignore, voilà le mystère.

Le grain de sable du désert, la poussière de la route que nous foulons, la pierre contre laquelle se heurte notre pied, qui dira sa nature, son essence, sa raison d'être? Ici encore se cache à l'œil le plus éclairé le secret de Dieu, ici encore se trouve le mystère.

La lumière remplit l'immensité de l'espace, les vents mugissent : l'œil voit la lumière, l'oreille entend le vent; mais quelle intelligence humaine dira ce que c'est que la lumière, ce que c'est que le vent? Ici encore le mystère.

Nous-mêmes, chers lecteurs, et chacun d'entre vous, vous êtes un monde de mystères. Comprenez-vous la création de votre corps, son organisation, son développement dans le sein maternel? Comprenez-vous l'union de votre âme avec votre corps; comprenez-vous la puissance qu'il reçoit de cette union pour le travail matériel, pour le

travail de l'esprit, pour le développement des nobles facultés du cœur ? En détournant vos yeux des effets si pénibles de la mort, en comprenez-vous le mystère ?

Et la nourriture que vous prenez chaque jour, pouvez-vous dire comment elle se change en votre propre substance pour entretenir, développer ou réparer en vous la vie matérielle ?

La parole qui va frapper vos oreilles et porter la lumière de la vérité dans votre intelligence et le mouvement de la vertu dans votre cœur n'est-elle pas elle aussi un mystère ?

Le Créateur a répandu sur la nature entière le mystère ; l'homme ne peut pas faire un pas ni se considérer lui-même sans admirer cette force réelle et invisible qui est le secret de Dieu et le sceau de sa puissance.

O homme, que tu es petit et ignorant en présence de la grandeur et de la sagesse de Dieu créateur ! Humilie-toi devant la toute-puissance de sa Majesté, reçois avec amour ses bienfaits et n'essaie pas dans ton orgueil de scruter ses secrets impénétrables.

Mais la bonté divine ne s'est pas contentée d'enrichir l'homme, sa créature privilégiée, des merveilles de la nature ; par un excès de son amour, elle l'a élevé jusqu'à sa hauteur. Par un don tout gratuit, auquel nulle créature même angélique n'avait droit de prétendre, Dieu a pré-

destiné l'homme à l'ordre surnaturel, il a voulu qu'un jour il fût participant de sa gloire dans le ciel, et, pour qu'il pût mériter ce bonheur dans son pèlerinage terrestre, il l'a rendu dès ici-bas participant de sa nature par la grâce. L'homme est donc élevé par la grâce à un monde supérieur dont il ne peut avoir aucune idée si Dieu ne la lui révèle.

Dieu si magnifique dans ses largesses a pourvu à sa pauvreté : dès l'origine des temps, il s'est révélé à l'homme « parce qu'en dehors des choses auxquelles la raison naturelle peut atteindre il y a des mystères cachés en Dieu, proposés à notre croyance que nous ne pouvons connaître que par la révélation divine. C'est pourquoi l'Apôtre, qui atteste que Dieu est manifesté aux nations par les choses créées, dit cependant à propos de la grâce et de la vérité qui a été faite par Jésus-Christ : — Nous parlons de la sagesse de Dieu en mystère, sagesse cachée que Dieu a prédestinée pour notre gloire avant les siècles, qu'aucun des princes de ce siècle n'a connue, mais Dieu nous l'a révélée par son esprit : car l'Esprit scrute toutes choses, même les profondeurs de Dieu. Et le Fils unique lui-même rend témoignage au Père de ce qu'il a caché ces choses aux sages et aux prudents et les a révélées aux petits. » (Conc. du Vatican, Constit. *de Fide.*)

O homme arrêté à chaque pas par les mystères de la nature que tu es obligé de croire sans les comprendre, peux-tu t'étonner d'en rencontrer dans l'ordre surnaturel dont la raison humaine, par ses propres forces, ne peut avoir aucune idée ? Peux-tu connaître clairement ce qu'aucun des princes de ce siècle, ce que l'ange lui-même n'a pas connu ? Peux-tu te mesurer avec l'Esprit-Saint qui scrute toutes choses, même les profondeurs de Dieu ? As-tu oublié que le Père céleste cache ces choses aux sages et aux prudents et que le Fils les a révélées aux petits ? Si donc tu ne veux pas demeurer dans l'ignorance ni déraisonner dans ton orgueil, fais-toi petit à l'école de Dieu, à l'école de la sagesse incréée.

Oui, ô mon Sauveur, je crois sur votre parole tous les mystères surnaturels que vous avez daigné nous révéler. Eh quoi ! je crois, sur le témoignage de mes sens si enclins à l'erreur, les mystères de la nature dont ils constatent les effets, et je refuserais de croire sur le témoignage infaillible de la Vérité éternelle les mystères de la grâce ! Non, mon Dieu, je crois et j'adore, et si fidèle à votre parole je persévère dans la croyance et la pratique de ma foi, je verrai bientôt en moi les effets merveilleux du profond mystère de la grâce. Que de fois il m'a été donné de les admirer dans les vertus des saints devenus simples et petits à l'école de Jésus !

Si l'impie, pour décourager ma foi à la parole de Dieu, à l'enseignement infallible de l'Eglise, vient me dire que pour croire les mystères surnaturels j'éteins en moi les lumières de ma raison, je lui dirai qu'il ne connaît pas la foi du chrétien.

La lumière de la raison est un don de Dieu que n'ôte pas la lumière de la foi : faible et infirme pour voir les choses divines, comme l'œil de l'astronome est faible et infirme pour contempler les astres, la raison appelle à son secours un télescope divin, comme l'astronome appelle à son secours un télescope humain. Par la vertu surnaturelle de la foi qui est un nouveau don de Dieu supérieur à celui de la raison, la lumière divine vient en aide à la lumière humaine et mon œil surnaturel peut contempler, dans l'obscurité du mystère toujours voilé ici-bas, les choses célestes dont la grâce me donne la certitude avec la suavité du consentement.

« La foi du chrétien, dit Mgr de Poitiers, repose sur l'inerrance absolue de Dieu, mais elle est aussi une participation réelle de notre intelligence à sa lumière personnelle et essentielle, une communion au Verbe dans lequel Dieu se connaît et se dit lui-même, dans lequel et par lequel il connaît toutes choses et dit tout ce qu'il lui plaît de dire. » Le véritable croyant de la sainte Eglise catholique participant à la lumière divine est

donc plus éclairé que le savant du monde avec toutes les lumières de sa seule et orgueilleuse raison.

Mais la foi du chrétien n'est pas seulement aidée par l'illumination et l'inspiration divine, elle a pour se fortifier des preuves de raison telles qu'aucune science humaine n'en possède; écoutons le saint Concile du Vatican : « Néanmoins, afin que l'hommage de notre foi fût en accord avec la raison, Dieu a voulu ajouter au secours intérieur de l'Esprit-Saint les preuves extérieures de sa révélation savoir, les faits divins et surtout les miracles et les prophéties, lesquels en montrant abondamment la toute-puissance et la science infinie de Dieu sont des signes très certains de la révélation divine et appropriés à l'intelligence de tous. C'est pour cela que Moïse et les prophètes et surtout Notre-Seigneur Jésus-Christ ont fait tant de miracles et de prophéties d'un si grand éclat...

« Et pour que nous puissions satisfaire au devoir d'embrasser la vraie foi et d'y demeurer constamment, Dieu par son Fils unique a institué l'Eglise et l'a pourvue de marques visibles de son institution, afin qu'elle puisse être reconnue de tous, comme la gardienne et la maîtresse de la parole révélée. Car à l'Eglise catholique seule appartiennent ces caractères si nombreux et si admirables établis par Dieu pour rendre évidente

la crédibilité de la foi chrétienne. Bien plus, l'Eglise par elle-même avec son admirable propagation, sa sainteté éminente et son inépuisable fécondité, est un grand et perpétuel argument de crédibilité, un témoignage irrécusable de sa mission divine. Et par là, comme un signe dressé au milieu des nations, elle attire à elle ceux qui n'ont pas encore cru et elle apprend à ses enfants que la foi qu'ils professent repose sur un très solide fondement. » (*Const. de Fide.*)

Vous le voyez, pieux fidèles, votre raison a de graves motifs de crédibilité pour croire les mystères surnaturels révélés de Dieu et enseignés par l'Eglise. Pour fortifier votre foi, étudiez ces motifs de crédibilité, étudiez à l'école de l'Eglise les vérités saintes : mais à l'étude joignez la prière, car c'est elle qui obtient « l'illumination divine et l'inspiration de l'Esprit-Saint qui donne à tous la suavité du consentement et de la croyance à la vérité. »

Le savant avec l'étude seule, sans la prière, ne peut parvenir à la foi ni grandir dans la foi. La prière qui obtient l'abondance de l'illumination et de l'inspiration divine en apprend plus dans les choses de la foi que l'étude elle-même.

Saint Thomas d'Aquin, surnommé le Docteur angélique, ne nous dit-il pas qu'il a plus appris au pied de son crucifix que dans les livres ?

Où sainte Gertrude de France, sainte Gertrude

de Saxe, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse du Carmel et tant d'autres vierges illustres ont-elles puisé ces trésors de science divine qui nous ravit ? Dans la prière au pied des saints autels. Qui faisait parler d'une manière si exacte et si persuasive dans les mystères les plus sublimes de la foi le vénérable Curé d'Ars, ce pauvre prêtre si dépouillé de science humaine ? L'illumination céleste qu'il trouvait dans l'oraison, dans sa continuelle union avec Dieu.

Voulez-vous donc acquérir de riches trésors de foi pour vous et pour les autres, étudiez sans doute à l'école de l'Eglise les vérités saintes, ne soyez pas téméraires, mais méditez-les plus encore dans le secret de la prière. Là vous trouverez des convictions profondes et des lumières surnaturelles que la sagesse humaine ne peut trouver. Tâchons de bien saisir le sens des mystères surnaturels tel que l'Eglise le propose à notre croyance, puis avec la raison éclairée par la foi, cherchons, si nous le voulons, soigneusement, pieusement et prudemment, et nous trouverons, dit le saint Concile du Vatican, par le don de Dieu, quelque intelligence très fructueuse des mystères tant par l'analogie des choses naturelles que par le rapport des mystères entre eux et la fin dernière de l'homme, en nous souvenant que le secret impénétrable de Dieu reste toujours dans le mystère.

Ces analogies, dit saint Thomas, qui servent de cortège et de contre-épreuves aux mystères, en fortifient la foi et impressionnent quelquefois plus profondément que les miracles eux-mêmes.

Puisse la divine bonté nous donner dans la prière et l'étude une foi profonde des mystères de la grâce avec cette certitude divine et cette élévation surnaturelle de l'esprit qui se plaît dans la contemplation des choses de Dieu !

Si, pour troubler nos pieuses méditations sur les mystères de la foi, l'impie ose nous dire que les mystères surnaturels ne sont pas seulement au-dessus de la raison, mais qu'ils sont encore en désaccord avec elle, souvenons-nous de ces paroles infaillibles du Concile du Vatican :

« Quoique la foi soit au-dessus de la raison, il ne peut jamais y avoir de véritable désaccord entre la foi et la raison ; car c'est le même Dieu qui révèle les mystères et communique la foi, qui a répandu dans l'esprit humain la lumière de la raison, et Dieu ne peut se nier lui-même ni le vrai contredire jamais au vrai. Cette apparence imaginaire de contradiction vient principalement ou de ce que les dogmes de la foi n'ont pas été compris ni exposés suivant l'esprit de l'Eglise ou de ce que les erreurs des opinions sont prises pour le jugement de la raison. » (Const. *de Fide.*)

O sainte Eglise du Sauveur, instruisez-moi vous-même comme une mère instruit son petit enfant : je renonce à toute doctrine qui ne vient pas de vous et je crois fermement tout ce que vous enseignez, parce que vous êtes l'oracle infaillible de la vérité éternelle.



CHAPITRE II

L'AUGUSTE SACREMENT DE L'AUTEL
EST LA PLUS ADMIRABLE MERVEILLE
DE L'AMOUR DE DIEU POUR L'HOMME

« Dieu qui est tout amour, dit saint Irénée (Adv. hæret., l. IV, c. XIV), n'a pas créé l'homme parce qu'il avait besoin de lui ; mais il l'a créé parce qu'il avait besoin d'un être sur lequel il pût verser ses bienfaits et répandre les richesses infinies de sa tendresse ineffable. »

O homme, si tu veux savoir combien Dieu t'a aimé, regarde avec l'œil de la foi le jardin d'Eden, la crèche et la croix ! Son amour pour toi n'est point encore satisfait. L'amour veut des merveilles, l'amour veut l'impossible. Qui ne connaît la puissance de l'amour humain, qui ne l'a remarquée dans la mère chrétienne, dans l'épouse dévouée ? Mais qui peut dire la puissance de l'amour divin ?

Quand je considère les merveilles de dévouement pour la conversion des peuples infidèles

que l'amour surnaturel fait opérer à saint François-Xavier ; quand je considère les merveilles de charité que le même amour fait opérer à saint Vincent de Paul pour le soulagement de toutes les misères humaines ; quand je vois après deux siècles l'étincelle de la charité tombée du cœur de saint Vincent de Paul enflammer de dévouement pour le prochain tant de cœurs généreux, tant de vierges timides, je ne suis plus surpris que l'amour divin opère des merveilles au-dessus de toutes merveilles, je ne suis plus surpris que l'amour divin tente et réalise ce qui paraît impossible à toute conception humaine et j'attends de l'amour infini de Dieu un prodige mystérieux supérieur à tout prodige.

Nous lisons dans l'histoire qu'une jeune mère épuisée de force et de vie par les horreurs de la faim, ne trouvant plus dans ses mamelles desséchées le lait nécessaire au soutien de l'enfant qu'elle pressait d'une manière convulsive dans ses bras et ne pouvant se résigner à voir mourir de besoin l'enfant de sa tendresse, trouve dans l'excès de son amour un secret qu'une mère seule pouvait trouver. Elle se fait ouvrir une veine, et, collant les lèvres de son enfant à cette étrange mamelle, elle le voit avec bonheur revenir à la vie, et peu à peu se sentant défaillir à mesure que l'enfant suce les dernières gouttes de son sang elle meurt. et l'enfant est sauvé.

O mon Sauveur, quand je vois sur le Calvaire votre amour infini faire ouvrir par les clous de la croix toutes les veines de votre corps divin, afin de répandre jusqu'à la dernière goutte de votre sang précieux pour rendre la vie surnaturelle à l'humanité entière et à moi en particulier, je suis ravi d'admiration, j'adore dans une sincère gratitude et je baise avec amour vos plaies sacrées qui m'ont rendu la vie. Est-il possible que mon Sauveur eût un secret d'amour plus grand encore ? Dans ma simplicité je l'espère, parce qu'une mère a fait pour son enfant quelque chose qui ressemble à l'héroïsme du Calvaire. L'amour divin trouvera dans sa puissance et sa sagesse infinies une merveille dont une mère ne peut avoir l'idée.

Un père de famille étendu sur un lit de douleurs voit sa fin approcher ; ses enfants en pleurs l'entourent, ils lui adressent leurs derniers adieux, ils voudraient l'arracher à la mort et lui conserver la vie ; mais leurs désirs et leurs larmes sont impuissants, le dernier moment approche. Le père de famille, à cette heure suprême, trouve en son cœur pour les siens une tendresse d'affection qu'il ne soupçonnait pas, il veut donner à chaque enfant un gage suprême de sa tendresse dernière, et, si toute ressource nouvelle, symbole d'amour, lui manque, il donne à chacun d'eux une dernière parole, un dernier baiser, une der-

nière bénédiction que chaque enfant garde en son cœur comme le plus précieux trésor de l'amour paternel.

Jésus-Christ, dit saint Jean, ayant aimé les siens d'un amour tout divin ; voyant sa fin approcher, va rassembler une dernière fois tous ses fils chéris de l'humanité entière en la personne de ses Apôtres, il va leur donner ses derniers conseils, il va leur faire ses adieux. A ce moment suprême son amour divin s'enflamme, il faut qu'il leur donne un gage dernier, digne de l'excès de cet amour infini qu'il semble ne pouvoir contenir. Et que va-t-il leur donner ? Il leur a donné ses humiliations, ses pleurs de la crèche : il leur a donné ses privations de l'exil, ses travaux de Nazareth ; il leur a donné ses fatigues et les persécutions de sa vie publique ; il leur a laissé sa parole, ses sacrements, son Eglise, il leur laissera sa sainte Mère ; d'avance il leur a donné son sang, sa vie, et leur a assuré son héritage éternel.

Peut-il donc trouver autre chose à donner ? Y a-t-il donc en son Cœur une richesse d'amour supérieure à toutes ces richesses ? Impossible à l'homme de soupçonner autre chose ; mais ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu.

Il se souvient qu'il est au cœur de l'enfant un désir qu'il ne peut réaliser, celui de conserver vivant après sa mort le père qu'il chérit. Alors le

bon Sauveur, recueilli en lui-même, laisse tomber de ses lèvres cette parole d'amour : « Non, je ne vous laisserai pas orphelins », mon amour divin trouvera dans ma sagesse éternelle et dans ma toute-puissance infinie un gage suprême de ma tendresse dernière, une merveille sans égale, le chef-d'œuvre par excellence de ma divinité. « *Cum dilexisset suos in finem dilexit eos.* » (Joan., XIII, 1.) Je vous laisserai ma présence réelle au sacrement d'amour, je vous laisserai mon corps, mon sang, mon âme, ma divinité, sous les espèces du pain et du vin et je confierai à mon Eglise jusqu'à la fin des siècles la puissance d'opérer le prodige d'amour qu'à l'instant même je vais opérer à la Cène.

Oui, ô bon Sauveur, je crois sans peine et j'a-dore avec amour votre présence réelle au mystère de l'Eucharistie, parce qu'elle est le gage suprême de votre tendresse divine, ne pouvant pas donner à votre Eglise avant de la quitter un prodige d'amour supérieur à ce prodige : « *Cum dilexisset suos in finem dilexit eos.* »

En me souvenant que le cœur de l'homme est une image imparfaite du Cœur de Dieu et que dans le Cœur de Dieu je dois trouver avec une perfection ineffable et infinie toutes les merveilles d'amour qui sont au cœur droit de sa créature, je ne suis plus surpris de l'étonnante merveille de l'Eucharistie.

Etudions donc le cœur droit de la créature pressé par un amour sincère et véritable, et, sur ses traces, toutes imparfaites qu'elles sont, élevons-nous jusqu'au Cœur de Dieu qui est tout amour.

L'amour veut se rapprocher de celui qu'il aime.

Si un père de famille cherche à se faire aimer de son petit enfant, il faut qu'il dépouille toute apparence de force et de grandeur, il faut qu'il se revête de douceur et de simplicité, il faut qu'il s'abaisse jusqu'au niveau de l'enfant, il faut qu'il se fasse petit comme lui. Que de fois n'avons-nous pas vu ces merveilles de l'amour paternel !

Le Fils de Dieu, qui était descendu des splendeurs de la gloire de son Père et avait revêtu la nature humaine, afin de se rapprocher de chacun de nous pour nous attirer à lui dans les liens de la charité, était encore trop grand pour notre humaine faiblesse. L'humanité, en admirant ses abaissements de la Crèche, ne pouvait oublier les grandeurs de sa divinité qu'il avait manifestée au monde par la puissance de ses prodiges. Que fera-t-il donc pour nous attirer tous à lui ? Il trouvera le secret de s'abaisser encore ; il se dépouillera des apparences de l'humanité, il voilera son humanité et sa divinité sous des apparences communes à la portée de tous : il se cachera tout entier sous les apparences du pain et du vin ; et par là il se rendra accessible à l'homme le plus

pauvre, au malheureux le plus délaissé, à l'enfant le plus timide, il se fera l'Emmanuel de tous.

L'amour veut demeurer avec celui qu'il aime : la mère ne peut se séparer de l'enfant de sa tendresse, l'épouse ne peut quitter l'époux qu'elle chérit.

Le bon Sauveur qui fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes ne peut demeurer loin d'eux. Il faut qu'il trouve le secret d'habiter non seulement près des palais des pontifes et des rois, au sein des opulentes cités, dans les villes ordinaires, mais encore dans les bourgades et les hameaux, comme aussi dans les lieux où le missionnaire catholique a fixé sa tente au milieu des tribus sauvages, et, pour cela il invente le mystère ineffable, le Sacrement d'amour.

Par l'Eucharistie, Jésus-Christ, vrai Dieu, habite en tous lieux, il a sa maison au milieu de toutes les habitations catholiques, il est le concitoyen de tous. Si les grands de l'Eglise et du monde, si les habitants des villes le possèdent, l'humble habitant des campagnes, le sauvage devenu chrétien le possèdent également.

O amour de mon Dieu, je vous reconnais à ces traits, je crois et j'adore la merveille de votre amour; dans ma pauvreté et ma misère, j'aime à vous trouver près de moi au Sacrement de l'autel.

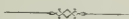
L'amour veut s'unir à celui qu'il aime.

Si deux amis se rencontrent, instinctivement ils se tendent la main l'un l'autre comme pour s'unir ensemble. Et d'où viennent ces baisers, ces étreintes et toutes ces marques d'affection entre parents dont la passion abuse trop souvent dans le monde, mais que la religion sanctifie dans les âmes sincèrement chrétiennes ? Encore du besoin de s'unir dans un même amour. Voyez cette jeune mère prodiguant à son enfant chéri les caresses de l'amour maternel : elle ne se contente pas d'un baiser ordinaire, elle étreint son enfant dans ses bras, elle le presse sur son cœur, elle semble vouloir le faire rentrer dans son sein, se l'identifier de nouveau, le manger si c'était possible.

Si Dieu nous aime d'un amour infini, il veut aussi s'unir à nous d'une manière digne de sa dilection sans égale et sans limite. Et quel mode d'union le Dieu de tout amour emploiera-t-il pour s'unir à ses créatures d'une manière plus étroite qu'un ami à son ami, qu'un enfant à sa mère, qu'une épouse à son époux ? Il inventera un secret d'amour connu de lui seul, à lui seul possible, un secret de son amour infini ; il inventera la sainte communion, il se fera nourriture, il se fera breuvage pour s'incorporer à nous. A la lettre nous mangerons Dieu et par cette nourriture divine Dieu nous transformera en lui, nous deviendrons pour ainsi dire une seule et même

chose avec lui et nous pourrons dire comme le grand Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Et cette transformation divine commencée sur la terre par la sainte communion aura sa perfection dans la lumière de la gloire où, voyant Dieu face à face, « nous lui deviendrons semblables. »

O mystère ineffable du saint autel, quand je vous contemple avec l'œil de la foi, quand je vous médite dans les sentiments de l'adoration et de l'amour et que le Seigneur Jésus daigne abaisser ses regards vers moi par un rayon de son illumination divine, je crois fermement la merveille de votre amour, je l'aime avec bonheur et je me dis qu'un jour passé au pied de vos autels, qu'un quart d'heure de communication intime avec vous dans la sainte communion vaut mieux qu'un siècle au milieu des délices du monde et des folles joies de la terre.



CHAPITRE III

JÉSUS-CHRIST, VRAI DIEU, AUTEUR DU SACREMENT D'AMOUR

L'étonnante merveille que Notre-Seigneur Jésus-Christ devait laisser à son Eglise avant de la quitter dépassait de beaucoup les lumières de la raison humaine. Elle était un profond mystère ; elle devait dans la suite des âges rencontrer bien des contradicteurs, elle devait même en trouver parmi les disciples du Sauveur. C'est pourquoi Notre-Seigneur dans sa sagesse divine avait besoin de prendre toutes les précautions possibles pour assurer la foi de tous les siècles à ce grand mystère.

Il avait bien des fois manifesté sa divinité par sa parole nette et précise, par les oracles des divines Ecritures accomplis en sa personne, et par les prodiges les plus éclatants qu'il avait semés dans toute la Judée en récompense de la foi de ceux qui en étaient l'objet, en confirmation de sa parole. Néanmoins le divin Sauveur croit

utile de fortifier la foi à sa divinité par un nouveau prodige en présence de la multitude avant d'annoncer le mystère d'amour qu'un an après il doit donner au monde.

Si Jésus-Christ est vraiment Dieu, tout lui est possible ; personne ne peut mettre en question les prodiges de son infinie puissance et les génies eux-mêmes doivent renoncer à leurs lumières naturelles pour croire sur sa parole les mystères les plus profonds qu'il lui plaira de révéler à la terre. Unissons-nous donc à la foule immense des villes et des campagnes qui se presse à la rencontre de Jésus, à sa sortie de la barque de la mer de Tibériade, et allons nous asseoir sur la montagne en la compagnie de ses disciples pour être témoins du nouveau prodige.

Jésus-Christ du sommet de la montagne instruisait la multitude, il lui parlait du royaume de Dieu et rendait la santé à ceux qui avaient besoin de guérison. Sous les charmes de la parole divine les heures du jour s'étaient écoulées avec rapidité, et le peuple semblait oublier qu'il avait faim. Mais laissons l'écrivain sacré nous raconter lui-même le prodige :

« Comme la nuit approchait les douze disciples abordèrent Jésus en lui disant : Ce lieu n'est point habité et l'heure est déjà passée ; renvoyez-les, afin qu'ils aillent aux environs dans les mé-tairies et dans les villages acheter de quoi man-

ger. Il leur répondit : Il n'est pas besoin qu'ils y aillent, donnez-leur vous-mêmes de quoi manger. Et ils lui dirent : Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour donner un peu de pain à chacun. Un de ses disciples, André, frère de Simon, lui dit : Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour une si grande multitude ? Jésus dit donc : Faites-les asseoir. (Or il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu-là), tous s'assirent, environ cinq cents hommes sans compter les femmes et les enfants, (c'est-à-dire plus de quinze mille personnes.) Jésus prit donc les pains, et, après qu'il eut rendu grâces, il les distribua aux disciples, et les disciples à ceux qui étaient assis, et de même les poissons autant qu'ils en voulurent. Et après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Recueillez tout ce qui reste, afin que rien ne soit perdu. Et ils recueillirent ce qui était resté et emplirent douze corbeilles des morceaux de pain d'orge qui étaient demeurés devant ceux qui avaient mangé. Or, tous ayant vu le miracle que Jésus avait fait disaient : Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir au monde. Jésus, sachant qu'ils voulaient l'enlever pour le faire roi, se retira de nouveau seul dans un lieu solitaire sur la montagne. » (Joan., vi.)

Arrêtons-nous un moment pour méditer ce prodige de la multiplication des pains. Voilà en un

instant sur la parole du divin Maître quinze mille personnes n'ayant rien pris depuis de longues heures, après les fatigues d'un voyage, nourries parfaitement avec cinq petits pains d'orge et deux poissons, et de ces cinq pains, quand tous furent rassasiés, les Apôtres recueillirent douze corbeilles pleines des restes que la multitude a laissés : ils recueillirent plus qu'ils n'avaient distribué !

Personne ne peut nier ce double prodige, il a été fait en présence de la multitude, et la multitude avec son bon sens naturel comprend que Celui qui l'a opéré est le Messie annoncé par les prophètes, ce Messie conçu et né d'une Vierge dont Isaïe a proclamé la divinité en l'appelant l'Emmanuel, Dieu avec nous. Aussi, heureux de le posséder, le peuple veut le retenir pour en faire son Roi.

A la vue de ce prodige croyons donc avec la multitude nourrie sur la montagne que Jésus-Christ est réellement le Messie annoncé par les prophètes. Sachons le retenir par la piété de nos cœurs, afin qu'il soit vraiment notre Dieu, notre Roi ; conjurons-le de déposer dans nos âmes une foi profonde et croyons sur sa parole le prodige d'amour qu'il nous révèle déjà par cette merveilleuse multiplication des pains qui est la figure du mystère de l'Eucharistie, comme bientôt il le dira lui-même au peuple accouru de nouveau pour entendre sa parole.

Oui, ce pain miraculeux multiplié sur la montagne, qui rassasie tout un monde et qui ne se consume pas, est la figure du pain eucharistique. Celui-ci a déjà nourri des millions et des millions d'âmes, depuis que Notre-Seigneur l'a donné à la terre, et il en nourrira encore des millions et des millions sans nombre jusqu'à la fin des siècles, sans se consumer jamais; il demeure toujours le même par la puissance divine de Celui qui l'a créé pour le bien de l'humanité entière.

Le peuple, à la vue du miracle dont il est témoin, a proclamé à sa manière la divinité de Jésus-Christ et a voulu le retenir pour son Roi. Mais Notre-Seigneur, pour éprouver sa foi et exciter son désir de le revoir, a fui de sa présence; il sent qu'il faut fortifier la foi trop faible de ce peuple charnel, avant de lui annoncer l'étonnant prodige de son amour : aussi, bientôt il s'exprimera avec lui plus clairement sur la nécessité de croire à sa divinité.

Le peuple, avide de retrouver le Seigneur Jésus, et sachant qu'après avoir traversé la mer avec ses Apôtres il s'était rendu à Capharnaüm, s'empressa d'aller l'y trouver. « L'ayant trouvé au delà de la mer ils lui dirent : Maître, quand êtes-vous venu ici ? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez non pas parce que vous avez vu des miracles, preuves éclatantes de ma divinité, mais seule-

ment parce que je vous ai nourris, je vous ai rassasiés lorsque vous aviez faim, gens charnels que vous êtes. Ne songez donc pas seulement à votre corps qui meurt, mais songez encore à votre âme qui doit vivre toujours, songez à la nourriture spirituelle que le Fils de l'homme vous donnera, car Dieu le Père l'a scellée de son sceau; faites donc l'œuvre de Dieu. Alors ils lui dirent : Que ferons-nous pour accomplir l'œuvre de Dieu ? Jésus répondit : Il faut avant tout croire à la divinité de Celui que le Père céleste a envoyé, et ces prodiges que je multiplie sous vos yeux et en particulier le dernier dont vous avez été témoins vous ont été donnés afin que vous croyiez à la divinité de Celui qui vous parle. » (Joan., vi.)

Le langage de Notre-Seigneur est clair et précis : il veut que l'on croie à sa divinité avant d'annoncer son mystère d'amour ; il donne ses miracles comme des preuves sans réplique de son pouvoir divin ; il annonce que l'œuvre de Dieu par excellence est la foi à sa divinité, car avec elle on croira sans peine tous les mystères de Dieu, tous les prodiges de son amour.

O Seigneur Jésus, je vous en conjure, par la lumière de votre grâce, par la puissance de vos miracles, dissipez toutes les ténèbres de mon ignorance, spiritualisez les désirs charnels de mon cœur ; faites-moi comprendre que la vérité en votre puissance divine est la nourriture pre-

mière, essentielle de mon âme; donnez-lui cette nourriture céleste de la vérité éternelle, et elle croira avec bonheur, non pas d'une foi commune et négligente, mais d'une foi forte et agissante, le mystère ineffable de votre amour, en se souvenant que c'est de vous, vrai Dieu, qu'elle l'a reçu.



CHAPITRE IV

LA PROMESSE DIVINE DU SACREMENT D'AMOUR

Notre-Seigneur voulait donner à l'humanité entière la promesse de son Sacrement d'amour, en s'adressant, pour l'instruction des siècles à venir, à un peuple charnel et grossier qui avait été témoin sur la montagne du grand miracle de la multiplication des pains et qui était venu le retrouver dans Capharnaüm.

S'adressant donc à ce peuple des contrées voisines, comme aux Capharnaïtes, Jésus-Christ instruisait la foule. Jamais il n'avait rencontré un auditoire plus tenace, plus opiniâtre dans son ignorance. Avidé de choses matérielles, ce peuple ne pouvait saisir les choses spirituelles ; il venait de proclamer que Jésus-Christ était le Messie annoncé par les prophètes, et à la vue de ces miracles qu'il leur donnait pour preuves de sa mission divine, il ne pouvait comprendre qu'il était vraiment le Fils de Dieu descendu du ciel. Aussi la dureté de ce peuple, ses objections sans fin,

ses murmures secrets et publics obligeaient le divin Maître de lui parler clairement et sans figure et le mettaient dans la nécessité de répéter à plusieurs reprises et avec serment la vérité qu'il voulait lui inculquer. Le divin Sauveur écoute avec patience les difficultés de ces hommes grossiers et y répond en exigeant qu'ils le croient sur sa parole divine qui n'est autre que celle même de son Père, comme il le leur a prouvé tant de fois par l'éclat de ses miracles. Sans se lasser, Jésus-Christ leur démontre qu'il est vraiment le pain vivant descendu du ciel pour donner au monde la vie surnaturelle et il en appelle de nouveau au témoignage de ses œuvres. Lorsqu'il a fait naître dans leurs cœurs le désir de posséder ce pain qui donne la vie, comme il a fait naître dans le cœur de la Samaritaine le désir de posséder l'eau avec laquelle on n'a plus soif, il leur parle clairement non plus de sa divinité, mais du pain réel et miraculeux, bien supérieur à la manne du désert, qu'il doit laisser au monde jusqu'à la fin des siècles.

Néanmoins, comme beaucoup de ces Capharnaïtes rebelles à croire à la divinité du Sauveur refuseraient également de croire au dogme nouveau de l'Eucharistie qu'il allait annoncer avec la dernière précision, pour l'instruction de ses auditeurs dociles, comme aussi pour l'instruction des fidèles de tous les siècles, Jésus-Christ dit au

peuple que tous ne croiront pas le mystère d'amour qu'il va donner à la terre. « Personne, dit-il, ne peut venir à moi si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire par sa grâce. » Il faut donc, pour croire à la parole de Jésus-Christ, à l'évidence de ses miracles, à la sagesse de sa doctrine et en particulier au Sacrement d'amour, être attiré par le Père céleste, c'est-à-dire, avoir reçu de lui, comme nous l'enseigne le saint Concile du Vatican, la grâce de l'illumination et de l'inspiration divines, sans laquelle les preuves de raison les plus fortes, l'évidence même des miracles ne peuvent donner à l'intelligence la certitude de la vérité surnaturelle ni à la volonté la suavité du consentement. Telle est la véritable raison de l'incrédulité de tous les siècles. N'oublions donc pas que la foi est un don de Dieu qui s'obtient plus par la prière que par l'étude.

Je vous remercie, ô mon Dieu, du don précieux de la foi que j'ai reçu de vous ; par vos saintes inspirations, par l'abondance de vos illuminations célestes, augmentez en moi la foi à tous vos mystères, augmentez surtout en moi la foi à votre mystère d'amour.

Par son long discours, Jésus-Christ a préparé les esprits dociles et les cœurs droits à croire à sa parole : il est temps d'annoncer et de préciser le mystère d'amour tel qu'il veut le laisser au monde. En présence de l'incrédulité des Caphar-

naïtes, en présence de l'incrédulité de plusieurs de ses Apôtres, il ne fera aucune concession à l'orgueil humain; il ne voilera pas la vérité, il la dira tout entière, il la répètera à plusieurs reprises avec serment, et, méprisant les objections qu'on lui fait sur la nature de ce pain miraculeux, il fait comprendre que, par un miracle de sa puissance et de sa sagesse, il sera en même temps sous ce pain miraculeux et dans le ciel. Mais écoutons avec humilité et docilité les paroles mêmes du Sauveur.

Déjà une première fois Notre-Seigneur avait dit : « Je suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura plus faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif : je vous l'ai affirmé, vous m'avez vu et cependant vous ne me croyez point... C'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils (par le témoignage de ses miracles) et croit en lui, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » Le peuple a bien compris que Notre-Seigneur lui-même serait le pain de vie qui doit donner la vie au monde, et à cette idée il se révolte et éclate en murmures. Que fait le divin Maître alors? Sans s'effrayer du mauvais vouloir de la foule rebelle et orgueilleuse, et pour faire pénétrer plus avant dans les cœurs la vérité qu'il annonce, il prend le ton solennel de l'autorité divine et avec serment il répète une deuxième fois la même parole : « En vérité, en

vérité, je vous le dis, qui croit en moi a la vie éternelle. *Je suis le pain de vie.* Vos pères ont mangé la manne dans le désert et sont morts. C'est ici le pain descendu du ciel, afin que si quelqu'un en mange il ne meure pas. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » Il affirme que le pain qu'il donnera à manger est sa chair, la même qui sera livrée pour le salut du monde. « *Panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita.* » Puis, comme s'il ne s'était pas expliqué assez clairement, il ajoute : « Oui, ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang un breuvage : *Caro enim mea vere est cibus et Sanguis meus vere est potus.* » Et ces paroles si claires de la promesse, il les répètera à la Cène en disant sur le pain et sur le vin : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

A ce peuple charnel qui refuse de croire le grand mystère que la sagesse divine lui annonce, Notre-Seigneur ne craint pas de développer les merveilleux effets du mystère d'amour et continue en ces termes : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis pour mon Père, celui qui me mange vivra pour moi. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. En vérité, en vérité, je vous le dis,

si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

En entendant ces paroles, beaucoup de ses disciples murmurent de nouveau, nous dit le texte sacré, et s'écrient : « Ce discours est dur, qui peut l'entendre ? » Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Cela vous scandalise ? Que sera-ce donc lorsque vous verrez le Fils de l'homme remonter dans le ciel où il était auparavant et demeurer en même temps sous le pain miraculeux qu'il laissera au monde ! Cela vous étonne que moi, le Fils de Dieu, je change le pain en mon corps et le vin en mon sang ! Eh bien ! sachez que les paroles que je vous ai dites « sont esprit et vie » et qu'elles auront la puissance d'opérer par mes Apôtres et leurs successeurs jusqu'à la fin des siècles ce qu'elles opèreront bientôt par ma bouche, car l'esprit et la vie ne meurent pas, et Notre-Seigneur précise le moment où il opérera le grand prodige qu'il annonce, en disant que c'est à la Cène où l'un des douze le trahira.

A ces mots, beaucoup de ceux qui l'avaient entendu se retirèrent et ne le suivirent plus. Jésus ne parut pas surpris de cette désertion qu'il avait prévue ; il voulut même profiter de l'occasion pour apprendre au monde qu'il n'avait besoin de personne et qu'il ne souffrait que des disciples volontaires. « Il dit donc aux douze : Et

vous, ne voulez-vous point aussi vous en aller ? Seigneur, lui répondit Simon Pierre, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous avons cru et nous avons reconnu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. »

A l'exemple du Chef des Apôtres, confessons généreusement la divinité de Jésus-Christ, et croyons fermement que le Sacrement d'amour, qu'il vient de promettre en des termes si nets, si précis, malgré l'incrédulité des Capharnaïtes et des disciples, a été donné au monde au jour et à l'heure indiqués par sa sagesse, car Dieu est fidèle en ses promesses.



CHAPITRE V

L'INSTITUTION DU SACREMENT D'AMOUR

« Le premier jour des azymes auquel on était obligé d'immoler la Pâque, les disciples s'adressèrent à Jésus et lui dirent : Où voulez-vous que nous allions vous faire les préparatifs pour manger la Pâque ? Il envoya deux de ses disciples, Pierre et Jean : Allez, dit-il, nous préparer la Pâque, afin que nous la mangions. Ceux-ci dirent encore : Où voulez-vous que nous la préparions ? Il leur dit : Allez dans la ville. Dès que vous y entrerez, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il entrera, et quelque part qu'il entre, vous direz au père de famille de cette maison : Voici ce que dit le Maître : Mon temps est proche, je fais la Pâque chez vous avec mes disciples : où est le lieu où je puisse la manger avec eux ? Et il vous montrera une grande salle toute meublée, richement décorée : faites là les préparatifs. Ses disciples s'en allèrent à la ville, et, y étant arrivés, ils

trouvèrent les choses selon qu'il leur avait été dit, et ils firent les préparatifs de la Pâque. Or, sur le soir, il vint là avec les douze... Quand il fut temps il se mit à table et les douze Apôtres avec lui et il leur dit : *J'avais un grand désir de manger cette pâque avec vous avant que de souffrir, car, je vous le dis, je ne la mangerai plus qu'elle n'ait son accomplissement dans le ciel.* » (Luc., XXII.)

Observons les préparatifs que Notre-Seigneur exige pour cette dernière Cène qu'il a si ardemment désirée avant que de souffrir.

Il veut que la magnificence du lieu frappe les Apôtres, il veut que le Cénacle soit richement décoré, parce qu'il désire opérer en cette circonstance, en forme de festin, *un mystère* qui n'aura son parfait accomplissement que dans le ciel. Mais le repas légal est fini, et le festin mystérieux n'est pas encore commencé : il faut en faire sentir la grandeur, la sainteté aux Apôtres. Que va donc faire le divin Maître ? Au grand étonnement de ses Apôtres « il se lève de table, il dépouille son vêtement d'honneur, il se ceint d'un linge comme un serviteur, il verse de l'eau dans un bassin et se met à laver les pieds à ses Apôtres. Pierre, humilié de voir le Sauveur s'abaisser à laver les pieds à ses disciples, refuse de présenter les siens ; mais le Seigneur lui ayant dit : Si je ne vous lave, vous n'aurez pas de part avec

moi ; Pierre répond aussitôt : Seigneur, lavez-moi les pieds et la tête. Jésus lui dit : Celui qui a été lavé n'a besoin que de se laver les pieds et il est entièrement net. Aussi êtes-vous purs et non pas tous, car il savait bien qui devait le livrer ; c'est pourquoi il dit : Vous êtes purs et non pas tous. » (Joan., XIII.)

Par ce lavement des pieds, que Notre-Seigneur donne comme un symbole de parfaite pureté, il enseigne la grandeur, la sainteté du mystère qu'il va opérer, puisque ceux qui sont purs ont besoin pour en approcher qu'on leur lave encore les pieds et que ceux qui ne sont pas purs en sont vraiment indignes. Il sera, non une figure, non un signe, non un simple instrument de sainteté, il sera la sainteté même, car pour aucun autre mystère de sanctification le Seigneur n'a exigé tant de préparation. Le Seigneur a fini de laver et d'essuyer les pieds à ses Apôtres, il a repris son vêtement d'honneur et il s'est remis à table, tout préparatif est terminé, le moment solennel approche.

O saints Apôtres, avec quelle admiration vous contemplez la face du Sauveur toute radieuse d'une beauté et d'une majesté divines, avec quelle sainte impatience vous attendez les paroles toutes-puissantes qui vont tomber de ses lèvres sacrées !

En ses mains qui ont jeté le monde dans l'es-

pace, qui ont fixé les astres au firmament et qui sur la terre sont habituées à multiplier les prodiges, le Sauveur « prend du pain, le bénit, le rompt et le donne à ses disciples en disant : Prenez et mangez, *ceci est mon corps* qui sera livré pour vous. Il prend ensuite le calice, rend grâces à son Père et le leur donne en disant : *Ceci est mon sang*, le sang du Nouveau Testament qui sera versé pour un grand nombre en rémission de leurs péchés. » (Matth., xxvi. — Marc., xiv. — Luc., xxii.)

A l'instant le prodige par excellence de l'amour divin est opéré, le pain est changé au corps de Jésus-Christ et le vin en son sang; comme il l'a annoncé l'année précédente à Capharnaüm au milieu des murmures du peuple et des disciples, sa chair est vraiment une nourriture et son sang un breuvage, et les saints Apôtres mieux éclairés par la lumière divine ont mangé avec bonheur le pain vivant descendu du ciel dont la promesse avait excité leur incrédulité, leur défiance et leur révolte.

Jésus-Christ en ce mystère, comme en tous ceux qui regardent le salut du monde, n'agissait pas seulement en sa qualité de maître généreux pour ses fidèles disciples, il agissait surtout en sa qualité de Sauveur, de Rédempteur de tous : il avait opéré ce mystère d'amour pour le laisser à son Eglise jusqu'à la fin des siècles. N'avait-il

pas dit en l'annonçant dans Capharnaüm : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez pas en vous la vie ? »

Donc tous ceux qui sont appelés à la vie éternelle jusqu'à la fin des siècles doivent le posséder comme les saints Apôtres afin de s'en nourrir; ce mystère d'amour est donc établi pour tous.

Mais quel moyen le divin Sauveur trouvera-t-il dans sa sagesse infinie pour assurer à son Eglise ce gage perpétuel de son amour ! Il l'a encore annoncé dans son discours à Capharnaüm, il laissera à son Eglise ses paroles toutes-puissantes qui sont esprit et vie : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », et ces paroles divines qui ne peuvent mourir auront jusqu'à la fin des siècles la vertu d'opérer ce qu'elles expriment lorsqu'elles seront répétées sur du pain et sur du vin par ceux à qui il en donnera le pouvoir.

Ce fut aux Apôtres, puis, en leurs personnes, aux évêques et aux prêtres catholiques jusqu'à la fin des siècles, que Jésus-Christ donna l'ordre et le pouvoir de changer à la messe le pain en son corps et le vin en son sang. « Faites, leur dit-il, tous ce que vous m'avez vu faire, faites-le en mémoire de moi. » (Luc., XXII, 19.)

Ces quelques mots, par la puissance divine du Sauveur, établirent le sacrement de l'ordre et le saint sacrifice de la messe.

Donc, toutes les fois que les évêques et les prêtres validement consacrés, fussent-ils des pécheurs indignes, répèteront au saint sacrifice de la messe sur du pain et sur du vin ces paroles perpétuellement efficaces du Sauveur : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », le pain sera changé au corps adorable de Jésus-Christ et le vin en son sang précieux, comme si c'était Jésus-Christ lui-même qui les prononçât.

Oui, ô mon Sauveur, je crois fermement sur votre parole le mystère d'amour que vous avez donné au monde, et je me souviens avec gratitude qu'en le donnant à votre Eglise jusqu'à la fin des siècles, c'est à moi en particulier que vous l'avez donné pour être ma lumière, ma joie, ma consolation et ma force. Ah ! ne permettez pas que je délaisse jamais ce trésor de richesses divines et que j'ose m'en approcher avec un cœur souillé et des mains coupables.

Nous croyons fermement le dogme de la présence réelle opérée par les paroles sacramentelles. Mais quelles conséquences découlent de ce dogme ?

En voici quelques-unes précisées par le saint Concile de Trente :

1° La substance du pain et du vin est réelle-

ment changée en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ et il n'en reste que les espèces ou apparences. « Si quelqu'un dit que la substance du pain et du vin demeure dans le très saint Sacrement de l'Eucharistie avec le corps et le sang de Jésus-Christ et s'il nie ce changement adorable et singulier de toute la substance du pain au corps et de toute la substance du vin au sang, prétendant qu'il reste autre chose que les espèces du pain et du vin, changement que l'Eglise catholique appelle par un mot très propre et très convenable transsubstantiation, qu'il soit anathème. » (Sess. XIII, c. 2.)

2° Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est réellement, substantiellement présent tout entier sous chaque espèce du pain et du vin et sous chacune des parties de chaque espèce au moins après la séparation. « Si quelqu'un nie que dans le vénérable Sacrement de l'autel Jésus-Christ tout entier soit contenu sous chaque espèce et sous chacune des parties de chaque espèce après la séparation, qu'il soit anathème. » (Sess. XIII, c. 3.)

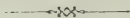
3° Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, demeure d'une manière permanente au saint Sacrement de l'autel jusqu'à ce que les saintes espèces soient entièrement altérées. « Si quelqu'un dit qu'après la consécration le corps et le sang de Jésus-Christ ne sont pas dans l'adorable Sacre-

ment de l'Eucharistie, mais qu'ils y sont seulement dans l'usage pendant qu'on les reçoit et non auparavant ni après, et que le vrai corps du Seigneur ne demeure pas dans les hosties ou particules consacrées que l'on réserve ou qui restent après la communion, qu'il soit anathème. » (Sess. XIII, c. 3.)

4° Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, doit être adoré dans l'Eucharistie d'un culte de Latrie réservé à la Divinité.

« Si quelqu'un dit que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, ne doit pas être adoré au très saint Sacrement de l'Eucharistie d'un culte de Latrie même extérieur et que par conséquent on ne doit pas l'honorer par une fête solennelle et particulière, ni le porter solennellement en procession selon la louable coutume et l'usage universel de la sainte Eglise, ou qu'il ne faut pas l'exposer publiquement au peuple pour être adoré et que ceux qui l'adorent sont idolâtres, qu'il soit anathème. » (Sess. XIII, c. 6.)

Nous reviendrons plus tard sur ces conséquences en exposant les merveilles divines renfermées dans l'adorable Sacrement de nos autels.



CHAPITRE VI

TÉMOIGNAGES DE L'ÉGLISE ET DE LA TRADITION SUR LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST AU SACREMENT D'AMOUR.

Aucun catholique n'ignore que Jésus-Christ a laissé à son Eglise un pouvoir infallible pour préciser le véritable sens des paroles divines contenues dans l'Écriture et la Tradition, source également certaine de la révélation surnaturelle.

Ce pouvoir permanent dans le suprême Magistère de l'Eglise s'exerce ou par le Successeur de Pierre parlant seul comme Docteur universel à toute l'Eglise ou par le Successeur de Pierre environné de ses Frères dans l'épiscopat au sein d'un Concile général.

Les décisions des Conciles généraux sont l'expression la plus solennelle et la plus authentique de la Parole divine telle qu'elle est sortie de la bouche de Dieu même. Citons donc à l'appui du dogme eucharistique les décisions de quelques Conciles généraux.

Nous lisons dans le premier Concile de Nicée, (325) cité par le cardinal Bellarmin (*de Sacram. Euch.*, l. II, c. x) : « Nous ne devons pas nous en rapporter à nos sens en regardant le pain ou le vin, mais nous devons en nous élevant par la foi comprendre que l'Agneau de Dieu est présent sur cette table. Celui-là même qui a enlevé les péchés du monde et qui maintenant est immolé par les prêtres d'une manière non sanglante, nous devons en recevant son corps et son sang croire que c'est là le gage de notre résurrection. »

Au Concile d'Ephèse (431) on approuva une lettre de saint Cyrille à Nestorius dans laquelle on lit le passage suivant :

« Nous célébrons un sacrifice non sanglant et nous devenons participants de sa chair sacrée et de son sang précieux. Car nous ne la recevons pas comme une chair commune; loin de nous cette pensée! Nous ne la recevons pas comme la chair d'un homme sanctifié, d'un homme uni au Verbe par les liens de son mérite, mais comme la propre chair, comme la chair vivifiante du Verbe. » (S. Cyril., Epist. 17, t. X. Ed. de Migne.)

Le deuxième Concile de Nicée (787) déclare « que jamais ni le Seigneur ni les Apôtres ni les Pères n'ont appelé l'Eucharistie l'image du corps et du sang de Jésus-Christ, mais le corps et le sang lui-même. » (Labbe, t. VII, p. 447.)

Le saint Concile de Trente (1545-1563) résume la doctrine catholique par ces paroles :

« Si quelqu'un nie que dans le Sacrement de l'Eucharistie soient contenus vraiment, réellement et substantiellement le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec son sang, son âme et sa divinité... Si quelqu'un prétend que dans ce Sacrement le Sauveur se trouve seulement comme dans un signe, une figure ou par sa vertu, qu'il soit anathème. »

« Après les Conciles, dit un illustre évêque, l'Eglise appuie sa foi sur le témoignage de ses docteurs : ce sont comme des feux allumés de distance en distance sur les différentes montagnes des âges et qui indiquent la voie lumineuse et traditionnelle des vertus chrétiennes. » Reçues du Christ, enseignées par les Apôtres, elles sont transmises de siècle en siècle par ces grands génies qui ont illustré l'Eglise, et que pour cette raison elle appelle ses Pères dans la foi. Citons quelques extraits des Pères appartenant surtout aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Saint Ignace d'Antioche, disciple de saint Pierre, en l'an 68, parlant des hérétiques qui niaient la réalité du corps de Notre-Seigneur, s'exprime en ces termes : « Ils s'éloignent de l'Eucharistie et de la prière, parce qu'ils ne confessent pas que l'Eucharistie est la chair de Jésus-Christ, celle qui a souffert pour nos péchés et que le Père

dans sa bonté a ressuscitée. » Puis le saint martyr ajoute : « Ceux qui ne veulent pas admettre, ce bienfait de Dieu trouvent la mort dans leurs disputes. » (Epist. ad Smyrn., c. VII.)

Saint Justin, qui vivait au commencement du II^e siècle, raconte ce qui se passait dans les assemblées des chrétiens, et après avoir dit que les diacres distribuaient le pain et le vin, il ajoute :

« Nous appelons ces aliments l'Eucharistie... Nous ne les prenons point comme une nourriture et un breuvage communs : car de même que le Sauveur a pris chair et sang pour notre salut, nous croyons aussi que cette nourriture sur laquelle on a prononcé les prières du Christ est devenue la chair et le sang du Verbe incarné. » (Apolog. 1., n. 66.)

Saint Irénée, un des premiers fondateurs de la foi dans les Gaules, mort en 202, parle de certains hérétiques qui ne voulaient pas que le Christ ait pris un vrai corps et il ajoute : « Comment alors peuvent-ils admettre que le pain offert en action de grâces soit le corps de leur Dieu et que le calice renferme son sang? »

Tertullien, qui vit la fin du II^e siècle et le commencement du III^e : « Ayant pris du pain Notre-Seigneur en a fait son corps en disant : Ceci est mon corps. La chair est nourrie du corps et du sang de Jésus-Christ, de sorte que notre âme

s'engraisse de la substance de Dieu même. » (*De Resurrect. carnis*, c. VIII.)

Saint Denis d'Alexandrie, mort vers l'an 269, après avoir dit que par le mystère ineffable de l'Eucharistie le Seigneur se donne lui-même à nous, montre « que le sang vivifiant de Notre-Seigneur n'est point corruptible, parce que ce n'est point le sang d'un homme mortel, comme nous, mais le sang très saint de Jésus qui est un torrent de délices pour ceux qui ont le bonheur d'y participer. » (Lett. de saint Denis dans la collect. du P. Labbe, t. I.)

Saint Hilaire de Poitiers au iv^e siècle : « Si le Verbe s'est fait chair, si nous mangeons vraiment sa chair dans l'Eucharistie, comment oserions-nous penser qu'il ne demeure pas naturellement en nous, lui qui d'une manière inséparable s'est uni à notre chair par l'Incarnation et qui mélange sa chair à la nôtre dans l'Eucharistie?... Le Christ est dans son Père par la nature divine, nous sommes en lui par le mystère de l'Incarnation, et il est en nous par le Sacrement de sa chair et de son sang. (*De Trin.*, l. VIII, c. XIII, xv.)

Saint Cyrille de Jérusalem, mort en 336, instruisant les néophytes leur dit : « Après la communion nous sommes avec le Christ participants du même corps et du même sang et ainsi nous sommes devenus des Porte-Christ, puisque son corps et son sang sont distribués dans nos mem-

bres, et, comme dit l'Apôtre, nous devenons participants de la nature divine. (Catech., 22, n. 3.)

Saint Chrysostome au commencement du v^e siècle met dans la bouche de Notre-Seigneur ces paroles : « Les parents font souvent nourrir leurs enfants par des étrangers, mais moi je nourris mes enfants avec ma propre chair, je me livre moi-même en nourriture, je veux tous vous ennoblir... J'ai voulu être votre frère en m'incarnant et maintenant je vous livre cette même chair et ce même sang qui m'ont fait votre famille. » (In Joan., hom. 46.)

Saint Jérôme, mort en 420 : « Comprenons que le pain que rompit Notre-Seigneur et qu'il donna à ses disciples est le corps de notre Sauveur, puisqu'il dit lui-même : Ceci est mon corps... À Dieu ne plaise que je dise quelque chose au désavantage de ceux qui, succédant aux Apôtres, forment le corps de Jésus-Christ par leur bouche sacrée ! » (Lett. à Héliodore.)

Saint Augustin, mort en 430 : « Jésus-Christ était porté dans ses propres mains, lorsque recommandant son corps il dit : Ceci est mon corps, car alors il portait son corps dans ses mains. » (In Ps. xxxiii.)

Saint Léon, pape, vers le milieu du v^e siècle : « Le Seigneur ayant dit : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang vous n'aurez pas en vous la vie ; communiez donc

à la table sacrée, n'ayant aucun doute quelconque sur la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ. » (Serm. 6 in jejun.)

Les cinq premiers siècles de l'Eglise, comme on vient de le voir, ont cru au dogme de la présence réelle. La voix puissante des Chrysostome, des Jérôme, des Augustin, des Léon qui au v^e siècle retentissait avec tant d'éclat dans tout l'univers, l'a proclamé si haut dans l'Eglise qu'aucun hérétique n'a osé nier la croyance universelle de l'Eglise catholique à l'Eucharistie dès le vi^e siècle. Inutile donc de fatiguer le lecteur par un plus grand nombre de citations empruntées aux siècles suivants.

Terminons ce chapitre par une observation générale.

Tous les peuples catholiques répandus sur la surface du globe, si différents de mœurs et d'habitudes, les peuples civilisés, comme les peuples que la religion arrachait aux ténèbres d'un paganisme grossier et à la barbarie, ont cru depuis dix-neuf siècles, avec les plus grands génies et les hommes les plus vertueux qui ont illustré le monde, au dogme de la présence réelle, à ce dogme si élevé au-dessus de la portée de l'esprit humain qu'il ne pouvait le soupçonner, à ce dogme si saint qu'il commande le sacrifice de toutes les passions. Ils n'ont pu y croire que par un effet de la toute-puissance divine: donc la

croissance universelle du monde à ce dogme est une preuve frappante de sa réalité; car cette croyance universelle, si la vérité n'existait pas, serait un mystère plus incompréhensible que le mystère lui-même offert à notre foi.

O Seigneur Jésus, vrai Dieu et vrai homme, par votre très grande miséricorde, je crois avec les saints Apôtres, avec les saints docteurs de l'Eglise, avec tous ceux qui se sont sanctifiés sur la terre par le Sacrement de votre amour, avec tous les peuples catholiques, que vous êtes vraiment, réellement et substantiellement présent au saint Sacrement de l'autel; cependant permettez-moi de vous dire comme cet homme de l'Évangile interrogé par vous sur sa foi en votre divinité: « Je crois, Seigneur, mais aidez mon incrédulité: *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.* » (Marc., IX, 23.)



CHAPITRE VII

MIRACLES A L'APPUI DU DOGME DE LA PRÉSENCE RÉELLE

Dieu seul est le véritable auteur des miracles proprement dits. Les saints lorsqu'ils en font ne sont que les instruments dont Dieu se sert. Lui seul, par sa puissance divine, déroge par un fait sensible, ou des circonstances particulières, aux lois générales de la nature qu'il a portées, et il ne déroge à ces lois que pour attester la vérité par la puissance des prodiges. Le miracle véritable est le sceau de la Divinité, il est un signe infail-
libile de vérité.

Il y a toujours eu des miracles dans l'Eglise de Dieu et il y en aura jusqu'à la fin des siècles, non seulement pour prouver l'étonnante sainteté des serviteurs de Dieu qui doivent être inscrits au catalogue des saints, mais aussi pour attester la divinité de l'Eglise, suivant les besoins des temps, et montrer l'évidence de certaines vérités attaquées par l'hérésie ou l'impiété. Si les miracles

sont moins nombreux qu'aux premiers siècles du Christianisme, c'est qu'ils sont moins nécessaires et que le Soleil de la vérité brille sur le monde dans tout l'éclat de sa splendeur.

En lisant attentivement l'histoire de l'Eglise, on voit la divine Providence attester de loin en loin le dogme de la présence réelle par la puissance des prodiges, surtout aux époques où ce dogme est plus violemment attaqué par l'hérésie et quand les profanations sacrilèges dont l'auguste Sacrement a été l'objet semblent avoir ébranlé la foi des peuples. Citons quelques-uns de ces prodiges.

Au II^e siècle saint Cyprien, évêque de Carthage, à l'approche d'une nouvelle persécution, presse les fidèles de se fortifier au combat par la fréquente communion ; mais il menace les apostats de la vengeance divine s'ils ont la témérité d'en approcher sans avoir fait pénitence. A cette occasion le saint docteur raconte deux châtimens dont il a été témoin.

« Un homme qui avait eu le malheur de renier la foi catholique fut assez téméraire de toucher le corps et le sang de Jésus-Christ sans avoir expié ses péchés et lavé ses souillures dans le bain de l'Eglise. Après la célébration du sacrifice, il se presenta avec les fidèles pour recevoir sa part du pain consacré et le reporter dans sa maison (selon l'usage reçu au temps des persécutions).

Mais le Seigneur ne voulut point être touché ni porté par cette main indigne, il ne voulut point habiter la demeure d'un apostat : les saintes espèces disparurent en présence des assistants, et le profanateur étonné au lieu du corps du Seigneur ne trouva que de la cendre dans sa main. »

« Ecoutez, continue saint Cyprien, un autre fait qui est aussi arrivé en ma présence. Un père et une mère, obligés de fuir pour échapper à la persécution, laissèrent chez eux une petite fille qui était encore à la mamelle. Sa nourrice la porta aux magistrats qui, jugeant qu'elle était encore trop jeune pour lui faire manger de la viande, lui donnèrent du pain trempé dans du vin, reste du sacrifice des apostats. Quelque temps après la nourrice la remit entre les mains de sa mère rentrée à Carthage, et celle-ci, ignorant ce qui s'était passé, apporta l'enfant avec elle dans le temps que nous offrions le saint sacrifice. Or la petite se trouvant dans l'assemblée des saints ne put supporter notre prière et pleurant en se tourmentant, comme si on lui eût donné la question, elle témoignait ce qui lui était arrivé par tous les signes qu'elle pouvait donner à cet âge si tendre. Mais quand les cérémonies du sacrifice furent achevées et que le diacre vint lui présenter le calice à son tour (selon l'usage de la primitive Eglise), alors, poussée d'un instinct que Dieu lui donna, elle se mit à tourner la tête, à serrer les

lèvres et à rejeter le calice. Le diacre néanmoins persista et lui en fit boire par force; mais aussitôt le cœur lui souleva et elle vomit. L'Eucharistie ne put demeurer dans un corps et une bouche souillés, et la lumière divine révéla au prêtre le crime secret commis en cette enfant trop jeune encore pour pouvoir le déclarer. » (Lib. *de lapsis.*)

Sous le pontificat de saint Agapet et le règne de l'empereur Justinien, Mennas, patriarche de Constantinople, avait introduit parmi son peuple la pieuse coutume de communier souvent, et, quand il restait dans le vase sacré quelques fragments ou parcelles d'hosties, on faisait venir des enfants de l'école voisine dont l'innocence était bien connue, puis on distribuait ces précieux restes à ceux d'entre eux qui étaient à jeun. Or il advint, en 552, qu'un jour parmi ces enfants se trouva le fils d'un juif verrier de profession. Il reçut donc, comme ses camarades, les fragments précieux de la sainte Eucharistie. Etant rentré plus tard que de coutume chez ses parents, le père irrité lui en demanda le motif. L'enfant lui répondit qu'il venait de l'église des chrétiens et qu'il avait mangé le pain eucharistique avec ceux de son âge à la fin de la prière. En entendant ces paroles le juif entre en fureur, et, ne se possédant plus, il saisit l'enfant et le jette dans la fournaise ardente, afin de l'y brûler tout vif. Cependant la

mère inquiète de l'absence de son fils, après l'avoir inutilement cherché pendant trois jours, éclate de tous côtés en sanglots, en gémissements, et comme hors d'elle-même elle appelle sans cesse son fils chéri. L'enfant lui répond du fond de la fournaise : Ma mère, ma mère, me voici. Aussitôt elle ouvre la fournaise et voit son cher enfant sain et sauf, se promenant au milieu des brasiers. Elle l'en retire et lui demande comment il a pu ne pas être consumé au milieu de ces flammes. L'enfant lui dit : « Une grande dame vêtue d'un manteau d'azur et d'une robe de pourpre, la tête ceinte d'un diadème de gloire, dont l'éclat surpassait celui du soleil, est venue plusieurs fois me rafraîchir en répandant autour de moi une eau mystérieuse, puis elle éloignait les flammes qui m'entouraient; enfin elle me donnait une nourriture délicieuse et me remplissait d'une consolation toute céleste. » Le bruit de ce miracle se répandit comme un éclair par toute la ville. L'empereur Justinien et le patriarche Mennas voulurent voir cet enfant béni et son heureuse mère. Quelque temps après ils furent tous deux admis au saint baptême et se consacrèrent au service de Dieu. (Grég. de Tours, *Mirac.*, l. IV, .c. x.)

Le dogme de la présence réelle fut attaqué vers le milieu du XI^e siècle par l'hérésie de Bérenger : celle-ci essaya pendant plus de cent ans d'altérer la foi des divers peuples qui se partageaient alors

le sol français : aussi, pour fortifier la foi de ces peuples la Providence multiplia parmi eux au XII^e et au XIII^e siècle des prodiges éclatants en faveur de la sainte Eucharistie.

Bérenger, après avoir prêché ses erreurs en Normandie, y avait laissé des sectateurs opiniâtres qui longtemps après lui dogmatisaient encore. Saint Antoine de Padoue, dans ses courses apostoliques, à Toulouse, rencontra un de ces prédicants obstinés nommé Boinville. L'hérétique espérant faire triompher l'erreur accepta avec saint Antoine de Padoue une conférence publique sur le dogme de la présence réelle ; il ignorait la puissance de la parole de l'Apôtre. L'hérétique a prêché l'erreur en présence de la foule, il se croit triomphant : mais à peine saint Antoine a-t-il pris la parole que Boinville est couvert de confusion, sans pouvoir rien répondre. Poussé à bout, il demande un miracle à l'appui du dogme catholique, il ose exiger que saint Antoine fasse adorer le très saint Sacrement par la mule qui a coutume de lui servir de monture. Plein de confiance en la bonté divine, l'Apôtre de Jésus-Christ accepte le défi, et la nouvelle conférence où le miracle doit avoir lieu est fixée à trois jours. Pendant ce temps l'hérétique fit jeuner sa mule dans l'espérance que, lui offrant de la nourriture au moment où saint Antoine lui commanderait d'adorer le saint Sacrement, l'animal affamé se

jetterait sur ce qu'on lui offrirait et demeurerait sourd à la voix du thaumaturge. Le jour de la conférence étant arrivé, l'homme de Dieu, après avoir offert les saints mystères, prend la sainte hostie dans ses mains et ordonne que l'on fasse approcher la mule en présence du peuple réuni. La foule inquiète, avide du prodige, est dans l'attente. Saint Antoine, montrant la sainte hostie à l'animal, lui adresse ces paroles : « Au nom du Seigneur que je tiens dans mes mains et pour prouver à ce peuple qu'il est vraiment le Créateur et le Souverain Maître de toutes choses, je te l'ordonne, viens l'adorer. » Et l'animal, dédaignant l'avoine que l'hérétique lui offrait, obéit à l'instant à saint Antoine et adore le très saint Sacrement, comme s'il avait eu l'intelligence. Ce miracle fit grand bruit dans la contrée, il confirma dans la foi les fidèles et confondit les hérétiques. Le maître de la mule se convertit. (Ribadeneira, *Vie de saint Antoine de Padoue*; Wadding, lib. *Miraculor.*)

En 1194, une hostie fut changée en chair dans l'église de Sainte-Croix à Augsbourg; on montre encore dans cette église, après sept siècles, cette hostie miraculeuse. « Un bon prêtre français, dit M. Marguet, qui était en exil en Allemagne pendant la grande révolution, m'a assuré qu'il avait eu le bonheur de la voir de ses yeux. Il a eu aussi la complaisance de me communiquer

l'histoire de ce prodige imprimée à Augsbourg, édit. de 1776, chez François-Louis Mazart, avec approbation des supérieurs. J'y remarque que 27 prélats, légats du Saint-Siège, patriarches, archevêques, évêques, ont accordé en différents temps des indulgences en faveur des fidèles qui visitent cette église de Sainte-Croix et y révèrent cette hostie miraculeuse. » (*Traité des sacrem. de Pénit et d'Euch.*, par M. Marguet, chanoine de Nancy.)

Le pape Innocent III, dans une de ses lettres qu'il adressait à l'archevêque de Sens, rapporte un admirable prodige arrivé en France en 1213.

Un vieux juif usurier avait à son service une femme chrétienne qu'il séduisit par ses artifices et entraîna dans les erreurs du judaïsme. La malheureuse en vint à nier le mystère de nos autels et à dire que l'hostie consacrée dont se nourrissaient les chrétiens à la table sainte n'avait pas d'autre valeur que du pain ordinaire. Malgré cela, elle avait bien soin de tenir secrète sa conduite perfide et son renoncement à la foi, et même, pour ne pas encourir les peines portées contre les chrétiens rebelles aux lois de l'Eglise, elle allait aux principales fêtes, comme les autres fidèles, recevoir la sainte Eucharistie. Un jour de Pâques, elle s'approche de la sainte table : mais aussitôt qu'elle eut reçu l'hostie dans sa bouche, elle la recueillit dans un linge et la porta à la

maison de son maître à qui elle la remit, en disant, d'un ton de mépris : « Voici le grand Dieu des chrétiens. » Le juif se disposait à la placer dans un vase qu'il tenait en réserve, quand il entend frapper à la porte de sa chambre. Craignant d'être découvert avec cet objet à la main, il le jette précipitamment dans une autre boîte qui contenait sept pièces d'argent ; puis il court ouvrir la porte et il expédie promptement la personne qui avait affaire à lui. Rentré dans sa chambre, il veut considérer l'hostie qui lui a été remise ; mais qu'il est grand son étonnement ! il trouve ses sept deniers changés en hosties blanches, toutes semblables à celle que la méchante femme avait apportée de l'église. Surpris de ce prodige, il appelle plusieurs de ses coreligionnaires, à qui il fait part de ce qui s'est passé et demande conseil. En leur présence, il essaie de séparer des autres une des hosties qui paraissait quelque peu humide. Il espérait que les autres, après cette séparation, reprendraient leur nature première ; mais il eut beau faire, les choses restèrent dans le même état. Dès lors animés d'un bon esprit, ces juifs s'entretenirent de ce fait étonnant et ils ne purent s'empêcher de convenir qu'il n'était point impossible à Dieu de faire que du pain devint son véritable corps, puisqu'il avait pu convertir en hosties ces pièces de monnaie. Néanmoins ils demeurèrent dans

leur incrédulité, et le juif qui avait été le premier objet de ce prodige fut seul fidèle à la grâce. Mais laissons parler le Pontife lui-même : « Après avoir confié sa femme et ses enfants à un maréchal ferrant, fort honnête homme, en lui recommandant de les faire baptiser, ce juif vint à Rome et se présenta à nous, demandant avec grande instance d'être admis dans le giron de la sainte Eglise. Nous eûmes avec lui plusieurs conférences sur la Loi et les Prophètes, et nous le renvoyâmes ensuite à l'évêque de Tusculum, afin qu'il l'instruisit diligemment des mystères de la foi et lui conférât le saint baptême. »

Ce grand miracle, rendu public par la lettre du saint Pontife, fut bientôt connu en France et en Italie pour le plus grand bien des âmes et pour la confirmation de la foi au dogme de la présence réelle dans le sacrement de l'autel. (Baronius, an. 1213, n° 68.)

En 1254, dans l'église collégiale de Saint-Amé, à Douai, une hostie tombée à terre pendant qu'on distribuait la sainte communion va se placer d'elle-même sur le purificateur avec lequel le prêtre se présente pour la relever et apparaît au prêtre, à tous les chanoines et à tous les fidèles sous la forme d'un enfant d'une figure charmante. Thomas de Cantipré, qui raconte ce miracle dans son ouvrage *de Apibus* (l. II, c. XL), obtint du

doyen du chapitre qu'on lui montrât l'hostie miraculeuse qui apparaissait sous des formes diverses pendant une heure.

Le 2 avril 1290, un prodige non moins éclatant eut lieu à Paris.

Une pauvre femme avait mis sa robe en gage chez un juif pour l'emprunt de 30 sous. Quelques jours avant Pâques, elle pria le juif de lui rendre sa robe pour cette fête, afin qu'elle remplît avec plus de décence le devoir pascal. « Volontiers, dit le juif, et je vous la laisserai même pour toujours et sans intérêt, si vous voulez m'apporter le pain que vous recevez à l'église et que vous autres chrétiens appelez votre Dieu : je voudrais voir s'il l'est en effet. »

La femme y consentit, et, ayant reçu la communion, elle garda la sainte hostie et la porta au juif. Celui-ci la mit sur une table, la perça à coups de canif et en vit couler du sang. Sa femme accourut avec effroi et fit tous ses efforts pour l'empêcher de porter l'impiété plus loin. Il n'en devint que plus endurci : il enfonça un clou dans l'hostie qui saigna derechef ; il la jeta dans le feu, d'où elle sortit entière et voltigea par la chambre ; il la mit enfin dans l'eau bouillante qui en un moment parut ensanglantée. L'hostie, s'élevant encore, parut sous la forme d'un crucifix. Alors le juif, frappé de crainte à la vue de tant et de si surprenants prodiges, demeura in-

terdit, déconcerté, et alla se cacher dans sa cave. Cependant une femme chrétienne entre dans sa demeure avec un vase pour prendre du feu. Mais quel est son étonnement en voyant le prodige ! Elle se signe, elle s'agenouille, elle adore, et bientôt Jésus crucifié, qu'elle aperçoit au-dessus de la chaudière bouillante teinte de sang, se change en hostie ordinaire, qui vient d'elle-même se poser dans le vase qu'elle tient à la main. Cette femme pleine de foi s'empessa de reporter l'hostie miraculeuse à l'église de Saint-Jean-en-Grève, et les prêtres de cette église la placèrent dans un riche ostensor, où elle demeura jusqu'en 1793.

Tout Paris fut informé de ce prodige ; l'évêque Simon de Bussy, après avoir entendu les témoins et pris l'avis de son conseil, fit dresser un procès-verbal authentique pour perpétuer le souvenir du miracle. La femme du juif et ses enfants se convertirent, mais le malheureux profanateur, tout en avouant son crime, persévéra dans son endurcissement et fut puni comme il le méritait. (*Hist. de l'Egl.*, par Berault-Bercastel, t. XIII.)

On conserve encore aujourd'hui, dans la magnifique église de Sainte-Gudule, à Bruxelles, des hosties miraculeuses qui répandirent du sang le vendredi saint de l'an 1370, pendant que des juifs profanateurs les percèrent de pointes aiguës. (M. Marguet.)

CHAPITRE VIII

MIRACLES A L'APPUI DU DOGME DE LA PRÉSENCE RÉELLE (*Suite*)

Quand, au xvi^e et au xvii^e siècle, le Protestantisme vint attaquer avec tant de violence le dogme de la présence réelle et toutes les autres vérités fondamentales du Catholicisme, la Providence se plut à multiplier les prodiges en faveur de l'adorable Sacrement de l'autel.

La légende du Bréviaire romain, en la fête de saint Pascal Baylon, mort en 1592, rapporte en faveur de la sainte Eucharistie un miracle qui eut un grand retentissement au xvi^e siècle, lors de la mort du pieux serviteur de Dieu et pendant tout le cours du xvii^e siècle, surtout aux époques de sa béatification en 1618 et de sa canonisation en 1690.

Saint Pascal Baylon, simple frère lai de l'ordre de Saint-François, célèbre dès sa plus tendre enfance par une tendre piété au Saint-Sacrement,

fut après sa mort l'instrument de cet étonnant prodige.

Le saint religieux, selon la prédiction qu'il en avait faite à ses frères, mourut le dimanche 15 mai pendant l'oblation du saint sacrifice. Lorsque la cloche du monastère sonna l'élévation, il répéta deux fois d'une voix claire : Jésus, Jésus! et aussitôt il rendit paisiblement son âme à ce Seigneur Jésus qu'il avait tant aimé dans l'auguste Sacrement. Son corps vénérable fut porté à l'église au milieu d'un grand concours de peuple et déposé à découvert devant l'autel, puis on commença la messe des morts. Au moment où le prêtre éleva la sainte hostie, le défunt se remua sur son lit funèbre et ouvrit les yeux avec une tendre expression de piété pour adorer son Seigneur et son Dieu. A l'instant les témoins du prodige s'écrient : « Miracle, miracle! » et tous les regards de la multitude se portent vers le cercueil. A l'élévation du calice toute la foule vit le prodige : les yeux du défunt s'ouvrent de nouveau avec la même expression de piété et ne se ferment qu'après que le vase sacré est déposé sur le corporal. Pendant les trois jours que son corps demeura exposé dans l'église des Frères-Mineurs de Villareal le double prodige se renouvela à l'élévation de la messe conventuelle.

Le célèbre Bollandus, presque contemporain

de notre Saint, cite une multitude d'autres prodiges qu'il opéra du fond de son tombeau en témoignage de la présence réelle de Jésus-Christ au Sacrement d'amour.

C'est ainsi que la Providence voulut que la mort elle-même confessât publiquement pendant de longues années le mystère de la présence réelle si violemment attaqué par l'hérésie; et pour rendre plus authentiques ces miracles de la mort en faveur du Sacrement d'amour et les faire connaître à l'univers entier le Saint-Siège rendit obligatoire pour toute l'Église l'office du simple frère lai de Saint-François qui avait tant souffert des ennemis jurés du dogme eucharistique.

En 1608, la France fut témoin d'un prodige d'un autre genre qui eut le même retentissement pendant le cours du XVII^e siècle. Le P. Lejeune, de l'Oratoire, parle dans ses discours de ce prodige presque comme témoin oculaire: il était, dit-il, dans le pays, lorsqu'il se manifesta avec tant d'éclat.

Le 25 mai 1608, dans l'église abbatiale de Favernay en Bourgogne, on avait exposé, selon un antique usage, le très saint Sacrement à la vénération publique. L'autel et le tabernacle surtout étaient splendidement décorés d'ornements d'or et d'argent; de magnifiques tapisseries couvraient les murs; tout le chœur et le sanctuaire reflétaient la vive lumière d'innombrables flam-

beaux. Mais toutes ces richesses furent bientôt anéanties. Le feu prit, on ne sait comment, à de vieux lambris et de là se communiqua rapidement et réduisit en cendres non seulement les précieux ornements, mais encore les boiseries de la chapelle et les travées du toit. Tous les efforts humains furent impuissants pour arrêter l'impétuosité des flammes, tout devint la proie du feu à l'exception de l'ostensoir qui renfermait la sainte hostie. Cet ostensoir demeura suspendu dans les airs pendant trois jours, à la grande admiration des fidèles. Cet insigne miracle dont le bruit se répandit comme un éclair dans toute la contrée attira sur les lieux plus de 200.000 personnes de la Bourgogne et des provinces voisines, parmi lesquelles on remarqua de nombreux hérétiques. Un bon nombre d'entre eux furent convertis à la vraie foi à la vue de ce double prodige du Saint-Sacrement préservé des flammes et soutenu dans les airs sans aucun appui. Ce spectacle durait ainsi depuis trois jours, lorsqu'un prêtre pieux du voisinage vint célébrer dans cette chapelle avec l'espoir de recueillir l'hostie miraculeuse. A la vue de la multitude surprise d'admiration, l'ostensoir de lui-même descendit peu à peu en l'arrêtant parfois immobile dans les airs et vint se placer sur le milieu du corporal préparé pour se recevoir. Le saint prêtre tira respectueusement l'hostie de l'ostensoir au milieu des cris de joie

de tout le peuple et la reporta processionnellement dans un tabernacle richement décoré pour la recevoir.

Mgr de Rhé, archevêque de Besançon, après les informations les plus exactes, dressa un procès-verbal de ce miracle arrivé devant une multitude de témoins et reçut la déposition et la signature de cinquante des plus considérables.

Chaque année, l'office du 30 octobre rappelle ce miracle au souvenir et à la reconnaissance des fidèles du diocèse de Besançon.

Cette hostie miraculeuse s'est conservée jusqu'à nos jours : on la porte solennellement en triomphe le jour de la Fête-Dieu. Mgr Gaume dans son *Catéchisme de persévérance* affirme l'avoir portée en 1827. (P. Théophile Raynaud, *Euch.*, Sect. VIII, 9.)

Au temps de saint François de Sales, lui qui reçut de Dieu le don de ramener à la foi du dogme eucharistique plus de 70.000 hérétiques, un miracle d'un autre genre eut lieu dans la ville de Genève pour la consolation de la piété d'une humble fille d'auberge qui, sous la secrète direction de saint François de Sales, rendit d'éminents services aux catholiques persécutés et attira à la vraie foi bon nombre de personnes de son sexe.

Cette sainte fille eut à cœur la conversion de sa maîtresse, femme de l'un des hérétiques les plus ardents de Genève ; peu à peu elle l'amena

aux saintes croyances de l'Eglise ; elle la fit confesser plusieurs fois par un prêtre catholique, et, ne pouvant obtenir qu'on lui confiât une hostie consacrée pour communier sa maîtresse mourante, elle pria le Seigneur de lui envoyer un prêtre pour célébrer dans l'endroit le plus obscur de l'hôtellerie et donner le saint viatique à la malade. Cette tentative n'était pas facile, car il y avait peine de mort pour les prêtres qui diraient la messe dans la ville de Genève. Mais le Seigneur est tout-puissant, disait-elle, il exaucera ma prière. En effet, peu de jours après un ambassadeur de France près des cantons de Suisse vint à passer à Genève. Son aumônier portait avec lui tout ce qui était nécessaire pour célébrer le saint sacrifice. La pieuse fille le pria de célébrer les saints mystères la nuit dans la cave de l'hôtellerie en l'assurant que Notre-Seigneur lui-même le préserverait de tout danger. Le prêtre touché de tant de foi consentit à la demande qui lui était faite : il offrit la nuit le saint sacrifice dans la cave de l'hôtellerie sur un autel préparé par la servante de Dieu et donna le saint viatique à la malade qui peu de jours après mourut dans les sentiments de la plus tendre piété. Cette sainte fille de l'hôtellerie de Genève devint plus tard une des premières religieuses converses de la Visitation. (J. Solimene, *de Comit. Euch.* lib. V, cap. III.)

Le vandalisme de 1793 ravagea en France bien des églises et commit sur la sainte Eucharistie les irrévérences les plus sacrilèges. La Providence frappa d'une manière terrible par des châtimens exemplaires que nos pères nous ont racontés tant de fois une multitude de profanateurs audacieux, mais elle permit encore dans certains endroits que les saintes espèces fussent miraculeusement conservées.

Je trouve la conservation miraculeuse de plusieurs hosties dans un ouvrage intitulé : *Visite aux saintes hosties de Pézilla-de-la-Rivière*, par M. l'abbé B. Philip, chanoine, vicaire général de Perpignan.

A cette époque de la Terreur, les prêtres fidèles étaient traqués comme des bêtes fauves pour être traînés en prison ou périr sur l'échafaud.

Jacques Peronne, curé de Pézilla-de-la-Rivière, fut du nombre de ceux que poursuivait la Terreur. Le dimanche 15 septembre 1793, il eut le bonheur de célébrer encore à sa paroisse la sainte messe, d'y faire, selon l'usage, la procession appelée la Minerve, durant laquelle on porte le Saint-Sacrement. Le 17, il fut arraché à sa paroisse par les agents du gouvernement révolutionnaire, sans avoir pu consommer la grande hostie de la réserve et quatre petites hosties restées dans le ciboire après la communion gé-

nérale du 15. Dès qu'il arriva à Saint-Felice d'Avail, distant de Pézilla de quatre kilomètres, il s'écria : « Oh ! que ne donnerais-je pas pour qu'il me fût accordé de revenir à Pézilla et y passer seulement un quart d'heure ! » Rose Lorens, une de ses paroissiennes les plus dévouées, entendant ces paroles, comprit quelle était la cause des regrets et des angoisses de son pasteur. Elle forma le projet d'arracher les saintes espèces à la profanation des impies. Elle mit dans son secret Jean Bonafos, maire de Pézilla, et un autre habitant de la commune, tous deux bien connus par leurs sentiments religieux. Le maire prit l'ostensoir d'argent qui renfermait la grande hostie et le déposa chez lui dans un coffre en bois solidement fermé. Rose Lorens prit le saint ciboire qui contenait les quatre petites hosties, et, ayant déposé les saintes espèces dans un corporal, elle le confia à la garde d'une sainte religieuse de Perpignan alors retirée à Pézilla. Celle-ci enferma le corporal avec les saintes hosties dans un vase de cristal qu'elle rangea secrètement. Quand les prêtres français purent sans crainte rentrer dans leur patrie, M. l'abbé Siuroles, vicaire de Pézilla, qui revint le premier, reçut des mains de la religieuse le vase de cristal renfermant les quatre petites hosties et les reporta à l'église. Jacques Peronne, de retour en 1800, peu de temps après son vicaire, alla lui-même recon-

naître l'ostensoir contenant la grande hostie et renfermé dans le coffre en bois du maire de Pézilla et reporta solennellement le précieux trésor à l'église paroissiale. Jacques Peronne avec son vicaire ayant constaté l'identité des hosties consacrées le 15 septembre 1793, ayant entendu la déposition des personnes qui avaient sauvé les saintes espèces et les avaient pieusement conservées jusqu'en 1800, ayant reçu le témoignage de plusieurs habitants recommandables bien informés de tout ce qui s'était passé au sujet de ces cinq hosties, dressa un procès-verbal détaillé de tout ce qu'il avait vu et entendu, et, l'ayant fait signer par tous les témoins et son vicaire, il le signa lui-même. Après avoir ainsi reconnu l'identité et la conservation miraculeuse de ces cinq hosties, on les plaça toutes ensemble dans un ostensor d'argent sur lequel fut apposé le sceau de Mgr Laporte, évêque de Carcassonne et de Perpignan.

En 1848, M. l'abbé d'Aldeguier, vicaire général de Mgr Saunhac-Belcastel, évêque de Perpignan, fut délégué par le Prélat pour placer les hosties miraculeuses dans des vases plus convenables.

En présence de la foule accourue à cette cérémonie, M. le Vicaire général rompit le sceau de Mgr Laporte, examina avec soin les saintes formules parfaitement intactes, les plaça dans des boîtes d'argent chacune séparément et scella ces

boîtes du sceau de l'évêché de Perpignan. Un riche ostensor les réunit toutes les cinq pour être exposées deux fois par an à l'adoration des fidèles. Ces deux solennités se célèbrent avec une pompe extraordinaire et un grand concours des populations voisines, la première le dimanche de Quasimodo et la deuxième le troisième dimanche de septembre.

La conservation miraculeuse des saintes hosties d'Augsbourg, de Bruxelles, de Besançon depuis tant de siècles, et celle des saintes hosties de Pézilla depuis quatre-vingts ans, est un miracle continuel de la présence réelle qui ranime, chaque année, la foi des peuples aux époques des grandes solennités dont elles sont l'objet.

Qui n'a entendu dire de nos jours encore en France et en Italie des saintes hosties ont paru plusieurs fois couvertes de sang pendant l'oblation du saint sacrifice? Mais comme j'ignore si ces miracles ont été constatés et déclarés authentiques par l'Eglise, je m'abstiens d'en parler.

Nous l'avons vu dans ces deux chapitres : la grande voix de Dieu par la puissance des miracles a proclamé de siècle en siècle, depuis l'origine du Christianisme jusqu'à nos jours, la réalité de la présence de Jésus-Christ au très saint Sacrement de l'autel.

Donc croyons et adorons.



CHAPITRE IX

L'HISTOIRE DU DOGME DE LA PRÉSENCE
RÉELLE DEPUIS L'ORIGINE DE L'ÉGLISE
JUSQU'AU XIV^e SIÈCLE.

Si nous voulons fortifier notre foi au dogme de la présence réelle et accroître notre amour pour le divin Sauveur au saint Sacrement de l'autel, étudions l'histoire intéressante de ce grand mystère.

Comme on le voit au livre des Actes et dans les épîtres de saint Paul, les saints Apôtres et leurs disciples célébraient la nuit les saints mystères en présence des premiers chrétiens, dans des appartements vastes et richement ornés : il fallait en dérober le secret à la haine des juifs et des païens. Par la puissance de Jésus-Christ et par la multitude des prodiges qu'opéraient les Apôtres et leurs disciples, les païens se convertissaient de toutes parts et bientôt les fidèles remplirent la ville et le palais des Césars. Leur prodigieuse diffusion portait ombrage aux

empereurs romains et attira pendant trois siècles sur l'Eglise naissante les plus cruelles persécutions. Le sang des martyrs, qui coulait à grands flots dans la capitale de l'empire et dans les provinces, ne ralentissait nulle part les progrès du Christianisme : il était, au contraire, comme le dit Tertullien, une semence féconde de nouveaux chrétiens. Et quand on se rappelle que plus de 20.000.000 de martyrs signèrent de leur sang la foi de Jésus-Christ, on peut juger combien était grande la multitude des fidèles.

A cette triste mais glorieuse époque, plus encore qu'aux premiers jours de l'Eglise, il fallait cacher l'auguste Sacrement à la haine de l'enfer déchaîné contre lui. Aussi c'était dans des souterrains profonds, écartés de la cité, que l'on célébrait les saints mystères.

A Rome on voit encore ces immenses souterrains appelés Catacombes où l'Eglise s'assemblait aux temps des Néron, des Domitien, des Trajan, des Dioclétien, des Maximien, etc.

J'ai vu, en 1870, ces chapelles souterraines des Catacombes où les papes martyrs offrirent le saint sacrifice pendant près de trois siècles. Elles sont parfaitement conservées et ornées de peintures murales représentant la plupart des dogmes catholiques et en particulier le mystère de l'autel voilé sous des symboles bien connus des fidèles.

Citons quelques-uns de ces symboles :

Dans la chapelle dite des Sacrements, découverte en 1871, au cimetière de Saint-Calixte, l'Eucharistie est désignée par la multiplication des pains et des poissons que Notre-Seigneur opère placé entre deux de ses disciples.

« Au même cimetière de Saint-Calixte, dans une chambre funéraire voisine de la crypte de Saint-Corneille, on voit deux fois retracée l'image d'un poisson nageant dans les flots en portant sur son dos une corbeille avec des pains au-dessus et au dedans un objet rouge et allongé se distinguant très nettement à travers les treillis de la ciste et qui ne peut être qu'un petit vase de verre plein de vin. »

« Le poisson représente évidemment Notre-Seigneur, le pain et le vin symbolisent les espèces sacramentelles de l'Eucharistie. »

« L'eau changée en vin aux noces de Cana et accompagnée toujours de la multiplication des pains de froment rappelle le mystère de la transsubstantiation. »

« Le saint sacrifice de la messe est clairement figuré par Melchisédech dans le costume d'un pontife grec debout devant un autel et offrant à Dieu deux petits pains et une coupe de vin. »

Un autre symbole remarquable rappelle que le saint sacrifice de la messe est la continuation du sacrifice de la croix et en montre l'efficacité.

« C'est une croix ornée de pierreries qui de chaque côté produit des roses ; elle s'élève de l'autel du sacrifice placé au-dessous. »

Enfin une dernière peinture représente l'institution de l'auguste Sacrement et la communion habituelle des saints mystères. « On voit une table autour de laquelle sept personnages sont assis prenant part à un festin où il ne se trouve que des pains et des poissons frits ; le personnage du milieu bénit ces pains et ces poissons mystérieux. » (Jésus-Christ est souvent représenté dans les Catacombes sous l'emblème d'un poisson, parce que les initiales du mot grec en usage pour exprimer le poisson signifient Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur ¹. Le pèlerin étranger ne se lasse pas d'admirer ces symboles qui lui rappellent la foi des premiers fidèles au Sacrement d'amour et avec bonheur il se dit : Moi aussi, je crois fermement avec les saints martyrs le mystère de l'autel. Bientôt il cherche à se rendre compte de tout ce qui se trouve dans ces antiques chapelles du II^e et du III^e siècle, et chaque objet qu'il remarque sert encore à la confirmation de sa foi.

L'autel du sacrifice est adossé à la muraille sur le sarcophage d'un martyr célèbre. A côté

¹ Voir pour tous ces symboles de l'Eucharistie le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, par M. Martigny.

de l'autel souvent se trouve le confessionnal en marbre où l'on se purifiait de ses fautes, avant de recevoir la sainte communion. Le siège du pontife en marbre blanc élevé de quelques degrés est resté à sa place en regard de l'autel, et de chaque côté du large fauteuil pontifical on voit encore les bancs de marbre destinés aux dignitaires du clergé. Le peuple assistait au saint sacrifice dans le reste de l'église, dans les salles voisines du lieu saint et dans les nombreux couloirs des Catacombes qui forment trois cents lieues de parcours au milieu des tombeaux de 6.000.000 de martyrs.

Mais au commencement du iv^e siècle, l'empereur Constantin, converti miraculeusement au Christianisme par un prodige éclatant, rend la paix à l'Eglise, et l'Epouse du Sauveur peut paraître au grand jour dans tout l'éclat de sa magnificence. Bientôt le magnanime empereur élève au Sauveur dans son propre palais du Latran la première basilique du monde et la décore de richesses incroyables.

Le Sauveur lui-même prend miraculeusement possession de cette église, le jour de la consécration (9 nov. 324); il imprime pendant la cérémonie, à la vue de la multitude, sa face adorable sur la partie la plus élevée de la tribune, en regard de l'autel, où saint Sylvestre offrait pour la première fois les saints mystères, et fait en-

tendre à la foule émerveillée ces paroles : « Pax vobis. »

Cette miraculeuse peinture, depuis quinze siècles, a résisté aux injures du temps, des tremblements de terre et des incendies et n'a jamais eu besoin de réparation; elle est un miracle perpétuel qui atteste la présence réelle de Jésus-Christ dans nos saints temples, dont la basilique du Latran est la maîtresse et la mère. En la contemplant avec admiration au milieu de la foule des pèlerins, j'ai senti ma foi au dogme eucharistique se ranimer d'une ferveur nouvelle, plus puissante et plus forte que jamais.

Constantin ne tarda pas à faire élever d'autres basiliques avec les débris somptueux des temples païens qu'il fit abattre : on lui doit les basiliques de Saint-Pierre, de Saint-Paul, de Sainte-Croix-en-Jérusalem et de Saint-Sébastien.

L'exemple et la liberté étaient donnés à l'Eglise: elle éleva de toutes parts des temples magnifiques au Dieu caché de l'Eucharistie, et les fidèles se firent un devoir et un bonheur de les décorer et de les enrichir. Le sacerdoce put alors déployer toutes ses pompes dans la célébration des saints mystères et rendre des hommages publics et solennels au Sacrement d'amour, qui était la joie, la lumière et la force des peuples dans ces temps de ferveur.

Les siècles suivants, depuis le iv^e siècle jus-

qu'au XI^e, ne furent plus des siècles de persécution sanglante; mais ils furent souvent des siècles de révolutions politiques et d'invasions de barbares; ils furent surtout des siècles de schisme et d'hérésie.

Le démon, n'ayant pu renverser l'Eglise de Jésus-Christ avec la hache des bourreaux, déchâna contre elle des hordes de barbares; mais ceux-ci devinrent plutôt les instruments de la colère divine contre le vieil empire romain perdu de vices que les ennemis véritables de l'Eglise: tendre mère, elle les accueillit avec amour, elle sut les civiliser et en faire ses enfants généreux et fidèles. Le schisme et l'hérésie causèrent plus de maux à l'épouse du Christ que les barbares du Nord, surtout en Orient, par la faiblesse ou la perversité des princes de Constantinople, indignes successeurs du magnanime Constantin.

Toutes les vérités de la foi furent successivement attaquées par les hérétiques; mais aucun d'eux n'osa attaquer directement le dogme de la présence réelle. Il était trop connu, trop aimé de la masse des fidèles, si avides du pain eucharistique en ces premiers temps du Christianisme. Ce ne fut donc qu'après dix siècles d'adoration universelle au Sacrement d'amour que la Providence permit à Bérenger d'oser nier la présence de l'Homme-Dieu dans la sainte Eucharistie. Mais bientôt l'Esprit-Saint, qui sera avec

l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles, suscite contre l'hérésiarque des hommes d'une foi vive et d'une science profonde : Lanfranc, archevêque de Cantorbéry; Hugues de Die, légat du Saint-Siège; Léon IX et Grégoire VII. L'hérésie est confondue et anathématisée dans plusieurs Conciles, à Tours, à Poitiers, à Rome, à Bordeaux; et l'Eglise, gardienne infailible de la parole divine, proclame hautement à tous ses enfants la réalité de la présence réelle de Jésus-Christ au saint Sacrement de l'autel. Bérenger se rétracte et jette lui-même au feu les livres qu'il a écrits contre la sainte Eucharistie. Vaincu par la fermeté de Hugues de Die au concile de Bordeaux, il se retira dans un monastère de Tours, où, après huit ans d'une pénitence exemplaire, il mourut dans le sein de l'Eglise, le 5 janvier 1088.

Les attaques de l'hérésie au XI^e siècle ne firent que ranimer la foi des fidèles et leur amour au Dieu caché sous les espèces sacramentelles; elles stimulèrent la piété des pasteurs, et tous s'empressèrent à l'envi de rendre plus solennelles les adorations à Jésus-Christ présent sur nos autels. La foi et la piété se ranimèrent de toutes parts à la vue des prodiges que la Providence semait parmi les peuples, comme nous l'avons vu en son lieu. Mais la bonté divine avait pour les saintes âmes des merveilles d'un autre genre,

des apparitions miraculeuses qui allumaient en elles un vaste incendie d'amour capable d'embraser le monde. Avant de citer une de ces apparitions merveilleuses, dont les fruits sont encore aujourd'hui le plus riche trésor et la plus grande gloire de la chrétienté, disons qu'à la fin du XII^e siècle, deux grandes lumières venaient de se lever sur l'Eglise comme des astres radieux, dont l'éclat, semblable à celui du soleil, ne passe pas. J'ai nommé saint Dominique et saint François d'Assise, qui se perpétuent de siècle en siècle dans la personne de leurs disciples, pour éclairer le monde et l'échauffer du feu de la charité en prêchant le Sacrement d'amour.

Près de la ville de Liège était le couvent des Hospitalières du Mont-Cornillon. Parmi les chastes vierges qui l'habitaient se trouvait une jeune novice, âgée de seize ans, humble fille née au village de Retine en 1193. Elle se nommait Julienne. Cet ange de la terre étant un jour en oraison, l'Epoux des âmes pures qui aime à se communiquer aux humbles lui fit connaître qu'il voulait que l'on instituât, outre le jeudi saint, une fête solennelle pour l'honorer au Sacrement de son amour. Soit timidité, soit crainte d'illusion, la jeune vierge conserva pendant plus de vingt ans cette révélation au fond de son cœur; seulement elle s'efforçait de suppléer par sa dévotion envers Jésus-Christ au Saint-Sacrement à ce que l'Eglise

n'avait pas encore fait. En 1230, ayant été élue prieure du Mont-Cornillon, elle se sentit plus vivement pressée de se déclarer. Elle s'ouvrit donc à un chanoine de Saint-Martin de Liège, très considéré des peuples à cause de sa sainteté, et lui persuada d'en parler aux théologiens et aux pasteurs de l'Eglise. Le chanoine intéressa dans cette affaire l'évêque de Cambrai, le chancelier de l'église de Paris, le provincial des Jacobins et enfin Jacques Pantaléon, archidiacre de Liège, depuis évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem et enfin pape sous le nom d'Urbain IV. L'évêque de Liège établit dans son diocèse la fête du Saint-Sacrement; mais il mourut et la Bienheureuse Julienne aussi. Alors la persécution s'éleva contre cette prétendue nouveauté; c'est pourquoi la fête du Saint-Sacrement ne fut pas établie de suite dans le monde entier. Une autre religieuse, l'amie et la confidente de la Bienheureuse Julienne, pressa en 1258 le nouvel évêque de Liège de s'occuper près du Pape de la fête du Saint-Sacrement pour l'Eglise universelle.

A cette époque, Urbain IV, qui avait connu à Liège la révélation de la Bienheureuse Julienne, montait sur le trône pontifical.

Ce grand pape, qui venait d'appeler près de lui saint Thomas d'Aquin, était sollicité encore par cet illustre docteur d'ordonner comme obligation pour l'Eglise universelle la fête du Saint-

Sacrement. Pressé par de si saints personnages, poussé d'ailleurs, au rapport de saint Antonin, par un prodige arrivé à Bolsona près d'Orviette, Urbain IV donna une bulle, en 1264, qui établissait la fête du Saint-Sacrement dans toute l'Eglise. Ce prodige de la sainte Eucharistie, coïncidant avec les instances qu'on lui faisait d'établir une fête solennelle et universelle en l'honneur de l'auguste mystère, avait frappé Urbain IV. Un corporal, entre les mains d'un saint prêtre, s'était trouvé tout imprégné de sang après la consécration du calice. Le Pape se fit apporter ce corporal tout sanglant à Orviette, où il résidait alors. On construisit à cette occasion une magnifique église où fut déposé ce linge miraculeux qu'on porte solennellement chaque année à la procession de la Fête-Dieu.

Urbain IV chargea le Docteur angélique de composer lui-même le magnifique office du Saint-Sacrement, un des plus précieux chefs-d'œuvre de la liturgie catholique, que l'on chante dans toute l'Eglise depuis l'institution de la fête du Corpus Domini.

Cette fête reçut tout l'éclat et toute la stabilité possibles au Concile général de Vienne, en 1311, où le pape Clément V fit recevoir et confirmer par tous les Pères du Concile la bulle d'institution donnée par Urbain IV.

Dès ce moment, toutes les églises du monde

catholique célébrèrent avec une magnificence extraordinaire la fête du Corpus Domini, et l'on porta en triomphe parmi les rues des plus grandes cités comme des plus humbles bourgades Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, présent dans la sainte Eucharistie.

La splendeur royale et divine de ces solennités, qui apparaissait à la terre comme une lueur de la gloire céleste, ranima la foi et le dévouement des peuples au Dieu caché du Tabernacle, et l'on vit s'élever de toutes parts comme par enchantement ces magnifiques églises du moyen âge, ces cathédrales imposantes, dont les proportions grandioses révèlent la grandeur du Dieu qui les habite. Les chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture qui les enveloppent paraissent comme l'image des perfections divines, et les galeries de saints qui les décorent et les figures d'anges que l'on aperçoit de toutes parts, semblent mettre sous nos yeux les magnificences de la Jérusalem céleste autour du trône de l'Agneau.

En entrant dans ces temples, on sent sa foi renaître et grandir, et l'on éprouve le besoin de s'agenouiller en présence du Dieu de l'Eucharistie, qui a su inspirer à l'homme et lui faire réaliser, sur tous les points du globe, des monuments si grandioses, si riches et si durables de sa foi profonde à la présence réelle.

Rome, le foyer perpétuel de la lumière et de

l'amour, Rome, la ville par excellence de Jésus et de Marie, n'a jamais cessé depuis Constantin jusqu'à nos jours d'offrir dans ses basiliques somptueuses et royales, dans ses innombrables églises des monuments d'une richesse et d'une splendeur sans égale pour preuves de sa foi et de son amour. Et les provinces de l'Italie qui rayonnent autour du Siège Apostolique montrent aussi avec un noble orgueil aux voyageurs, surpris de tant de magnificences, des merveilles artistiques uniques au monde, monuments précieux dus à la foi et à l'amour de Jésus-Christ présent au saint Sacrement de l'autel. Le voyageur chrétien, en contemplant les monuments de Rome et de l'Italie, croit avoir percé le nuage de la foi et contemplé de ses yeux les grandeurs et les beautés du Dieu toujours voilé sous les espèces sacramentelles. Là, plus volontiers encore, il s'agenouille, se recueille et adore.

Mais il est un monument d'un autre genre, non moins précieux, qu'a enfanté au moyen âge la foi si vive et si profonde au dogme de la présence réelle. Ce monument est le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, sorti du cœur d'un pieux solitaire, resté jusqu'ici à peu près inconnu.

La foi et l'amour de la sainte Eucharistie ont tellement saisi l'esprit et le cœur du pieux solitaire, l'Esprit-Saint l'a tellement assisté dans sa contemplation amoureuse de l'auguste mys-

tère, que nul autre depuis n'a parlé comme lui : dans le mystère d'amour, qui fait le fond de son livre, il a su trouver des consolations et des remèdes à tous les maux du pauvre cœur humain. Qui, dans la peine, l'a lu, même au hasard, sans être consolé ? Qui, dans la joie spirituelle, n'a pas été plus réjoui encore en le lisant ? Qui en a lu quelques versets avec piété, sans être éclairé, sans se trouver meilleur ?

O monument divin du très saint Sacrement, à vous seul, vous suffiriez pour faire sentir et goûter à mon cœur la réalité du mystère d'amour, si les preuves si multiples de l'enseignement catholique ne suffisaient pas à mon intelligence et si les édifices magnifiques du Dieu eucharistique dont le monde est couvert n'étaient pas à nos yeux de chair l'évidence historique du mystère.

CHAPITRE X

L'HISTOIRE DU DOGME DE LA PRÉSENCE
RÉELLE DEPUIS LE XIV^e SIÈCLE JUSQU'À
LA FIN DU SAINT CONCILE DE TRENTE.

Depuis le XIV^e siècle jusqu'au XVI^e, l'Eglise put rendre en paix toutes sortes d'hommages et d'adorations à Jésus-Christ dans le très saint Sacrement de l'autel, sans qu'aucun hérétique osât de nouveau s'élever contre le dogme de la présence réelle.

Mais, au XVI^e siècle, des ennemis terribles et acharnés essayèrent d'arracher à l'Eglise du Sauveur ce qui fait sa force et sa vie, sa plus grande, sa plus consolante vérité, le dogme de l'Eucharistie. Calvin fut le plus redoutable adversaire que l'enfer suscita contre le très saint Sacrement. Né à Noyon en 1509, il embrassa l'état ecclésiastique, mais il ne fut jamais prêtre. Il était possédé du démon de l'orgueil et de l'avarice. Il sollicitait un bénéfice à la cour et, voyant qu'il ne pouvait l'obtenir, il dit : « Si j'es-

suie un refus je tirerai une vengeance si terrible que je ferai parler de moi plus de cinq cents ans. » On lui refusa le bénéfice qu'il sollicitait. Alors il ne garda plus de mesure. Il épousa la veuve d'un anabaptiste, il s'attacha plus que jamais aux doctrines subversives de Luther, prêtre apostat, infâme sacrilège qui arracha une religieuse de son cloître pour l'épouser.

Luther et Calvin, tels sont les deux grands chefs du Protestantisme qui virent se joindre à eux Zwingle, curé de Notre-Dame-des-Ermites en Suisse, devenu bientôt prêtre apostat par son mariage sacrilège avec une riche veuve, et Henri VIII roi d'Angleterre, si connu par ses débauches et ses cruautés.

Ces novateurs attaquèrent successivement presque toutes les vérités du Catholicisme. Luther cependant respecta le dogme de l'Eucharistie, mais Calvin plus audacieux essaya de l'anéantir en niant la présence réelle et ses disciples ajoutèrent encore à ses subtilités sacrilèges.

Cette hérésie du Protestantisme est après l'hérésie d'Arius la plus terrible qui jusqu'ici attaqua l'Eglise de Dieu. Depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours elle prit toutes sortes de formes. Sans parler du gallicanisme avec ses révoltes contre le Saint-Siège dont elle aida le développement dans l'Eglise de France, elle prépara le jansénisme, elle amena la philosophie matéria-

liste du XVIII^e siècle, elle enfanta le rationalisme du XIX^e. A sa naissance elle souffla le feu de la révolution sur tous les points de l'Europe qui fut ébranlée jusque dans ses fondements. On la vit traîner à sa suite la sédition, la guerre civile; sous ses coups les trônes des rois s'écroulèrent et le sang des peuples coula à grands flots.

Dans les royaumes où elle pénétra on renversa les églises, on fit souffrir les derniers outrages aux prêtres, aux religieux, aux religieuses dont on renversa les monastères. On commit sur la divine Eucharistie les profanations les plus horribles. Dans une multitude d'endroits les saintes hosties furent foulées aux pieds, jetées dans les flammes, données aux bêtes.

La Providence abandonnera-t-elle son Eglise? Rassurons-nous : les maux étaient grands, les remèdes le furent aussi.

La grande miséricorde de Dieu se manifesta par la puissance des miracles, par les saints nombreux qui illustrèrent le XVI^e et le XVII^e siècle et par les décisions solennelles du saint Concile de Trente.

Nous avons parlé des miracles de cette époque au chapitre VIII de ce volume : il nous reste à jeter un coup d'œil rapide sur les saints qui l'illustrèrent et sur le Concile de Trente qui sera à jamais sa gloire.

Excepté dans les premiers siècles du Christia-

nisme, on n'a jamais vu comme au xvi^e et au xvii^e siècle tant de saints illustres par leurs grandes lumières, par leurs sublimes vertus, par leur zèle apostolique, et à la suite de ces saints tant de congrégations d'hommes et de femmes surgir. Jamais l'épiscopat ne montra plus de zèle pour la sanctification du clergé et des peuples. Jamais le génie des conquêtes apostoliques sur les peuples infidèles ne s'est manifesté avec tant de puissance. Jamais le foyer inextinguible du Siège de Pierre n'a répandu plus de lumière et d'amour pour éclairer et embraser du feu de la charité tant d'âmes héroïques et tant d'œuvres de salut.

Je m'arrête avec admiration devant les grandes figures des François Xavier, des Ignace de Loyola, des Gaëtan de Thienne, des Charles Borromée, des Canisius, des Jean de Dieu, des Jean de la Croix, des Thérèse du Carmel, des Angèle de Bresse, des Rose de Lima, des Camille de Lellis, des Vincent de Paul, des François de Sales, des Philippe de Néri, des Faolo-Gustiani, des Pierre Caraffa, des Romillon, des Bérulle, des Hugo-Ménard, des Azpilcuéta, des Bellarmin, des Baronius, des Pierre Fourier, des Paul de la Croix, des Léonard de Port-Maurice, des Benoît-Joseph Labre, des Olier, etc...

Je vois en Italie, en France, en Espagne, à cette époque illustrée par tant de saints person-

nages, cinquante-neuf réformes et créations d'ordres religieux pour l'instruction, pour l'éducation et pour la bienfaisance, tendant à consacrer au service de l'Eglise toutes les forces disponibles et à faire entrer insensiblement dans la même voie les générations futures, sans parler de l'apostolat des missions étrangères embrassé par plusieurs de ces ordres comme le but principal de leur création.

Les évêques, répondant aux vœux formels du Concile de Trente, forment partout des séminaires pour donner aux populations catholiques des pasteurs instruits, pieux et zélés.

De nombreux missionnaires quittent leur patrie pour aller annoncer la foi de Jésus-Christ en Grèce, en Egypte, dans le cœur de l'Afrique et de l'Asie et dans presque toute l'étendue de l'Amérique, et vont ainsi partout prêcher et faire connaître Jésus-Christ présent au saint Sacrement de l'autel.

Si le protestantisme a arraché en Europe au dogme de l'Eucharistie un grand nombre de croyants, l'Eglise, par la puissance divine qui l'assiste, a su lui en rendre presque aussitôt un plus grand nombre.

Qu'il me soit permis d'énumérer pour exemple avec un illustre auteur (Léopold Ranke) les conquêtes de la foi aux Indes Orientales pendant le xvi^e siècle et les premières années du xvii^e.

Saint François Xavier, mort en 1552, dans son apostolat de dix ans chez les infidèles, a établi la foi dans cinquante-deux royaumes, il a arboré l'étendard de la croix dans trois mille lieues de pays, il a baptisé de sa main un million d'idolâtres. En 1565 on comptait à Goa et dans les environs près de trois cent mille nouveaux chrétiens. Le Japon en 1579 avait donné à l'Eglise trois cent mille nouveaux fidèles ; en 1606, il possédait trois cents églises et trente maisons de Jésuites fondées par le P. Valignagno ; puis, malgré les fureurs de la persécution, trois cent trente-neuf mille trois cent trente-neuf Japonais s'étaient convertis de l'an 1603 à l'an 1622.

Qu'on juge par cet exemple combien les missions entreprises avec tant de zèle à cette époque sur tous les points du globe ont donné d'adorateurs à Jésus-Christ dans son Sacrement d'amour, et l'on comprendra facilement que si l'hérésie a éteint le flambeau de la foi dans certaines contrées civilisées, la Providence a su le faire briller de tout son éclat sur un grand nombre de peuples plongés encore dans les ténèbres de l'idolâtrie et dédommager largement l'Eglise des pertes occasionnées par le protestantisme.

Et le Saint-Siège et la cour romaine, si calomniés par l'hérésie, que faisaient-ils en ces jours de persécution ?

Écoutons encore l'illustre docteur protestant

dans sa mémorable histoire de la Papauté :

« A la cour romaine, ce qui s'éleva d'hommes de politique, d'administration, de poésie, d'art, d'érudition, avaient tous le même caractère d'austérité religieuse : l'Eglise touchait, ranimait de son souffle les forces éteintes et corrompues de la vie et donnait au monde une tout autre allure, une tout autre couleur. Quelle activité immense ! Rome embrassant le monde entier, pénétrant en même temps dans les Indes et dans les Alpes, envoyant ses représentants et ses défenseurs au Thibet et en Scandinavie ! Et sur cette scène illimitée, partout encore vous la voyez jeune, énergique, infatigable ; l'impulsion qui agissait au centre se faisait sentir avec plus d'énergie et de force entraînant sur les travailleurs des pays lointains. »

Le remède le plus efficace et le plus puissant contre les maux occasionnés à l'Eglise de Dieu par le protestantisme fut le saint Concile de Trente. Il dura dix-huit ans en diverses époques, ayant été ouvert en 1545 et fermé en 1563.

C'est à saint Gaëtan de Thiène que la société catholique doit ce grand moyen de salut. C'est lui qui en forma le projet, qui y encouragea et y poussa le Souverain Pontife, et c'est lui, qui par ses démarches auprès des souverains catholiques, en éloigna tous les obstacles et en facilita l'exécution. Il fut l'âme de cette grande assemblée

pour tout ce qui tient à la restauration de la discipline ecclésiastique et mérita par ses travaux au saint Concile et par la création de nombreuses familles de clercs réguliers, dont il est le patriarche, le titre de réformateur du clergé.

L'Eglise réserve ces grandes et solennelles asises des Conciles généraux pour guérir les nations catholiques des coups terribles que leur ont portés l'hérésie, le schisme, la corruption ou l'impiété. Elle y condamne l'erreur; elle précise contre elle, selon les besoins de l'époque, sa doctrine dans des formules nouvelles, plus expresses et plus développées; elle s'efforce de ramener à l'unité les esprits divisés; elle travaille à la réforme des abus que le temps et la faiblesse humaine ont introduits dans son sein; elle formule de nouvelles lois pour le bien des peuples et dépose dans son arbre majestueux qui couvre le monde de ses rameaux, une sève nouvelle capable de le rajeunir pour plusieurs siècles.

Tels furent les fruits du saint Concile de Trente. Il alla chercher l'hérésie du protestantisme jusque dans ses derniers retranchements; il mit à nu toutes ses subtilités inventées par l'esprit d'orgueil et de mensonge; il les condamna solennellement à la face du monde; il précisa dans de nouvelles formules plus développées presque toutes les vérités de sa doctrine attaquées par le protestantisme.

Le dogme de la sainte Eucharistie reçut une nouvelle et solennelle consécration. Rien de ce qui le regarde ne fut oublié.

Le 11 octobre 1551, dans sa XIII^e session, le saint Concile publia un décret sur la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint Sacrement de l'autel.

Il rappela son institution divine; il montra l'excellence de la très sainte Eucharistie par dessus tous les autres Sacrements; il précisa le mystère de la transsubstantiation; il montra que le Sacrement de l'autel doit être adoré du culte de Latrie non seulement privé et particulier, mais encore extérieur et public dans une fête spéciale et par des processions solennelles, selon l'antique usage; il rappela que, selon l'ancienne et universelle coutume de l'Eglise, le Sacrement de l'autel devait être conservé dans les églises après la célébration des saints mystères pour enrichir ces églises de la présence réelle et pour pouvoir porter le Sacrement aux malades; il prescrivit de nouveau les saintes dispositions avec lesquelles on doit recevoir l'auguste mystère; il indiqua la manière, déjà reçue depuis longtemps dans l'Eglise, dont les laïques et les prêtres doivent recevoir l'auguste Sacrement, et il exhorta avec instance tous les chrétiens à ne pas négliger de recevoir souvent avec un cœur bien préparé le pain qui est au-dessus de toute substance, afin

qu'il soit la vie de leur âme et la santé perpétuelle de leur esprit.

Personne n'ignore les efforts du saint Concile de Trente pour ramener les esprits divisés à l'unité catholique; on connaît ses règlements de discipline contre les abus qui existaient; on sait que depuis trois siècles la société chrétienne vit de la sagesse de ses lois.

Saint Charles Borromée fut suscité de Dieu pour terminer la grande œuvre commencée par saint Gaëtan : il fit achever les travaux du saint Concile de Trente, il en obtint la clôture et fut le propagateur le plus zélé de l'observance de ses décrets. Jusqu'ici les généreux défenseurs de l'Eglise ont trouvé dans les décisions du saint Concile de Trente, comme dans un arsenal inépuisable, les armes dont ils avaient besoin pour combattre l'erreur; les saints docteurs et les pasteurs de l'Eglise y ont trouvé la vie morale des peuples.

Les maux de nos jours sont grands : le rationalisme, fils privilégié du protestantisme, menace de faire disparaître toute vérité du monde; il a déchainé contre l'Eglise toutes les passions conjurées; il a ébranlé tout principe d'autorité; il essaie de ruiner toute société par sa base; il souffle sur les peuples le vent des révolutions; par l'orgueil et le matérialisme de l'or et des sens il travaille à corrompre l'esprit et le cœur des masses; comme un lion furieux il s'est précipité sur

la Papauté pour déchirer en lambeaux le manteau royal de sa majesté humaine; mais ses ongles de fer n'ont pu saisir le manteau plus que royal de sa majesté divine. Sans craindre les rugissements du lion des révolutions, l'immortel Pie IX, calme et tranquille sur l'étroit rocher de Pierre battu de tous côtés par les vagues des tempêtes, avait déjà appelé près de lui trois fois, depuis 1854, ses Frères dans l'épiscopat, afin de se concerter avec eux sur les moyens à prendre pour guérir les nations modernes, et, par la protection de la Reine Immaculée qu'il venait de couronner d'une gloire nouvelle, le grand remède d'un Concile général avait été résolu et le saint Synode devait s'assembler sur le tombeau même de Pierre.

Aussi, sur sa parole qui avait retenti à tous les points de l'univers, au grand étonnement des rois et des peuples, au milieu des rugissements de l'impiété rationaliste, aux cris de joie et d'espérance de tous les pieux fidèles du monde, Pie IX, le 8 décembre 1869, voit accourir de toutes les extrémités les plus lointaines, comme de tous les royaumes civilisés de la terre, presque tous les Pontifes de l'Eglise universelle, et, à la tête de sept cents évêques, il ouvre les solennelles assises du Vatican. Pendant sept mois les anges visibles de la terre délibérèrent sur les remèdes à donner au monde, et deux fois la grande

voix infaillible du successeur de Pierre, fortifiée par celle de tous les prélats qui l'entourent, s'est fait entendre sous les voûtes immenses du Vatican. Le 24 avril 1870, cette voix, semblable à celle de Dieu même, condamne toutes les erreurs modernes, et le 18 juillet de la même année, elle proclame le dogme de l'Infaillibilité pontificale dans la personne du successeur de Pierre, et apprend aux rois et aux nations que le Siège Apostolique est le soleil radieux du monde moral dont personne ne peut éclipser la lumière, ni diminuer la chaleur bienfaisante et divine. Le lendemain de ce jour à jamais célèbre dans les annales de l'histoire, la Providence elle-même va justifier les décrets du saint Concile en permettant à l'orgueil rationaliste de montrer au monde stupéfait les fruits de sa doctrine : les horreurs de la guerre étrangère et civile, les délaissements égoïstes des nations, les lâchetés, les trahisons de tant d'hommes en face de l'ennemi, le despotisme orgueilleux et avide d'un vainqueur, les ambitions intéressées s'élevant de toutes parts à l'ombre du désordre, le génie destructeur de la révolution s'avancant à grands pas, les ruines, les incendies, les vols, les meurtres, les sacrilèges surpassant ceux de la Terreur dans la cité la plus civilisée du monde et menaçant d'envahir toutes les provinces du royaume très chrétien.

L'Eglise dans sa majestueuse unité, au milieu

des divisions qui déchirent le monde, montre à qui a des yeux pour voir qu'à elle seule appartient la puissance divine de guérir les nations.

Puisse la Providence lui accorder bientôt d'achever la grande œuvre du Concile du Vatican et fasse la Miséricorde divine que les peuples instruits par leurs propres maux acceptent généreusement les remèdes infailibles de l'Eglise !



CHAPITRE XI

L'HISTOIRE DU DOGME DE LA PRÉSENCE RÉELLE DEPUIS LA FIN DU CONCILE DE TRENTE JUSQU'AU XVIII^e SIÈCLE.

A peine la foi au dogme de l'Eucharistie commençait-elle à se ranimer de toutes parts comme un des fruits les plus précieux du Concile de Trente, que l'hérésie de Jansénius avec ses ruses artificieuses et sa piété hypocrite allait, tout en la respectant, lui porter pour la pratique des coups plus terribles que l'hérésie de Calvin.

Le jansénisme, fils premier-né du protestantisme, n'osa pas attaquer le dogme de la présence réelle, que le Concile de Trente venait de proclamer si haut à la face de l'Eglise universelle; mais, après avoir nié la liberté de l'homme et l'impossibilité d'accomplir plusieurs préceptes du décalogue, il fait de Dieu un tyran toujours prêt à punir et non un père toujours prêt à pardonner. Sous le prétexte d'honorer Dieu davantage, il le relègue dans l'infinité de ses grandeurs et

l'enveloppe, lui, la Bonté infinie, dans le vague égoïsme du Brahma des Indes. Dieu n'est plus un père qu'on aime, c'est un maître qu'on doit craindre.

Partant de ce principe, un des chefs du parti janséniste, Antoine Arnauld, publia, en 1643, un livre intitulé *La fréquente communion*, pour détourner les fidèles de l'usage de la sainte Eucharistie. Avec l'hypocrisie la plus raffinée, l'auteur cache son dessein sous les dehors de la religion et de la piété : il affirme que Dieu est si grand, si saint, qu'on doit craindre de lui manquer de respect en s'approchant si près de lui ; il loue la piété de ceux qui voudraient différer la communion jusqu'à la fin de leur vie, comme s'estimant indignes d'approcher du corps de Jésus-Christ ; il dit que c'est parler indignement du Roi du ciel que de prétendre qu'il est honoré par nos communions ; il veut que l'on refuse l'absolution aux pécheurs jusqu'à ce qu'ils aient entièrement satisfait à la justice divine ; il empêche la conversion des pécheurs en la rendant impossible, et par le fait il les écarte pour toujours de la sainte communion. « Il exige pour la réception des saints mystères, dit saint Vincent de Paul, des dispositions si hautes, si éloignées de la faiblesse humaine, qu'il n'y a personne qui puisse s'en flatter, que saint Paul lui-même en serait effrayé. »

On comprend que par là le jansénisme écartait

de la Table sainte, non seulement les pécheurs qui désiraient revenir à Dieu, mais encore les âmes timorées les plus pures. De là ce ravage effrayant qu'il fit dans un grand nombre de maisons religieuses; de là ces coups terribles qu'il porta à la piété des fidèles dans les paroisses chrétiennes où existait l'usage des sacrements; de là cette ténacité des peuples où le poison du jansénisme a pénétré pour refuser de s'approcher des saints mystères.

Mais écoutons saint Vincent de Paul sur les fruits pernicious de cette doctrine. « Si le livre d'Arnauld a pu être utile à quelques personnes pour les rendre plus respectueuses à l'égard de la sainte Eucharistie, s'il a servi à une centaine, il y en a pour le moins dix mille à qui il a nui en les en retirant tout à fait. On ne voit plus que la sainte communion soit fréquentée, comme elle l'était, pas même à Pâques : plusieurs curés de Paris s'en plaignent; à Saint-Sulpice, on avait 3.000 communions de moins qu'à l'ordinaire; à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, 1.500 personnes avaient manqué à ce devoir de religion, et il en est ainsi des autres paroisses. Il est vrai qu'il n'y a que trop de gens qui abusent de l'Eucharistie; mais il ne faut pas corriger un abus par un autre abus. C'en est un d'éloigner de la sainte Table, non pas pour huit ou dix jours, mais pour cinq ou six mois, de bonnes religieuses qui vivent

dans une grande pureté, comme on sait que ces nouveaux réformateurs le pratiquent.

« Saint Charles a été bien éloigné de ces excès, lui qui ne recommandait rien tant, dans ses Conciles, que la communion fréquente, et qui décerne de graves peines contre les prédicateurs qui en détournent les fidèles directement ou indirectement. »

Cette hérésie causa des maux incalculables dans l'Eglise, partout où elle pénétra; et la rigueur de la théologie gallicane, fille du jansénisme, que de maux n'a-t-elle pas causés elle-même à la France ! N'est-ce pas elle surtout qui a écarté la masse des hommes des sacrements ? N'est-ce pas elle principalement qui a fait abandonner la sainte communion à tant de jeunes gens qui se perdent loin du mystère d'amour ? N'est-ce pas elle qui retient encore tant de femmes étrangères à la pratique habituelle des sacrements pendant l'année et les empêche d'opérer au sein de leur famille et dans la société le bien moral qu'elles sont appelées à répandre autour d'elles ? La femme pieuse, animée de l'esprit de Jésus-Christ qui grandit en elle par la sainte communion fréquente, devient l'auxiliaire de l'Eglise et l'apôtre des âmes. La femme mondaine, animée de l'esprit du siècle, loin du Sacrement d'amour, ne répand autour d'elle que l'esprit du monde, si différent de celui de Notre-Seigneur. L'une édifie et l'autre détruit.

O jansénisme cruel, que de maux tu as faits à la France !

Les pasteurs de l'Eglise, depuis plus d'un demi-siècle d'instruction, de dévoûment et d'héroïsme, n'ont point encore guéri partout les blessures dont tu as couvert les âmes ; on dirait que dans certaines localités leur venin gangrené se communique de génération en génération. Sans doute, depuis plus de trente ans, grâce au développement nouveau du culte de Marie, qui s'est ranimé plus beau que jamais sous toutes les formes par l'assistance miraculeuse de la Mère des miséricordes, il y a de toutes parts un retour marqué vers le Dieu de l'Eucharistie, et la France voit aujourd'hui des communions nombreuses qui raniment en elle l'esprit chrétien. Cependant, si on jette un regard attentif sur la masse des déserteurs de la Table sainte, on est forcé d'avouer que le mal est grand encore. O bonne Mère, achevez votre ouvrage et ramenez les peuples au Dieu d'amour !

Mais revenons au jansénisme et voyons quels remèdes la Providence lui oppose.

L'Eglise, gardienne de la vérité, condamna la doctrine hérétique, quelque forme, quelque subterfuge qu'elle employât pour se soustraire aux décisions de Rome. Innocent X rendit contre le livre de Jansénius une bulle de condamnation, puis peu après un décret portant condamnation

de plusieurs écrits d'Arnauld et de Lane où la doctrine de l'hérésiarque était développée. La bulle fut reçue par l'assemblée des évêques de France, réunie à Paris le 9 mars 1654. Le bref fut également reçu avec applaudissement par les prélats dans une assemblée du 20 mai 1655. Les évêques de France se réunirent encore en 1656, afin de poursuivre l'hérésie jusque dans ses derniers retranchements et de dévoiler au Saint-Siège ses nouvelles subtilités, ses nouvelles ruses.

Alexandre VII renouvela les condamnations portées par Innocent X, et tous les évêques de France s'engagèrent par serment à souscrire les condamnations du Saint-Siège portées par Innocent X et Alexandre VII.

Les évêques de France, comme on le voit, veillaient sur la saine doctrine en sentinelles vigilantes, et si plusieurs ont pu être trompés par l'hérésie, avant que Rome ait prononcé, tous se soumirent sans hésiter à la voix du successeur de Pierre.

La Providence, dès 1634, suscita à l'Eglise un ordre nouveau, pour réparer les injures faites au Sacrement d'amour par l'hérésie et l'impiété, et obtenir de Dieu par son immolation continuelle le retour des peuples à la fréquentation de l'auguste mystère. Cet ordre fut celui des religieuses du Saint-Sacrement, fondé à Marseille par le P. Antoine le Quien, religieux de Saint-Dominique.

Des hommes éminents furent encore donnés à la société catholique pour combattre l'erreur et prêcher contre elle la véritable doctrine du Sauveur. Parmi eux nous pouvons citer : le P. Lejeune, de l'Oratoire ; le P. Saint-Jure, jésuite ; le P. Surin, jésuite ; l'illustre Corneille de la Pierré, aussi jésuite ; le grand Bossuet, évêque de Meaux, dont le génie savait pénétrer toutes les subtilités de l'hérésie et dont le zèle n'avait pas manqué de dénoncer au clergé, dans la dernière assemblée de 1700, les excès outrés du jansénisme.

Mais celui surtout qui avait été choisi par la Providence pour être le protecteur et le défenseur de l'Eglise dans ces temps difficiles fut saint Vincent de Paul.

Cet humble prêtre, fondateur d'une congrégation de missionnaires et des Filles de la Charité, avait assisté à la mort de Louis XIII. Sous la régence d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, il avait été établi d'abord membre, et ensuite chef du Conseil de conscience appelé à nommer les évêques et les grands bénéficiers de France. Vincent de Paul, dans cette charge la plus importante et la plus utile du royaume très chrétien, était l'oracle de la reine et des princes ; il était la lumière des prélats et l'appui de l'Eglise. En ces circonstances critiques du jansénisme, il mit tout en œuvre par sa prudence et sa douceur pour ramener les esprits égarés ; il prémunit

contre l'erreur des missionnaires et bon nombre de maisons religieuses ; il informa la reine et les grands du royaume des dangers que courait la foi catholique ; il envoya à Rome des docteurs expérimentés pour éclairer le Saint-Siège sur les ruses de l'hérésie ; il écrivit surtout aux évêques de France des lettres remarquables empreintes de foi, de respect et de piété, pour les engager à tenir ferme contre l'hérésie et les exhorter à faire recevoir partout les décisions apostoliques contre la nouvelle doctrine.

« Ces lettres de saint Vincent de Paul sont un monument historique de son génie, de son zèle non seulement comme père des orphelins, mais comme Père de l'Eglise. On voit en lui l'esprit, le cœur et l'âme de la France catholique : il était vraiment son ange tutélaire en ces moments périlleux. » (Rohrbacher.)

Son cœur, tout embrasé de l'amour de l'Eucharistie, trouva dans le Sacrement de l'autel l'abondance de l'amour de Dieu, l'abondance de l'amour du prochain, et sut laisser à l'Eglise dans ses œuvres des sources fécondes de son double amour.

Quelles sont belles, après deux siècles, les œuvres de saint Vincent de Paul, sa congrégation des Lazaristes, ses Filles de la Charité, ses conférences d'hommes et de femmes du monde, ses institutions pour le soulagement de toutes les

misères humaines, et tant d'associations de bienfaisance en activité de nos jours, dont l'idée première appartient à ce héros de la charité! Puisse l'amour du très saint Sacrement enflammer aussi nos cœurs du double amour de Dieu et du prochain!



CHAPITRE XII

L'HISTOIRE DU DOGME DE LA PRÉSENCE RÉELLE
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVIII^e SIÈCLE
JUSQU'À NOS JOURS.

Le jansénisme, condamné par l'Eglise, n'était pas mort dans tous les cœurs : il agissait encore dans l'ombre et essayait de pervertir les esprits amis des nouveautés, à la fin du xvii^e siècle et au commencement du xviii^e. Encouragé par quelques évêques gagnés au parti à force de ruses, Quesnel avait jeté par le monde ses *Réflexions morales* tout empreintes de l'esprit de la secte et qui furent condamnées par Clément XI.

Le jansénisme, par ses révoltes contre l'Eglise et par ses subtilités pour se dérober au jugement du Saint-Siège, avait préparé dans l'esprit du grand roi et de ses courtisans cette tendance à se soustraire à l'autorité du Souverain Pontife, disposition fatale qui amena tant de maux à la France et faillit l'arracher par le schisme à l'unité catholique. Si elle demeura attachée au centre

de l'unité par les efforts de quelques-uns de ses pontifes et par la prudence du Saint-Siège, elle n'en subit pas moins l'influence de l'hérésie rebelle par ses liturgies privées, par sa théologie gallicane imprégnée de rigorisme et par la trop fameuse déclaration de son clergé en 1682, dont les ennemis de l'Eglise se sont toujours servis depuis dans leurs révoltes contre le Saint-Siège. Il ne fallut pas moins que la puissance divine du saint Concile du Vatican pour lui porter le dernier coup.

En écartant les âmes de la pratique des sacrements, le jansénisme avait ouvert une large porte au développement des passions et des vices. Déjà la cour n'offrait plus dans plusieurs de ses membres la sévérité des mœurs chrétiennes qui naguère l'honorait. La religion néanmoins y était respectée et la foi encore profonde dans les âmes ramenait bien des cœurs au repentir. Mais à peine le grand roi s'est-il éteint dans les sentiments religieux dignes de la ferveur de sa foi qu'il avait su conserver, que le vice lève le masque et ne garde plus de réserve sous la régence du duc d'Orléans.

On connaît les désordres publics qui suivirent et l'on sait que cette corruption des mœurs due en grande partie au jansénisme se répandit parmi les grands et la noblesse du royaume et de là pénétra comme un torrent dévastateur dans les masses des villes, des campagnes.

Pour justifier cette corruption, la philosophie du XVIII^e siècle, fille du jansénisme, vint offrir à la France deux hommes tristement célèbres : Voltaire et Jean-Jacques Rousseau.

Ces hommes, dignes par leur conduite du rôle qu'ils jouèrent, inondèrent le royaume très chrétien d'un déluge de pamphlets impies et obscènes. Ces pamphlets pénétrèrent dans tous les rangs, dans toutes les classes de la société; ils inondèrent les villes et les campagnes et vinrent jeter partout le ridicule sur les choses saintes pour arracher la foi du cœur des peuples. La France ne tarda pas à recueillir les fruits de mort de cette philosophie impie : la révolution de 1793 vint montrer au monde ce que l'on gagne à ôter la foi du cœur des peuples et à lui donner, pour toute leçon de morale, les leçons et les exemples du vice.

La Providence enfin a pitié de la France : elle va chercher, non parmi les débris de la haute noblesse, mais dans les rangs secondaires, un jeune guerrier qui, dirigé par elle, enchaîne le monstre de la Révolution et rend la paix à notre chère patrie. Mais que peut le génie humain, seul, pour guérir les peuples ? Il sent son impuissance et il appelle à son secours le successeur de Pierre, le véritable sauveur des nations, sans lequel les rois et les génies même providentiels n'amoncellent que des ruines et disparaissent

bientôt comme des météores de passage qui s'éteignent en fuyant. Le légat du successeur de Pierre accourt, on négocie et bientôt le Concordat de 1801 est signé par Pie VII et Napoléon.

Les églises catholiques, si longtemps fermées, sont ouvertes, les prêtres échappés à la mort et aux privations de l'exil reparaissent, le Dieu de l'Eucharistie reprend sa place dans nos temples, le peuple chrétien revit. Mais que de ruines à réparer, ruines matérielles, ruines spirituelles ! Les églises qui ont échappé au marteau destructeur sont mutilées, dépouillées ; les prêtres manquent, l'esprit des peuples est changé, le respect des choses saintes est altéré, le principe d'autorité est foulé aux pieds, les générations nouvelles ont sucé le lait de la philosophie matérialiste. Les dogmes de la foi attaqués, niés, altérés par des hérésies nombreuses, vont devenir l'objet de risées sacrilèges.

Bientôt Dieu, l'âme, le ciel, la vertu, la religion tout entière ne sera plus pour un grand nombre qu'un objet de doute et de mépris, qu'une abstraction sans réalité, sans influence sur la conduite ; le monstre de l'indifférence a surgi du milieu du sang et des ruines, il a jeté l'homme au pied de deux idoles, l'argent et la chair.

Quels remèdes la Providence a-t-elle ménagés au XVIII^e siècle et au XIX^e pour guérir tant de maux ?

Elle a su placer de loin en loin, sur le chandelier de l'Eglise, des hommes illustres pour l'éclairer et la soutenir. Les noms de Bossuet, de Fénelon, de Bourdaloue, de Massillon, sont connus de tous. Qui n'a entendu parler de Belzunce de Marseille; de Baumont, archevêque de Paris; de la Motte, évêque d'Amiens; du vénérable de la Salle, fondateur des Ecoles Chrétiennes; de l'abbé de Rancé, réformateur de la Trappe; de M. Emery, supérieur de Saint-Sulpice; de M. Des Genettes, fondateur de l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie; du P. Libermann, fondateur de la congrégation du Saint-Cœur de Marie; du vénérable Vianney, curé d'Ars; du P. Eymard, fondateur de la congrégation des prêtres du Très Saint Sacrement; du P. Lacordaire, du P. de Ravignan, etc. ?

Et sur le Siège de Pierre quels pontifes illustres : Pie VI, Pie VII, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI et l'incomparable Pie IX avec son pontificat plus long que celui de Pierre, ses grandes œuvres et son Concile œcuménique du Vatican !

Mais l'homme par excellence, que Dieu donna au monde catholique, pour réparer les maux causés par le jansénisme et la philosophie de Voltaire, fut saint Liguori, à qui le Saint-Siège vient de décerner le titre de Docteur de l'Eglise.

Tout rempli du plus tendre amour pour Jésus et Marie, que l'hérésie voulait éteindre dans les

cœurs, passionné pour le salut des âmes que la dureté du jansénisme et du gallicanisme repoussait, saint Liguori, pendant sa longue carrière de quatre-vingt-dix ans, avait vu de près toutes les misères humaines et en avait une singulière compassion. Sans blesser les droits divins, il voulait rendre au pécheur le retour à Dieu le plus facile possible, et entraîner par les charmes de la piété les âmes généreuses vers l'amour de Jésus et de Marie. Dans ce but, outre ses longs et continuels travaux en chaire, au saint tribunal et pour le bon gouvernement de sa congrégation, il s'appliqua à composer des ouvrages très utiles à l'Eglise.

Un de ses premiers écrits fut son *Apologie de la communion fréquente* composée contre le livre d'Arnauld, à la prière de Clément XI, en 1762.

Dans un autre où il réfute le fondement du jansénisme, il travaille à ramener les âmes à la foi orthodoxe par la prière à Jésus, à Marie. Il remet entre les mains des fidèles sa *Visite au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge*. Dans d'autres ouvrages de doctrine il bat en brèche toutes les erreurs des jansénistes et rétablit contre eux la véritable doctrine de l'Eglise sur Dieu, sur l'Eglise, sur la grâce. Mais l'ouvrage le plus utile qu'il a laissé à la postérité est sa *Théologie morale* dont il fit plusieurs abrégés pour l'usage des confesseurs. Par cet ouvrage, fruit de sa longue expérience et de ses infatigables re-

cherches, saint Liguori ranima de toutes parts le véritable enseignement de la théologie morale de l'Eglise, si maternelle, si compatissante pour les âmes, et fit cesser peu à peu la dureté de la théologie gallicane, rejeton du jansénisme.

Mgr Gousset, archevêque de Reims, rendit de grands services à la France en popularisant la doctrine de saint Liguori, par sa *Théologie morale* écrite en français. Aujourd'hui la théologie gallicane est entièrement abandonnée et l'enseignement compatissant et maternel de l'Eglise est à l'ordre du jour. C'est pourquoi bien des âmes reviennent à Dieu, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie sont fréquentés par un grand nombre de fidèles; partout on aime Jésus au très saint Sacrement et on se presse autour des autels de Marie. Espérons que ce mouvement de retour ira croissant et que les peuples s'empresseront de recourir aux véritables sources de la vie, à Jésus, à Marie.

La Providence donna encore à l'Eglise au XVIII^e et au XIX^e siècle un bon nombre de congrégations religieuses destinées à réparer les maux causés par l'hérésie : l'institution des Ecoles Chrétiennes par le vénérable de la Salle; la réforme de la Trappe par l'abbé de Rancé; les Rédemptoristes par saint Liguori; la résurrection de la compagnie de Jésus par Pie VII; la congrégation des prêtres du Saint-Cœur de Marie par le P. Liber-

mann; la congrégation des Pères Maristes fondée par le R. P. Colin; la congrégation des prêtres du Très Saint Sacrement par le P. Eymard; les Sœurs de la Doctrine Chrétienne par l'abbé Vatelot; les Sœurs de la Providence en Lorraine et en Chine par l'abbé Moye; les Frères de la Charité fondés à Rome par l'abbé Rosmini; la congrégation des Frères d'école par l'abbé Jean Lamennais; les Dames de Saint-Louis par M. Bautain; la congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Bourg avec ses divers rameaux diocésains, etc...

Parmi tous les remèdes donnés à l'Eglise dans ces temps malheureux, sans parler des apparitions merveilleuses de la Salette, de Lourdes, de Pontmain, ni du Concile du Vatican, les plus efficaces sont sans contredit la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, la dévotion au Saint et Immaculé Cœur de Marie, et la dévotion à saint Joseph devenue universelle par le décret pontifical du 8 décembre 1870.

Nous laissons de côté la dévotion au Saint-Cœur de Marie dont nous avons parlé au livre des *Fondements du Culte de Marie* et la dévotion à saint Joseph assise sur les bases solides du dogme et de l'histoire dans le livre des *Fondements du Culte de saint Joseph*, et nous terminons l'histoire du dogme de l'Eucharistie par l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Si la Belgique eut la gloire de doter le monde catholique de la fête du Saint-Sacrement, la France fut choisie pour lui donner celle du Sacré-Cœur.

A la fin du xvii^e siècle vivait au monastère de la Visitation de Paray-le-Monial une sainte religieuse nommée Marguerite-Marie Alacoque. Modèle de sagesse, de soumission et de patience cet ange de la terre était en adoration devant le Saint-Sacrement un jour de l'octave de la Fête-Dieu (16 juin 1675), lorsque l'Époux des cœurs purs se fit entendre à elle, et, découvrant son Cœur adorable, il lui montra ce Cœur qui a tant aimé le monde en lui rappelant les injures, les ingratitude, les sacrilèges et les irrévérences dont on l'accable dans le Sacrement d'amour. Pour dédommagement de tant d'outrages Jésus lui demandait de faire instituer une fête en l'honneur de son Sacré-Cœur. A peine la pieuse fille a-t-elle fait connaître sa révélation qu'elle est traitée de visionnaire et accablée de mauvais traitements de tous genres dans l'intérieur de son monastère. Mais lorsque la révélation eut transpiré dans le public, l'orage devint bien autrement violent. Les jansénistes surtout se déclarèrent avec fureur contre la dévotion nouvelle et les pasteurs de l'Église demeuraient en suspens, attendant que le ciel se manifestât par des signes éclatants.

Ce moment n'était pas éloigné, mais l'humble

servante de Dieu ne le vit pas. Le 17 octobre 1690, elle descendait dans la tombe, emportant avec elle la couronne d'épines dont le Sauveur favorise sur la terre ses épouses chéries pour la changer dans le ciel en couronne de gloire.

Le ciel fit entendre sa grande voix, la voix du miracle. Depuis deux ans la Provence était ravagée par une peste furieuse et la ville de Marseille avait déjà perdu la moitié de ses habitants. Mgr de Belzunce, l'évêque dévoué de la cité malheureuse, voyant tous les moyens humains inefficaces pour arrêter le fléau, eut recours au Sacré-Cœur de Jésus. Il célébra solennellement sa fête le vendredi de l'octave de la Fête-Dieu, et, le jour même, lui consacra tout son peuple et sa personne en demandant l'éloignement du fléau. Aussitôt la peste diminua et peu de temps après elle disparut entièrement.

Mais en 1772, au mois de mai, la peste, éteinte depuis longtemps, reparut plus furieuse que jamais, et la ville de Marseille abandonnée de tous ceux qui avaient pu fuir représenta bientôt l'image d'un champ de carnage rempli de morts et de mourants : deux cent cinquante prêtres avaient succombé en soignant les pestiférés, et d'autres accouraient de toutes parts pour s'exposer, eux aussi, à la mort en secondant le dévoûment du prélat.

Plusieurs grandes cérémonies d'expiation

avaient eu lieu et l'ange exterminateur ne cessait de multiplier les victimes. Mgr de Belzunce, plein d'une foi vive, a recours de nouveau au Sacré-Cœur.

A sa sollicitation et en présence du Saint-Sacrement qu'il tenait dans ses mains, les magistrats en corps font vœu d'aller tous les ans, au nom de la ville, à l'église de la Visitation le jour de la fête du Sacré-Cœur, pour y honorer ce digne objet de notre amour, pour y recevoir la sainte communion, offrir un flambeau de cire blanche du poids de quatre livres et enfin assister à la procession générale que le prélat se proposait d'établir à perpétuité ce jour même.

A l'instant le fléau de la colère divine fut enchaîné : tous les malades guérèrent et pas un nouveau cas de peste ne se présenta.

Plein de reconnaissance pour cette seconde grâce qui parut encore plus subite et plus merveilleuse que la première, Mgr de Belzunce s'empressa d'accomplir sa promesse, à la grande satisfaction des habitants de Marseille pénétrés de la plus vive gratitude envers le Sacré-Cœur de Jésus. Il fixa la fête du divin Cœur au vendredi d'après l'octave de la Fête-Dieu et établit à perpétuité en ce jour une procession solennelle du très saint Sacrement.

A la voix du ciel en faveur de la dévotion au Sacré-Cœur se joignit bientôt la voix de l'Eglise,

son infaillible écho. Après les informations d'usage si longues et si sévères à la cour de Rome le pape Clément XIII approuva la fête et l'office du Sacré-Cœur pour le royaume de Pologne.

Bientôt le royaume de Portugal sollicita et obtint la même faveur. Déjà les évêques de France, dans l'assemblée de 1765, avaient presque généralement adopté la dévotion au Sacré-Cœur.

Depuis cette époque elle alla toujours croissant dans l'Eglise jusqu'au pontificat de Pie VI.

Ce grand pape de glorieuse mémoire donna une nouvelle approbation à cette dévotion salutaire et condamna ceux qui osaient la combattre.

Pie IX, par son décret du 23 août 1856, rendit la fête du Sacré-Cœur obligatoire pour toute l'Eglise, et en béatifiant la vénérable Marguerite Alacoque, le 18 septembre 1864, il imprima à la dévotion au Sacré-Cœur une impulsion plus générale et plus ardente que jamais. Les malheurs de l'Eglise et de la France, en ces dernières années, ont secondé cette impulsion, et voilà que de toutes parts, sous le souffle de l'Esprit-Saint, des pèlerinages nationaux accourent vers le Sacré-Cœur à Paray-le-Monial pour lui demander le triomphe de l'Eglise, le salut de la France et la liberté religieuse pour la Suisse et l'Allemagne persécutées. Déjà la plupart des évêques avaient

consacré leur diocèse au Sacré-Cœur de Jésus : mais on éprouve le besoin d'une consécration plus solennelle, plus universelle de l'Eglise entière au divin Cœur faite par le chef suprême de l'Eglise. et Pie IX. acquiesçant aux vœux qui lui sont adressés de toutes les parties de la chrétienté, consacre toute l'Eglise au très saint Cœur de Jésus, le 16 juin 1875, en invitant tous les pasteurs et tous les fidèles du monde catholique à répéter avec lui, en ce jour mémorable, la même formule de consécration au pied des saints autels.

Le même jour à Paris, sur la colline de Montmartre, Son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de la grande Cité, posait et bénissait solennellement la première pierre de la basilique que la France pénitente et dévouée veut élever au Sacré-Cœur comme un monument perpétuel de son vœu national au divin Cœur de Jésus.

La fête du Sacré-Cœur fut fixée par la liturgie romaine, suivant la révélation faite à la B. Marguerite-Marie, au vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement ; néanmoins plusieurs diocèses de France, en vertu d'un indult pontifical, n'en célèbrent la solennité que le deuxième dimanche de juillet.

Dès le pontificat de Pie VI, il s'établit à Rome, centre de la Catholicité, une association forte et

nombreuse en l'honneur du Sacré-Cœur. D'autres se formèrent également sur divers points de la chrétienté, et aujourd'hui les confréries du Sacré-Cœur se multiplient de tous côtés ; mais celle de Rome est devenue le point central où toutes les autres vont aboutir sinon de fait, au moins d'intention et de désir.

« Vers 1840, dit Mgr de Ségur, une autre œuvre admirable prenait naissance, l'œuvre de l'Apostolat de la Prière, qui n'est autre chose que la ligue des cœurs chrétiens unis au Cœur de Jésus pour le triomphe de l'Eglise et le salut des âmes. Cette association dont la France fut le berceau embrasse aujourd'hui l'univers et compte ses membres par millions. »

Approuvé et enrichi d'indulgences par Sa Sainteté Pie IX, recommandé par la plupart des évêques de France, l'Apostolat de la Prière forme la grande armée du Cœur de Jésus, unissant toutes ses supplications, toutes ses fatigues, toutes ses œuvres, toutes ses intentions aux mérites infinis du divin Cœur, pour faire une sainte violence à la Miséricorde éternelle en faveur du Saint-Siège, de la France et du monde.

Unissons-nous à ce grand mouvement catholique en l'honneur du Sacré-Cœur et honorons son image à l'exemple des valeureux guerriers du général Charette dans la triste campagne de l'année 1871 : ils l'avaient placée sur leur drapeau,

plaçons-la dans nos demeures ; ils la portaient sur leur poitrine, portons-la aussi sur la nôtre et comme eux aimons à répéter : « Cœur de Jésus, sauvez la France », délivrez le Saint-Siège et hâtez le triomphe universel de l'Eglise affligée, persécutée de toutes parts.



CHAPITRE XIII

DIGNITÉ DE NOS ÉGLISES CATHOLIQUES PAR
LA PRÉSENCE RÉELLE : L'ÉGLISE PALAIS
DE DIEU.

Quand la terre, tant de fois promise aux descendants d'Abraham, fut entièrement conquise, sous la conduite de Dieu, par les Israélites ; quand elle fut établie en véritable royaume, ayant sa capitale et son roi, le Seigneur permit à son peuple de lui élever un temple, un palais digne de lui sur les hauteurs de la Cité. Salomon fut choisi de Dieu pour construire cette grande merveille à la gloire du Très-Haut.

Lorsqu'elle fut achevée, on en fit la dédicace, en présence de tous les enfants d'Israël, avec une magnificence et des richesses dignes de Salomon. Au milieu des cérémonies saintes, la Majesté de Dieu prit possession du temple et alla se reposer dans un nuage épais sur le propitiatoire du tabernacle.

Ce temple fut, à la lettre, le véritable sanctuaire, le véritable palais de Dieu habitant au milieu des

hommes. Il était l'unique en Israël, il était l'unique dans le monde ancien, et la tribu sainte, pour animer la gratitude du peuple, chantait sous les voûtes sacrées du sanctuaire ces paroles du roi prophète : « *Non fecit taliter omni nationi*, il n'est aucune nation pour qui le Seigneur ait fait d'aussi grandes choses. »

Si la Loi Ancienne, qui n'était que la préparation, la figure de la Loi Nouvelle, fut assez heureuse pour posséder le palais de Dieu habitant au milieu de son peuple, que sera-ce donc de la Loi Nouvelle, qui est l'accomplissement parfait de l'œuvre divine et qui embrasse tous les peuples ! que sera-ce donc de la Loi d'amour par excellence ! Elle aussi possèdera le palais de Dieu. Ce palais de Dieu ne sera pas unique comme celui de Jérusalem : il sera multiplié non seulement chez chaque nation, mais dans chaque nation il sera multiplié encore. Les grandes cités auront le leur ; les villes, les bourgades, les hameaux de la Loi Nouvelle auront aussi le leur. La maison de Dieu sera partout : au milieu de toutes les populations catholiques, une maison plus vaste, plus élevée, plus riche de décor, dominera les autres ; cette maison sera le palais de Dieu habitant comme un père au milieu de ses enfants. Oh ! loué soit à jamais le Dieu des chrétiens, si bon, si magnifique pour tous ceux qui l'adorent ! Il veut être au milieu de tous, près de

tous. Les pauvres comme les riches le posséderont, l'ouvrier des champs, l'ouvrier des villes le posséderont aussi bien que le savant et l'opulent du monde ; les orphelins, les infirmes délaissés dans les refuges de la misère le posséderont plus près d'eux que les grands du siècle dans leurs somptueuses demeures ; les pauvres volontaires, qui ont tout quitté pour son amour, habiteront sous le même toit, et le sauvage devenu chrétien verra le Dieu de l'Eucharistie fixer sa tente près de la sienne. Oh ! qu'il est bon le Dieu d'amour ! Comment ne pas l'aimer !

Si le voyageur chrétien parcourt une longue ligne de nos voies ferrées pour se rendre dans une cité éloignée, en quelques heures il voit passer rapidement sous ses yeux des campagnes et des villes, et dans chacune il aperçoit de loin la maison de Dieu : l'humble campanile du hameau et du monastère, les élégants clochers des villes et des bourgades, comme les tours imposantes des vieilles cathédrales, lui rappellent qu'en tous lieux le Dieu d'amour a sa demeure fixée au milieu des hommes. Si la piété embaume son âme, volontiers en passant il s'unit aux anges gardiens du sanctuaire et aux pieux fidèles qui aiment à visiter le bon Sauveur pour adorer le très saint Sacrement, et sa route est une continuelle adoration qui lui fait oublier la monotonie et l'ennui du voyage.

Qui n'a été frappé depuis vingt-cinq ans des réparations importantes, des décorations somptueuses de tous genres qu'on se plaît de toutes parts à multiplier dans les vieux édifices du moyen âge ? Qui n'a vu avec bonheur élever dans les villes et les campagnes des édifices dignes du Dieu de l'Eucharistie, comme aux plus beaux jours de l'Eglise ? Il est des édifices magnifiques, fruit de l'aumône publique : un prêtre dévoué, de pieux fidèles se sont faits mendiants pour le Dieu d'amour, ils ont frappé à la porte du riche, à la porte du pauvre, et s'ils ont éprouvé parfois des refus, le Dieu d'amour a inspiré à de bonnes âmes de faire l'aumône à Dieu ; et ces monuments, dus à la charité chrétienne, plus splendides que beaucoup d'autres, se sont élevés comme par enchantement.

Presque partout prêtres et fidèles rivalisent de zèle, non seulement pour la décence, mais encore pour l'embellissement et la gloire de la maison de Dieu.

Oui, si le XIX^e siècle offre au monde de grandes misères, il lui offre aussi par ses édifices religieux un véritable retour à la foi du Dieu caché de nos tabernacles. Il pourra laisser aux siècles à venir des monuments précieux aussi riches que ceux du moyen âge, qui publieront, comme ces derniers, aux générations futures le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, habitant au milieu des hommes.

Mais, pieux lecteurs, il me semble vous entendre demander :

Comment ces édifices anciens et modernes, élevés avec tant de frais, sont-ils devenus des Palais de Dieu ?

Quand ils furent achevés, on en fit un jour la dédicace solennelle, comme on fit autrefois la dédicace du temple de Salomon, et, chaque année, une fête de première classe nous rappelle la grande solennité de la consécration de nos églises.

Quand l'évêque eut béni les murailles de ces temples à l'extérieur, à l'intérieur ; quand, par les prières de l'Eglise, il eut sanctifié les voûtes et le pavé ; quand il eut consacré le saint autel et le tabernacle où devait habiter le Dieu d'amour, il célébra les saints mystères au milieu des chants et des hymnes d'allégresse, en présence d'une foule nombreuse et recueillie et dans l'appareil le plus solennel.

A la voix du pontife, au moment de la consécration, la Majesté du Dieu trois fois saint remplit ces églises d'une manière bien plus particulière et plus parfaite qu'elle ne remplit autrefois le temple de Salomon. Nos pères ou nous, nous ne vîmes pas des yeux de la chair ce prodige ; mais leurs anges gardiens ou les nôtres, les esprits célestes, députés pour être les sentinelles vigilantes du tabernacle, les saints patrons donnés à ces églises pour protecteurs virent l'éton-

nant prodige de l'amour infini de Dieu pour nous. Et depuis ce jour Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, habite dans ces temples, dans ces tabernacles sous les voiles mystérieux du Sacrement. Il y est réellement et substantiellement avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. C'est en substance le même bon Sauveur qui aimait à converser avec les hommes dans les villes et les campagnes de la Judée; c'est le même Fils de Dieu qui a réjoui l'étable de Bethléem et la maison de Nazareth; c'est le même Fils de Dieu, Rédempteur, mort pour nous sur la croix, ressuscité le jour de Pâques, monté au ciel le jour de l'Ascension; c'est le même qui est assis à la droite de son Père, d'où il viendra un jour dans la majesté de sa gloire pour juger les hommes.

Dans tous les mystères de Notre-Seigneur, nous le trouvons réellement présent au saint Sacrement de l'autel, et là la piété chrétienne aime à le contempler dans toutes les circonstances de sa vie et dans la gloire de son Père.

La lampe perpétuelle du sanctuaire nous rappelle sans cesse la présence de Jésus-Christ au Sacrement d'amour, et nous apprend que nos églises catholiques sont, à la lettre, de véritables palais du Dieu vivant.

Comme Salomon, l'évêque consécrateur de ces églises, au jour de leur dédicace solennelle, a

chanté les miséricordes de Dieu, habitant désormais dans ce temple qu'on venait de lui consacrer; il a prédit les merveilles d'amour que l'on obtiendrait sans cesse du Seigneur Jésus, lorsqu'on viendrait l'invoquer au pied de son autel.

La capitale d'un royaume est fière de posséder le palais d'honneur de son monarque, parce qu'il est la résidence habituelle de celui qui gouverne la nation. Soyons donc plus fiers encore de posséder au milieu de nous le palais d'honneur du Dieu de l'Eucharistie, parce qu'il est la résidence habituelle de Celui qui gouverne le monde, parce que le tabernacle est le trône d'amour où il veut nous prodiguer ses bienfaits.

Peu d'hommes ont accès dans le palais d'un prince de la terre, peu d'hommes approchent de son trône; mais le palais du Roi des rois est ouvert à tous, chaque fidèle peut, à toutes heures du jour, s'avancer près de son trône d'amour et lui offrir lui-même ses requêtes, sans crainte d'être refusé dans ses besoins.

Aimons donc, chérissons nos églises catholiques, aimons, chérissons surtout l'église de notre paroisse, l'église de notre communauté, venons souvent y adorer et prier le Dieu d'amour.



CHAPITRE XIV

LES MAGNIFICENCES DU CULTE DE JÉSUS-CHRIST
AU SACREMENT D'AMOUR PENDANT LA MESSE
PAROISSIALE DU DIMANCHE.

L'Eglise prêche de toutes manières l'adoration et l'amour au très saint Sacrement de l'autel. Elle veut que la majesté et la sainteté de ses temples les imposent; elle veut que la grandeur et la dignité de son culte les recommandent. Elle a tout prévu, tout réglé dans les saints offices de sa liturgie en l'honneur du plus auguste de nos mystères. La sainte Eucharistie est le centre unique vers lequel convergent tous ses efforts.

Pour le dimanche qui est le jour de Dieu par excellence, elle a institué ses offices solennels, afin de faire connaître, aimer, louer et bénir le Dieu caché de nos tabernacles.

Qui n'a pas été frappé des merveilleuses beautés de la messe paroissiale du dimanche et par elles n'a pas senti se réveiller sa foi et son amour pour Jésus-Christ présent au saint Sacrement de l'autel ?

Par une cérémonie d'expiation le prêtre annonce la sainteté du mystère qu'il va célébrer : il répand l'eau sainte autour de l'autel pour le purifier de nouveau ; puis s'avancant vers la foule, comme pour la purifier elle-même, il verse sur elle quelques gouttes de cette eau mystérieuse en l'invitant à se purifier de ses fautes par les larmes d'un repentir sincère. Il quitte le sanctuaire un instant pour revêtir les ornements sacrés, mais bientôt la foule le voit reparaître dans tout l'éclat de la pompe sacerdotale et s'avancer à pas lents, grave et recueilli, vers le saint autel avec les ministres qui doivent l'assister pendant l'oblation du sacrifice.

A son aspect des voix mâles entonnent le chant de l'auguste mystère. Le prêtre s'est prosterné au pied de l'autel, il a adoré Jésus-Christ, il s'est armé du signe de la croix. Craintif et tremblant il n'ose gravir les degrés de la montagne sainte, et, dans un dialogue divin avec ses assistants, il s'humilie et s'encourage ; enfin, s'unissant à la divine victime pour s'immoler avec elle, il monte à l'autel et le baise avec amour. Le saint sacrifice est commencé, le temple retentit des plus mélodieux accords. Au chant de l'introït succède le chant des *Kyrie*. Qu'elle est touchante cette invocation neuf fois répétée par la foule en l'honneur des trois personnes divines : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » Qu'il est solennel cet hymne

des anges répété sur la terre dans le dernier des hameaux, comme dans les grandes cités : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! *Gloria in excelsis Deo !* »

La grande voix de la foule se tait, le prêtre s'incline vers l'autel, il le baise comme pour y recueillir les grâces de Dieu ; puis, se tournant vers la foule, il la salue par ces mots : « Le Seigneur est avec vous. » Le peuple reconnaissant lui répond : « Qu'il soit aussi avec votre esprit. » Encouragé par ce souhait, nouveau Moïse étendant les bras, il adresse au Seigneur les prières de tous et le presse de les exaucer par les mérites du Rédempteur. La foule ratifie les supplications du prêtre par cet *Amen* qui retentit sous les voûtes saintes. Aux prières succède l'instruction des Apôtres, comme aux premiers jours de l'Eglise, pour rappeler avec quelle sainteté on doit s'approcher des saints mystères : le prêtre chante l'Epître sur un ton simple et récitatif. A peine cette espèce de lecture est-elle terminée que le chant solennel du sanctuaire recommence pour louer et bénir le Seigneur dans ces magnifiques morceaux de la liturgie, appelés Graduels, beaux et grandioses dans les jours de joie et de triomphe, plaintifs et suppliants pour les jours de deuil et de pénitence.

A ces graduels l'Eglise romaine a ajouté, pour les jours de Pâques, de la Pentecôte et de la Fête-

Dieu, des proses dont personne n'ignore la magnificence, et elle a pour la fête des morts son *Dies iræ* dont les accents plaintifs consolent la douleur et raniment l'espérance.

Voici l'heure et le moment solennels de l'Évangile : Jésus-Christ lui-même va parler au peuple par la bouche du prêtre lisant solennellement une page du saint livre. L'encensoir est fumant, les acolytes debout tiennent leurs flambeaux ardents. Cependant le prêtre a quitté le côté droit de l'épître, il s'est porté au milieu de l'autel en face du crucifix ; après avoir jeté un regard d'espérance sur la croix, il s'incline profondément et dans l'humilité de son âme il conjure le Seigneur de lui accorder la grâce d'annoncer dignement le saint Évangile. Bientôt il se relève après avoir reçu la bénédiction de Dieu même, et, se dirigeant vers le livre en qui il adore le Verbe éternel présent sous l'écorce des lettres, il salue le peuple par ces paroles : « Le Seigneur est avec vous. » Le peuple se levant lui répond : « Il est aussi avec votre esprit. » Qu'allez vous donc nous annoncer de sa part ? Le prêtre indique le passage qu'il va lire et le peuple répond en s'adressant à Dieu : « Gloire soit à vous, Seigneur. » Cependant le prêtre s'incline pour adorer le Verbe éternel et l'encense par trois fois, et aussitôt il chante l'Évangile. La foule debout, pour montrer qu'elle est prête à marcher à l'instant et sans rougir là

où Dieu va l'appeler, écoute en silence l'oracle du Très-Haut, puis le prêtre baise avec respect le texte sacré, pendant que les ministres répondent : « Louange soit à vous, Christ du Seigneur. »

Après l'Évangile le sacrifice solennel est ordinairement interrompu le dimanche, selon l'antique usage. Le prêtre monte en chaire pour réciter les prières du prône en faveur des vivants et des morts, faire les annonces nécessaires, lire l'Évangile en langue vulgaire et développer avec simplicité un point de la doctrine chrétienne pour instruire les fidèles.

L'instruction finie, le célébrant, de retour à l'autel, entonne le *Credo*, cette solennelle profession de foi faite aux Conciles de Nicée et de Constantinople contre les hérésies d'Arius et de Macédonius, contre les hérésies de tous les siècles. A l'envi le chœur et la nef la chantent avec les accents d'une sainte joie et d'une foi profonde, dont les échos du sanctuaire retentissent. C'est l'armée du Christ qui jure fidélité à son Chef auguste. A ces mots : « *Et homo factus est,* » vous la voyez mettre le genou en terre et vous l'entendez donner à sa voix l'expression de l'adoration et de l'amour. Est-il musique plus belle, à effet plus grandiose que le *Credo* solennel de l'Église chanté par des masses imposantes animées du sentiment chrétien ? En l'entendant on sent sa foi se fortifier et grandir.

Ce que nous avons essayé de dépeindre jusqu'ici n'est que la préparation du sacrifice, car on sait que l'oblation des saints mystères ne commence qu'à l'Offertoire, après la bénédiction du pain et l'offrande des fidèles dont on connaît l'origine et le sens symbolique.

Le prêtre et le peuple commencent cette partie de la messe en se souhaitant de nouveau le secours de Dieu par le salut d'usage : « *Dominus vobiscum, etc.* » Pour faire sentir aux fidèles que le moment du sacrifice approche, le célébrant les invite à redoubler leurs supplications. « Prions, dit-il, *Oremus* », et lui-même prie dans le secret pour leur donner l'exemple. Pendant ce temps le chœur chante le verset d'un psaume, appelé Offertoire, parce qu'autrefois le verset et le psaume tout entier se chantaient pendant que le peuple apportait son offrande à l'autel pour l'entretien du sanctuaire et de ses ministres.

Lorsque le chœur a terminé le chant de l'Offertoire, l'orgue se plaît à répandre ses brillantes et joyeuses symphonies, pour occuper utilement l'esprit du peuple et élever son cœur vers Dieu. Cependant le prêtre ôte le voile du calice, qui représente les vêtements du Sauveur ; il étend le corporal, véritable suaire où sera déposé le corps du Seigneur ; il écarte la pale, espèce de suaire également, et prend la patène, sur laquelle est l'hostie. Il la tient entre les deux mains à la

hauteur de la poitrine, élève les yeux vers le crucifix et les abaisse aussitôt en disant : « Recevez, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, cette hostie sans tache que je vous offre, moi qui suis votre indigne serviteur, à vous qui êtes mon Dieu vivant et véritable, pour mes péchés, mes offenses et mes négligences qui sont sans nombre ; pour tous les assistants et pour tous les fidèles chrétiens vivants et défunts, afin qu'elle me profite et à eux pour le salut et la vie éternelle. Ainsi soit-il. »

En finissant cette prière, le prêtre fait un signe de croix avec la patène sur le corporal, et y place l'hostie pour montrer, par ce signe sensible, que l'on place l'hostie sur la croix où Jésus-Christ s'est offert à son Père pour nos péchés. Le prêtre met ensuite le vin dans le calice avec quelques gouttes d'eau (figure du peuple saint qui s'im-mole avec Jésus-Christ, et de l'eau miraculeuse qui jaillit du Cœur de Jésus percé après sa mort sur la croix) en disant : « O Dieu, qui avez admirablement formé l'homme dans un état si noble, et qui l'avez rétabli d'une manière plus admirable encore, faites que, par le mystère de cette eau et de ce vin, nous ayons part à la divinité de Celui qui a daigné se faire participant de notre humanité, Jésus-Christ, votre Fils, Notre-Seigneur qui étant Dieu vit et règne avec vous, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. »

Le prêtre offre le calice comme il a offert l'hostie ; tenant le calice dans ses mains et ayant toujours les yeux fixés vers le ciel il dit à Dieu : « Nous vous offrons, Seigneur, le calice du salut et nous supplions votre clémence de le faire monter, comme un parfum d'une agréable odeur, en présence de votre divine Majesté, pour notre salut et celui de tout le monde. » Faisant le signe de la croix avec le calice pour la même raison qu'il l'a fait avec l'hostie, il dépose le calice sur le corporal et le couvre du petit suaire appelé la pale. Les mains jointes, le corps incliné vers l'autel, il continue : « Nous nous présentons devant vous, Seigneur, avec un esprit humilié et un cœur contrit ; recevez-nous et faites que notre sacrifice s'accomplisse aujourd'hui devant vous d'une manière qui vous le rende agréable, ô Seigneur, notre Dieu. » A l'instant, plein d'une sainte confiance, levant les mains et les yeux vers le ciel, comme pour aller chercher l'Esprit sanctificateur, afin qu'il vienne bénir la matière du sacrifice, il dit ces touchantes paroles : « Venez, Sanctificateur tout-puissant, Dieu éternel, et bénissez ce sacrifice destiné à rendre gloire à votre saint nom. »

En disant ces mots, il fait un large signe de croix sur le calice et sur l'hostie, qui bientôt vont offrir aux regards de la foi Jésus-Christ crucifié.

Après l'oblation du pain et du vin, aux messes

solennelles, on fait un deuxième encensement, le premier ayant eu lieu au commencement du sacrifice. Dans ce deuxième encensement, le prêtre encense d'abord le pain et le vin, puis tout l'autel, où va être offert l'Agneau sans tache ; par respect pour le corps adorable et le sang précieux du Sauveur que lui, célébrant, voit d'avance dans l'hostie et le calice, et pour montrer que son sacrifice va s'élever vers le trône de Dieu, comme l'encens s'élevait autrefois vers le trône de l'ancienne Alliance.

Après l'encensement, le prêtre lave l'extrémité de ses doigts en récitant le psaume *Lavabo*, pour les purifier de la poussière et pour rappeler avec quelle exquise pureté de cœur et de corps on doit traiter les saints mystères.

Le prêtre, revenu au milieu de l'autel, dit secrètement, dans une posture d'humble suppliant, la prière suivante : « Recevez, Trinité sainte, cette oblation que nous vous offrons en mémoire de la passion, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ, et en honorant la bienheureuse Marie toujours vierge, saint Jean-Baptiste, les apôtres saint Pierre et saint Paul et ceux-ci (dont les reliques sont dans le tombeau de l'autel) et tous les saints ; afin qu'elle serve à leur honneur et à notre salut, et que ceux dont nous faisons mémoire sur la terre daignent intercéder pour nous dans le ciel, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Le prêtre baise l'autel pour une protestation d'amour envers Jésus-Christ, que l'autel représente; puis, se tournant une dernière fois vers le peuple avant d'entrer dans le secret du Saint des Saints, jusqu'à l'entière consommation du sacrifice, il l'invite à prier de son côté, pour demander à Dieu d'agréer le sacrifice qu'ils offrent ensemble. Le peuple répond au prêtre par la bouche du ministre: « Que le Seigneur reçoive de vos mains le sacrifice à l'honneur et à la gloire de son nom, pour notre utilité et pour celle de toute sa sainte Eglise. »

Le prêtre répond secrètement « *Amen* » et prie seul, comme le Pontife d'Israël, devant la face de Dieu. A la fin des prières appelées *Secrètes*, le prêtre, sortant comme d'une extase profonde, demande aux fidèles, que lui dérobe le voile mystérieux du Sanctuaire, de publier hautement qu'ils se sont unis à ses supplications secrètes et qu'ils y adhèrent. Rompant le silence de son oraison, il chante solennellement ces dernières paroles: *Per omnia sæcula sæculorum*, et le peuple lui répond cet *Amen* majestueux qui saisit toute l'assemblée et ranime sa ferveur.

CHAPITRE XV

LES MAGNIFICENCES DU CULTE DE JÉSUS-CHRIST
AU SACREMENT D'AMOUR PENDANT LA MESSE
PAROISSIALE DU DIMANCHE. (*Suite.*)

Le *Canon* ou la prière par excellence du sacrifice va commencer. Afin que les fidèles en sentent l'importance et comprennent quelque chose de la grandeur du mystère qui va s'accomplir dans le secret de cette prière divine, l'Eglise a fait précéder le canon de la messe d'un prélude solennel appelé Préface.

Rien de plus grand, de plus magnifique, de plus saisissant que ce chef-d'œuvre de la liturgie catholique, lorsqu'il est dignement et pieusement chanté par un prêtre recueilli qui sait allier les cérémonies prescrites aux paroles qu'il chante.

Regardez, écoutez le prêtre en ce moment, suivez tous ses mouvements : il va peu à peu s'élever jusqu'au plus haut des cieux ; il entraînera vos esprits et vos cœurs avec lui, jusqu'au séjour de la gloire céleste ; il les conduira à tra-

vers les chœurs de la hiérarchie angélique jusqu'au pied du trône de l'Agneau et leur fera entendre l'hymne de l'éternelle patrie.

La grande voix du peuple a fait retentir comme un tonnerre sous les voûtes saintes cet *Amen* qui est la fin de la Secrète et le commencement de la Préface.

Le prêtre, les mains étendues sur l'autel, se sent pénétré d'une force toute divine ; pour captiver le peuple, il lui envoie du haut de la montagne sainte le salut du Seigneur ; le peuple attentif lui répond avec enthousiasme : « Nous le savons, le Seigneur est avec votre esprit. Elevez vos cœurs en haut », s'écrie le prêtre, en commençant à élever les mains, pour donner le signal vers le ciel. « Nous les tenons élevés vers le Seigneur », répond le peuple, qui, entendant le *Sursum corda*, s'est levé debout comme un seul homme. « Grâces donc soient rendues au Seigneur notre Dieu », continue le prêtre, en élevant les mains et les yeux vers le ciel, comme pour chercher le trône du Très-Haut. Regardez, il semble qu'il est en sa présence, doucement il a ramené ses mains jointes devant sa poitrine, et, le front incliné, il adore. A cette vue le peuple répond avec un enthousiasme nouveau : « Cela est digne et juste de rendre grâces à Dieu. »

Le prêtre, fortifié et animé plus que jamais par ces cris de contentement et d'applaudissement de la part du peuple, reprend la suite de son

dialogue. Que dis-je ? Non content de le reprendre, ce dialogue si grand, si sublime, il en relève le ton. Les dernières notes étaient descendues, il les remonte et les reporte à la dominante la plus élevée. Il continue ainsi tout seul jusqu'à la fin, tenant ses bras élevés vers le ciel. Ce n'est pas là le chant de l'exil, c'est le chant de la patrie.

Le peuple qui remplit les nefes du temple et toute l'enceinte sacrée est là debout et il écoute. Quelle scène ! Jamais le Sinaï offrit-il spectacle plus grand, plus magnifique, alors même que Moïse, tout rayonnant de lumière et de gloire, présenta au peuple les tables de la Loi en élevant les mains ? N'avons-nous pas ici en effet aussi bien que Moïse, aussi bien et mieux que le peuple hébreu ? Que manque-t-il à notre nouveau Sinaï ? Il n'y a ni moins de gloire, ni moins de solennité et de beauté. Notre Moïse est sur la montagne, lui aussi, rayonnant de splendeur et priant, et au bas de la montagne, quelle multitude attentive recueille les paroles et les chants de son prophète !

Mais voici que la Préface est terminée, un chant plus sublime encore va retentir sous les voûtes saintes : c'est le chant des anges, qui, au milieu des symphonies les plus ravissantes, entonnent l'hymne céleste, que les échos de l'éternité répètent autour du trône de l'Agneau.

« Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des

armées. Les cieux et la terre sont pleins de votre gloire. Hosanna au plus haut des cieux ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au plus haut des cieux ! »

A ces paroles et à ce chant sublime, que l'Eglise sait varier suivant ses solennités, et auquel souvent l'orgue vient mêler ses puissantes, ses brillantes harmonies, qui ne se croit, comme le Voyant de l'Apocalypse, transporté au pied du trône de Dieu même pour entendre les concerts angéliques ?

Pendant que le sanctuaire retentit de l'hymne céleste, le prêtre semble s'être dérobé à la foule pour se cacher dans le sein de Dieu. Après s'être armé du signe de la croix en disant : « *Benedictus qui venit in nomine Domini* », il a élevé les mains et les yeux vers le ciel ; puis, ramenant pour ainsi dire sur lui le voile mystérieux du sanctuaire, il s'est incliné profondément, a baisé l'autel avec amour, et, dans une solitude sacrée au milieu de la foule, les bras en croix, il récite à voix basse les invariables prières du Canon.

Par trois fois il fait le signe de la croix sur le pain et sur le vin, pour montrer que par les mérites de la passion de Jésus-Christ ils vont être changés en holocauste digne de la très sainte Trinité.

Il prie pour l'Eglise et pour son Chef auguste, il prie pour l'évêque du diocèse, il recommande

à Dieu ceux qu'il doit recommander plus particulièrement, il offre ses supplications pour les présents et les absents, il s'unit à l'Eglise du ciel et présente au Père céleste avec les mérites de Jésus-Christ ceux de la sainte Vierge et des saints.

Mais que vois-je ? Le prêtre a changé son rôle de suppliant : ramenant vers lui ses mains étendues, tout à coup avec un air de grandeur et d'autorité, il les étend sur les dons qu'il vient de sanctifier à l'autel, comme autrefois le prêtre d'Israël étendait les mains sur la victime qu'il allait offrir au Seigneur. Par cette cérémonie, le prêtre décharge ses péchés et ceux du peuple sur ce pain et sur ce vin qui vont devenir la véritable victime de propitiation ; il proteste qu'il veut s'immoler avec elle et invite le peuple à unir son sacrifice à celui de l'Homme-Dieu, comme il le fait lui-même pour rendre au Très-Haut l'hommage de sa servitude et de son adoration.

Le moment solennel approche, la clochette du sanctuaire a retenti, les ministres inférieurs sont à leur poste agenouillés autour de l'autel, l'encensoir fume, les flambeaux sont ardents, les voix du chœur se taisent, l'orgue expire sa dernière mélodie, la foule immense est agenouillée jusqu'aux portes du temple, le silence de l'attente est complet, on dirait que les poitrines n'osent respirer.

Et que fait le prêtre en ce moment seul debout

à l'autel ? Le prêtre récite la dernière prière sur le pain et sur le vin, et, afin qu'on n'oublie pas que la victime de l'autel qui va être immolée est la victime même du Calvaire, il fait cinq signes de croix sur la matière du sacrifice en mémoire des cinq plaies du Sauveur.

Après avoir essuyé sur le corporal l'extrémité de ses doigts consacrés, à l'exemple du Seigneur Jésus, le prêtre prend l'hostie entre ses mains, élève les yeux au ciel, rend grâces à Dieu le Père, et, appuyant légèrement sur l'autel qu'environnent des milliers d'anges, les bras saisis d'un saint frémissement, un peu incliné il prononce sur le pain les redoutables et toutes-puissantes paroles : « Ceci est mon corps. »

A l'instant le premier mystère d'amour est opéré : le pain n'est plus, le prêtre tremblant tient entre ses mains le corps vivant de son Dieu. Aussitôt lui-même se prosterne pour l'adorer, et, se relevant, il élève la sainte hostie pour l'offrir aux adorations de la foule ; et quand il l'a déposée respectueusement sur le linge sacré il se prosterne pour l'adorer de nouveau.

Pendant cette cérémonie du prêtre, le peuple demeure prosterné et adore, et les tintements de la cloche invitent les absents à s'agenouiller et à adorer aussi.

Le prêtre achève le mystère redoutable : prenant le calice entre ses mains, il rend grâces à

Dieu et le bénit, et, dans la même posture que pour la consécration du pain, il prononce lentement et à voix basse les paroles divines : « Ceci est le calice de mon sang, du nouveau et éternel testament, mystère de foi, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, en la rémission des péchés. » Aussitôt il se prosterne et adore le sang sacré du Sauveur, il l'offre à l'adoration des fidèles, et, ayant replacé le calice sur l'autel, il l'adore de nouveau, pendant que la foule toujours prosternée n'a cessé d'adorer avec les pieux absents avertis une seconde fois par les tintements de la cloche.

Avec les yeux de la foi, je vois en ce moment dans le sanctuaire ce que saint Jean vit sur la montagne de Sion : le trône de l'Agneau étincelant de chandeliers d'or ou d'argent, et au milieu de ce trône l'Agneau immolé aux pieds de l'auguste Trinité. Des milliers d'anges environnent ce trône et adorent en silence, pendant que les voix argentines des anges de la terre chantent à l'Agneau l'hymne céleste. Ce prêtre vêtu d'une longue robe blanche et enveloppé d'un manteau d'or, seul debout devant le trône, ne ressemble-t-il pas au Fils de l'homme debout devant le trône de Sion ?

Et ces ministres autour du trône que j'aperçois dans l'attitude de l'adoration, ne dirait-on pas les vieillards de l'Apocalypse adorant l'Agneau immolé sur la montagne de Jéhovah ?

Ne soyons pas insensibles à un spectacle si beau, si digne de la patrie céleste, et, nous aussi, unis aux anges du ciel et à l'Eglise de la terre, adorons et prions la divine victime immolée sur l'autel.

L'Elévation est finie, et le prêtre, dans le secret de sa prière, les bras étendus, continue ses supplications. En priant, souvent il contemple avec amour le spectacle divin qu'il a sous les yeux, et, pour rappeler que la victime de l'autel est vraiment la victime du Calvaire, il fait cinq signes de croix en mémoire des cinq plaies du Sauveur.

Selon le précepte du Seigneur, il se souvient à l'autel de la passion, de la résurrection et de l'ascension du Rédempteur. Il rappelle les figures patriarcales de la divine Victime : Abel, Abraham, Melchisédech ; et, comprenant l'excellence et la perfection de l'hostie sainte et sans tache, il s'incline profondément en sa présence, et, baisant son trône avec amour, il conjure le Seigneur d'ordonner que les choses saintes qu'il traite soient portées à son autel sublime, en présence de la divine Majesté, par les mains de son saint ange, afin que tous ceux qui, participant à cet autel, auront reçu le saint et sacré corps de son Fils soient remplis de toute bénédiction céleste et de grâce, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Le prêtre prie ensuite pour l'Eglise souffrante, et, se souvenant bientôt des besoins de l'Eglise militante, il s'humilie avec elle, en se frappant la

poitrine et conjure la divine Miséricorde d'avoir pitié d'elle et de la rendre un jour participante de la gloire de l'Eglise triomphante, dont il cite les noms de quelques saints illustres. En terminant sa prière, le prêtre fait trois fois le signe de la croix sur les saintes espèces, en l'honneur de la sainte Trinité à qui le sacrifice est offert ; puis, découvrant le calice, après l'avoir adoré, il fait cinq signes de croix au-dessus et en dehors du calice, pour rappeler toute l'étendue des mérites du divin Rédempteur pour le salut du monde ; élevant enfin la sainte hostie au-dessus et en dehors du calice, il rend à Dieu tout honneur et toute gloire. La clochette du sanctuaire retentit de nouveau pour inviter le peuple à adorer encore, et une dernière fois le thuriféraire encense le Saint-Sacrement.

L'encensoir, les torches ardentes s'éloignent de l'autel. La scène la plus grandiose du sacrifice est terminée, une nouvelle scène plus touchante se prépare : c'est la Communion ou la consommation du sacrifice.

Elle commence par le *Pater* précédé de sa courte préface. Entendez-vous le prêtre, sortant des profondeurs de Dieu, terminer sa prière secrète par ces solennelles paroles : *Per omnia sæcula sæculorum*, et le peuple répondre avec un enthousiasme impossible à décrire cet *Amen* qui pénètre les âmes et porte dans les cœurs la

joie et la confiance? Aussitôt le prêtre invite le peuple à redoubler ses supplications en présence du Très-Haut, et, pendant qu'il lui donne dans la courte préface les motifs de sa confiance, il lui montre par son attitude de suppliant avec quelle humilité il doit prier.

Arrivé au *Pater*, sentant sa dignité de médiateur entre Dieu et les hommes, il étend de nouveau les bras, et, contemplant la sainte victime qu'il offre intérieurement à Dieu, avec les sentiments de la plus douce confiance il ose appeler Dieu notre Père et lui adresser au nom de tous ses enfants la magnifique prière que le Seigneur Jésus lui-même nous a apprise. Mais le Dieu tout-puissant est le Père de tous : aussi, le peuple plein de confiance veut unir sa voix à celle du prêtre, et, l'interrompant à la dernière demande, il s'écrie d'un commun accord : *Sed libera nos a malo*, et le prêtre termine les supplications en disant *Amen* à voix basse.

Qu'il est beau, qu'il est magnifique le *Pater* chanté avec piété au milieu d'un peuple recueilli qui à la fin unit sa grande voix à celle du prêtre ! Peut-on trouver nulle part plus de respect, plus de confiance en Dieu et quelque chose qui sente la même concorde, la même égalité entre les frères ?

Le prêtre, après le *Pater*, rentre secrètement dans le sein de Dieu et conjure la divine Miséri-

corde de nous délivrer de tous les maux passés, présents et à venir, par les mérites de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, toujours vierge, des bienheureux apôtres Pierre, Paul et André et de tous les saints, puis il supplie la divine Bonté de nous donner la paix en éloignant de nous le péché et tout trouble extérieur par les mérites de Jésus-Christ. Le prêtre fait le signe de la croix avec la patène en demandant la paix, pour nous montrer que la véritable paix ne vient que par la croix et avec la croix.

Ayant partagé la sainte hostie, le célébrant en met une parcelle dans le calice avec le précieux sang, afin de nous faire comprendre d'une manière sensible que Jésus-Christ, quoique dans un état de mort au saint sacrifice, n'en est pas moins vivant et immortel comme dans le ciel. C'est dans ce moment que, tenant dans ses mains le Dieu de la paix, il souhaite solennellement au peuple la paix du Seigneur et que le peuple la lui souhaite à son tour.

Le prêtre, après avoir recouvert le calice et adoré Jésus-Christ, contemple avec amour et avec douleur de ses péchés l'Agneau de Dieu immolé pour le salut du monde; et, incliné vers le divin Sauveur, il se frappe la poitrine en disant trois fois : « *Agnus Dei, etc.* » En ce moment le chœur reprend ses plus doux accords et l'orgue soupire ses plus suaves mélodies, pour saluer tour à tour

l'Agneau de Dieu et le conjurer d'avoir pitié de nous, de nous donner la paix. Cependant le prêtre, ayant rejoint ses deux mains dont l'extrémité repose sur l'autel, et ayant les yeux fixés sur la divine hostie, le corps légèrement incliné vers elle, récite avec piété, à voix basse, les trois magnifiques prières qui précèdent immédiatement la sainte communion. Lorsqu'il a récité ces oraisons, il sort de son immobilité, et, fléchissant le genou, il adore profondément la sainte hostie, puis se relève et se tient debout. En se rappelant la dignité du pain céleste qu'il va prendre et en invoquant le Seigneur, il réunit entre ses doigts de la main gauche, au-dessus de la patène, les deux parties séparées de l'hostie, comme s'il voulait les réunir en mémoire de la résurrection du Sauveur, et, les yeux humblement fixés sur le corps glorieux de son Dieu, dans une posture d'adoration il se frappe la poitrine en disant : *Domine, non sum dignus, etc.* Puis, prenant l'hostie entre les doigts de la main droite, il fait avec elle le signe de la croix devant sa poitrine en disant ces paroles : « Que le corps de Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle, *Amen!* » et communique sous l'espèce du pain. Un moment il adore le Seigneur Jésus qu'il possède. Mais bientôt il se hâte de consommer le sacrifice par la communion du précieux sang. Ayant découvert et adoré le calice, il recueille

avec soin les parcelles de la sainte hostie sur le corporal en disant : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ? » Et aussitôt, plein d'une sainte confiance, ayant saisi avec respect le calice pour le rapprocher de lui et y déposer les saintes parcelles, il continue : « Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur en chantant ses louanges, et je serai à couvert de mes ennemis. » Il fait un signe de croix avec le calice en disant : « Que le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle, *Amen!* » et prend avec dignité le précieux sang.

S'il y a de pieux fidèles à communier, ils s'approchent de la table sainte pour recevoir du prêtre leur part du sacrifice, pendant que la foule adore dans un profond silence et s'excite à la reconnaissance et à l'amour, sous les plus suaves harmonies de l'orgue.

Le drame divin du sacrifice touche à sa fin, il ne reste plus à exposer que la scène de l'action de grâces.

Le prêtre a pris les ablutions, purifié et recouvert le calice; il se dirige à l'angle droit de l'autel où le livre a été reporté. Là, il récite l'antienne appelée Communion que les choristes chantent en action de grâces.

Le prêtre qui jusqu'ici est demeuré caché dans le sein de la Divinité va reparaître radieux aux

yeux de la foule : ayant baisé l'autel avec amour il se tourne vers elle et lui souhaite le Dieu de paix qu'il possède ; la foule reconnaissante lui répond : « Que le Seigneur soit toujours avec vous. »

Alors le prêtre tenant les mains élevées chante l'oraison appelée Post-communion pour remercier le Seigneur, au nom de tous, de la grâce ineffable du sacrifice qui vient de s'opérer sous leurs yeux, le conjurer d'en conserver les fruits à tous pour le salut de leur âme par les mérites de Jésus-Christ.

Le prêtre baise de nouveau l'autel, salue une dernière fois l'assemblée et lui annonce la fin du sacrifice.

Néanmoins, comme s'il avait oublié quelque faveur divine, il se retourne et se cache encore un moment incliné dans le sein de Dieu ; mais bientôt, après avoir baisé l'autel, il élève les mains et les yeux vers le ciel pour y puiser les bénédictions d'en haut, puis, se tournant, il bénit le peuple au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Le prêtre termine en récitant l'évangile selon saint Jean, après lequel chacun se retire riche des grâces qu'il a puisées au saint sacrifice.

Oh ! qu'il est magnifique le culte de Jésus-Christ au Sacrement d'amour pendant la plus simple des messes paroissiales !

On le sait, il revêt des magnificences plus

grandes encore lorsqu'un dignitaire du clergé est assisté à l'autel des ministres sacrés, lorsqu'un pontife célèbre solennellement dans sa cathédrale ; et il a des magnificences uniques, incomparables, presque célestes, lorsque le Pontife suprême de l'Eglise, environné du Sacré-Collège et de sa cour, célèbre les saints mystères à la Confession de saint Pierre, sous les voûtes du Vatican, en présence d'une foule immense venue de tous les points de l'univers.



CHAPITRE XVI

LES MAGNIFICENCES DU CULTE DE JÉSUS-CHRIST
AU SACREMENT D'AMOUR PENDANT LES VÊPRES
SOLENNELLES DU DIMANCHE.

L'Eglise qui a su prodiguer, le dimanche, à Jésus-Christ, vrai Dieu, au saint Sacrement de l'autel, tant d'adorations et de louanges dans son office du matin, ne l'oubliera pas dans les offices du soir. Quand le soleil s'achemine sur son déclin, de nouveau elle appelle le peuple au pied des saints autels pour lui faire encore adorer, louer et bénir le Dieu d'amour.

Dans la soirée, l'autel n'est plus le calvaire où la victime sainte s'immole : c'est le tabernacle de Dieu habitant au milieu des hommes ; c'est le trône de miséricorde du Seigneur Jésus ; c'est le ciel de la terre.

Au ciel, le trône du Très-Haut étincelant de gloire et de lumière divine est entouré de l'armée céleste. Les anges chantent éternellement les louanges du Dieu trois fois Saint, et les élus

rangés en bel ordre, selon leurs divers degrés de pureté et de gloire, répondent en chœur à l'armée céleste et font entendre les plus triomphantes mélodies.

Oh ! qu'il fait bon au ciel en présence de Dieu, au milieu des concerts des anges et des saints ! Eh bien ! l'Eglise en nous appelant à ses derniers offices du dimanche nous convie à une soirée céleste. Heureuses les communautés religieuses qui chaque jour sont appelées à jouir de ce bonheur !

Le trône du Dieu d'amour est étincelant de lumière, des milliers d'anges invisibles l'entourent. Et ces lévites et ces enfants vêtus de robes blanches qui, deux à deux, se prosternent au pied du tabernacle et vont se ranger de chaque côté du sanctuaire, ne vous paraissent-ils pas les anges de la terre environnant le trône de Dieu ici-bas ? Et ces choristes prêtres et ce célébrant revêtus d'ornements précieux, aux jours solennels, qui s'avancent à pas lents, précédés d'acolytes et de ministres inférieurs, ne vous semblent-ils pas comme les princes de la hiérarchie céleste ? Eux aussi se prosternent devant le trône de Dieu et vont prendre place non loin de ce trône sur des sièges d'honneur qui leur sont réservés. Cependant la foule remplit les nefs du temple, chacun se place, les rangs s'esserrent surtout aux jours des grandes solennités dans nos paroisses religieuses de ville et de campagne. Ne dirait-on pas

la Jérusalem céleste, la Cité sainte où tous les élus de Dieu sont placés en bel ordre, radieux de la gloire céleste ? Le monde peut-il offrir un spectacle aussi digne, aussi imposant ?

L'heure sonne au timbre de l'église, le prêtre et tout le chœur se lèvent, la foule est debout. Le célébrant orné de la chape d'or, faisant sur lui le signe de la croix, commence l'office sur un ton grave et solennel par ces magnifiques paroles : « *Deus, in adiutorium meum intende.* » Le chœur avec ses brillants accords que l'orgue accompagne répond : « *Domine, ad adjuvandum me festina* », et salue l'auguste Trinité par l'antique formule : « *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto, etc.* » L'éternel *Alleluia* de la patrie céleste retentit sous les voûtes du sanctuaire.

A ce début toute la grande assemblée est saisie et animée d'un sentiment divin : les esprits et les cœurs ne sont plus à la terre, ils sont au ciel. Alors commence le chant des antiennes et des psaumes.

Qui n'a été ravi d'entendre ces chants sacrés que nous a laissés le royal prophète, lorsque la grande voix du peuple se mêle aux voix du sanctuaire, lorsque l'orgue les accompagne de ses puissantes harmonies, lorsque les voix argentines des enfants se marient avec celles des jeunes gens et des hommes dans de brillants accords !

On dirait vraiment entendre les célestes mélo-

dies des anges et des saints en présence du trône de Dieu qu'ils contemplent.

Le chant des psaumes sacrés est terminé. Le célébrant se lève et récite le Capitule approprié à la solennité du jour.

A peine le chœur a-t-il répondu à la leçon du prêtre, que l'orgue déploie toutes ses magnificences pour annoncer l'hymne solennelle, l'hymne antique qu'ont chantée nos pères dans la foi.

Le chœur commence et l'orgue alterne avec lui les strophes de l'hymne sainte qui se termine par les plus ravissantes mélodies. Des voix claires d'enfants chantent le verset auquel répondent les voix mâles du chœur. Ce verset qui réveille l'attention répond au cri militaire qui annonce une nouvelle manœuvre, une manœuvre plus grandiose : il annonce dans le camp de l'Eglise la grande solennité du *Magnificat* de Marie.

L'antienne est chantée par les choristes du sanctuaire : tout à coup des accords mélodieux, comme venus du ciel, entonnent le cantique d'action de grâces de l'auguste Vierge. A ces accords célestes, et au souvenir de Marie louant le Seigneur, toute l'assemblée se lève, heureuse de s'unir à la Mère de Dieu pour chanter le *Magnificat* de l'Évangile. Au chant du chœur succèdent tour à tour les plus triomphantes mélodies de l'orgue.

Cependant le célébrant a quitté son siège, il s'est dirigé vers l'autel avec les ministres qui

l'accompagnent. Après avoir adoré le très saint Sacrement, il monte à l'autel, il le baise avec amour comme l'escabeau des pieds de Dieu, puis, ayant béni l'encens il embaume des plus suaves parfums l'autel tout entier, le dessus et les contours, pour adorer la Majesté du Seigneur et faire monter vers son trône avec la fumée de l'encens les prières de tous.

On dirait que la multitude est électrisée à ce spectacle, tant les chants du *Magnificat* se continuent joyeux et triomphants. Les fronts s'inclinent et annoncent la fin du cantique en rendant gloire et au Père et au Fils et au Saint-Esprit, et l'orgue qui a animé toutes ces richesses d'harmonie remplit le temple saint de sa grande voix d'admiration, de louange et d'amour. Le chœur répète l'antienne de *Magnificat* et le célébrant résume la prière commune par l'oraison du jour.

Entendez-vous ces voix argentines de petits enfants inviter la multitude à rendre grâces à Dieu et le peuple s'empresse de répondre avec les plus mélodieux accords : « *Deo gratias ?* »

L'Eglise n'oublie aucun de ses enfants : elle a édifié et réjoui les vivants, elle souhaite aux morts qu'ils reposent en paix : « *Et fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.* »

L'office solennel des vêpres est terminé; néanmoins on dirait que l'Eglise ne peut quitter son

céleste Epoux. Dans un chant plus simple elle veut lui dire sa reconnaissance et son amour, le prier encore, se cacher, se reposer sur son sein ; elle chante ses complies, admirable prière d'humilité, de gratitude, de confiance et d'amour, admirables soupirs vers le repos de la patrie.

Mais l'Eglise, qui semble avoir fini sa prière pour se reposer en paix sur le sein de Dieu, ranime tout à coup ses chants de louanges, de supplication et d'amour ! Elle veut saluer et invoquer Marie, sa tendre Mère, dans les magnifiques antiennes que sa liturgie a consacrées à Marie, suivant les différents temps de l'année : elle chante successivement son *Alma Redemptoris*, son *Ave Regina*, son *Regina Cœli*, son *Salve Regina*.

Cette dernière antienne que l'Eglise répète plus longtemps que les autres a toujours été réputée pour la plus célèbre et la plus belle. Composée par un pieux auteur du XI^e siècle elle faisait déjà les délices du cloître et de nos cathédrales dès le temps de saint Bernard. La chronique de Spire nous révèle à ce sujet un fait digne de remarque : c'est qu'un soir, comme on la chantait dans l'église de Spire même, le saint abbé de Clairvaux présent y ajouta, sous l'inspiration divine, ces trois dernières paroles avec trois genuflexions : « *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !* »

Qui n'a senti son cœur ému de la plus tendre piété et de la plus douce confiance en Marie en

l'entendant chanter par un chœur religieux qui sent ce qu'il dit.

A toutes les fêtes solennelles et bien souvent encore les simples dimanches, l'office des vêpres est couronné par un office tout particulier en l'honneur du Saint-Sacrement que l'on expose à l'adoration des fidèles.

Pour cet office dont le peuple se réjouit, l'autel de nos grandes églises se couvre de candélabres d'or et d'argent à lumières étincelantes ; dans nos églises plus modestes, comme dans les chapelles des maisons religieuses il est couvert de flambeaux environnés de fleurs.

Généralement un nombreux personnel de ministres inférieurs accompagne le célébrant : les uns vont se ranger aux deux côtés de l'autel avec des torches ardentes, les autres déposent leurs flambeaux allumés sur la dernière marche de l'autel et demeurent les mains jointes en adoration devant le Saint-Sacrement ; ceux-ci se tenant à distance balancent leurs encensoirs d'argent et embaument le sanctuaire des parfums du plus pur encens ; ceux-là sont chargés de venir en aide aux divers mouvements à effectuer avec le cérémonial prescrit en présence de la Majesté de Dieu. Souvent le diacre, vêtu de l'étole d'honneur qui lui appartient, accompagne le célébrant : il monte à l'autel portant dans ses mains l'ostensoir tout brillant d'or et parfois étincelant de pierreries

dans lequel il va exposer la sainte hostie à l'adoration des fidèles. Le clergé, les fidèles, toute l'assemblée est à genoux. Aussitôt que le diacre ou le prêtre, s'il est seul, ouvre la porte du tabernacle pour adorer et exposer la sainte hostie, le chœur entonne gravement l'antienne *Adoremus et procidamus, etc.* Le célébrant encense trois fois la sainte hostie et tous adorent le très saint Sacrement. Après ce premier salut à Jésus-Christ vrai Dieu, exposé aux adorations de la multitude, le chœur chante une antienne à Marie et diverses autres supplications, si elles sont prescrites ou d'usage, puis il termine par l'antienne solennelle du très saint Sacrement.

Pendant le chant de cette antienne le prêtre encense une deuxième fois la sainte hostie et après l'oraison se revêt de l'écharpe pour monter à l'autel. Le moment solennel est arrivé : le chœur se tait ; l'orgue qui a salué l'auguste mystère de ses plus doux accords soupire sa dernière note qui semble tomber dans le lointain de l'éternité ; les thuriféraires sont prêts à envelopper la sainte hostie d'un nuage d'encens lorsqu'elle apparaîtra à leurs regards entre les mains du prêtre ; tous les ministres semblent avoir revêtu une piété nouvelle ; la foule prosternée respire à peine ; un silence profond règne dans l'immense assemblée : c'est le silence de l'adoration et de l'amour, c'est le silence de l'homme en face de Dieu.

Le prêtre seul ou assisté du diacre, si celui-ci est présent, monte à l'autel : tremblant il adore le Dieu de l'Eucharistie, et, prenant respectueusement l'ostensoir avec les extrémités de l'écharpe, il se tourne vers le peuple. Là, il offre le Dieu Sauveur à l'adoration de la multitude en le tenant un moment en face du peuple : les fronts s'inclinent jusqu'à terre ; bientôt le prêtre lentement et majestueusement décrit en silence le signe de la croix avec l'ostensoir sur la multitude prosternée : puis, selon l'usage de Rome, ramenant gravement devant sa poitrine l'instrument sacré, il montre de nouveau au peuple le Dieu très saint avant de le replacer sur l'autel et de le déposer dans le tabernacle. C'est le bon Sauveur, c'est Dieu lui-même qui a contemplé et béni avec amour ses enfants.

Aussitôt l'orgue déployant toutes ses puissances entonne le chant de triomphe, le chant du départ, et la foule s'écoule heureuse, chacun reportant dans son cœur la bénédiction de Dieu.

O sainte Eglise de Rome, que tu es magnifique et éloquente dans tes cérémonies envers l'auguste mystère ! Jamais nulle part je n'ai vu plus de respect, de grandeur et de dignité dans les saluts du très saint Sacrement. Puissent tous les prêtres imiter ta majestueuse dignité en bénissant le peuple avec le Dieu d'amour !

Ils sont beaux les offices de la liturgie romaine pour la soirée du dimanche, ils nous offrent quelque chose des beautés et des joies célestes au pied du saint tabernacle ; aimons-les, chérissons-les et ne refusons pas à nos âmes cet avant-goût de l'éternelle patrie.



CHAPITRE XVII

LES MAGNIFICENCES DU CULTE DE JÉSUS-CHRIST
AU SACREMENT D'AMOUR PENDANT LES PROCES-
SIONS SOLENNELLES DE LA FÊTE-DIEU.

Depuis la bulle d'Urbain IV en 1264, qui rendit obligatoire pour toute l'Eglise la fête du *Corpus Domini*, comme nous l'avons vu au chapitre XI de ce volume, cette fête se célèbre partout avec une splendeur sans égale. Jésus-Christ, vrai Dieu, présent sous les espèces sacramentelles, est porté en triomphe avec toute la solennité possible, au milieu d'un concours immense, dans les rues des grandes cités, des villes, des bourgades et des hameaux. L'océan même est témoin de ce magnifique spectacle, car la procession du *Corpus Domini* se déroule au milieu de brillants équipages autour du vaisseau amiral des flottes chrétiennes ornées de toute leur parure, et les ondes bondissent au bruit des cent bouches de feu du navire qui saluent l'instant solennel où le Dieu Très-Haut bénit ses enfants de la mer. Les

tribus sauvages où le missionnaire a fixé sa tente au milieu d'une chrétienté naissante sont ravies d'étonnement à la vue de ce Dieu si bon qui vient les visiter, les appeler à lui, les civiliser et bénir leurs forêts.

Essayons de donner une idée de quelques-unes de ces processions solennelles qui raniment partout la foi à la présence réelle et font tressaillir les cœurs de joie et d'allégresse.

Qui n'a entendu parler des splendeurs et des magnificences de la fête du *Corpus Domini* à Rome, lorsque le Pontife-Roi, dans tout l'appareil de sa majesté, environné de sa cour et porté sur le talamo où il paraît agenouillé, tient en ses mains le corps du Seigneur et accomplit dans cette attitude le long parcours tracé à la procession vaticane sur la place de Saint-Pierre, au milieu d'une foule immense venue de tous les points de l'univers. (Voir dans mes *Souvenirs de Rome* la procession du *Corpus Domini* en 1870 en présence de tous les Pères du Concile.)

Rome, seule entre toutes les capitales du monde, sait conserver toutes ses grandeurs, toutes ses magnificences royales et les splendeurs uniques de son culte extérieur. Les révolutions passent et se succèdent sur elle plus que sur toute autre grande cité, et quand leurs flots de fureur vont s'engloutir dans l'éternité, elle reparaît aussi grande, aussi puissante, plus puissante que

jamais, elle retrouve toutes ses pompes antiques, toutes ses cérémonies, tout son culte des temps plus heureux. Prions la divine Miséricorde d'abrégér ses jours de deuil et de hâter son triomphe.

Parmi les nations catholiques qui ont conservé de nos jours à la fête du *Corpus Domini* tout le culte extérieur qu'un peuple chrétien doit à Jésus-Christ, lorsqu'il sort de ses temples dans toute la majesté de sa gloire temporelle, citons seulement l'Autriche.

« La procession de la Fête-Dieu a eu lieu ce matin (27 mai 1869) à Vienne, au milieu d'une foule innombrable qui était littéralement entassée dans les rues, à toutes les fenêtres des maisons et sur de nombreux échafaudages improvisés pour la circonstance. On évalue à plus de 300.000 personnes cet immense flot humain qui couvrait un espace d'un kilomètre à peine. L'empereur et l'impératrice suivis d'une cour brillante, comme on n'en voit plus qu'en Autriche, tous les archiducs, tous les hauts dignitaires de l'Etat, tous les grands officiers des ordres impériaux en habits de gala, ainsi que toutes les archiduchesses dans leur magnifique costume de cour et portant sur la tête un diadème en brillants, des magyars couverts de leur riche pelisse, tout le clergé de la ville enfin, ont assisté à cette auguste cérémonie qui n'a pas de pareille au monde. La belle

garde de l'empereur, à cheval, formait la haie des deux côtés du Saint-Sacrement que portait son Eminence le Cardinal archevêque de Vienne. Nous n'avons jamais rien vu de semblable. Les paroles nous manquent pour en faire la description. On sentait le Dieu du ciel à qui une brillante cour faisait cortège dans son parcours triomphal au milieu d'un peuple immense accouru pour le bénir et l'adorer. » (*La Semaine catholique* de Lyon, 5 juin 1869.)

Pourquoi donc la France, la fille aînée de l'Église, n'est-elle plus à la hauteur de l'Autriche dans sa capitale pour la procession solennelle du très saint Sacrement ? Pourquoi donc le Dieu de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis, ne sort-il plus solennellement de ses temples pour parcourir les rues de la grande Cité avec cette escorte d'honneur qui représente la nation ? Je l'ignore, mais n'allons pas en conclure que la foi au Dieu caché de nos autels a faibli dans le cœur de la nation très chrétienne, que Jésus-Christ n'est plus ni connu ni aimé parmi nous, que la Fête-Dieu n'est plus belle en France. Un jour viendra sans doute où la France catholique plus ferme, plus généreuse dans les manifestations de sa foi, forcera la tête de la nation de reprendre ses antiques et glorieuses traditions. En laissant à la Providence le soin d'achever son œuvre édifions-nous des spectacles religieux que la Fille aînée

de l'Eglise offre encore au monde dans la grande solennité du *Corpus Domini*.

Lyon, la ville vraiment catholique, la ville aimante de Jésus et de Marie, à peine sortie de la tourmente révolutionnaire de 1793, a repris ses grandes manifestations religieuses en l'honneur du très saint Sacrement et de la très sainte Vierge. Malgré les efforts de l'impiété, on n'a pu emprisonner dans ses temples sa foi vive et ardente. Comme un fleuve majestueux dont les bords trop restreints ne peuvent contenir les ondes que des pluies abondantes et fécondes ont accrues, il faut qu'elle se répande au dehors dans les rues par les magnifiques processions de Notre-Dame de Fourvière et du très saint Sacrement.

Citons quelques extraits de l'*Echo de Fourvière* et de la *Semaine catholique* de Lyon antérieurs à la triste année 1871.

L'*Echo de Fourvière*, dans son n° du 29 juin 1867, s'exprime ainsi : « Dimanche dernier les processions de la Fête-Dieu ont été favorisées par un temps magnifique et ont pu s'accomplir sans obstacles, entourées du respect et de l'empressement de la population. Comme toujours elles se sont fait remarquer par le recueillement et la modestie qui règnent dans leurs rangs. De gracieux essaims suivent d'abord les bannières sur lesquelles sont inscrites ces paroles du Sauveur :

« Laissez venir à moi les petits enfants ! » Puis viennent les longues files de vierges voilées, les Dames de la Miséricorde, les associations diverses, le clergé revêtu de riches ornements, le dais abritant le Roi des rois, puis la libre et zélée garde d'honneur du Saint-Sacrement portant des flambeaux. Les rues, les quais et les places deviennent comme autant de vastes nefes d'un temple immense aux parois décorées de tentures et de guirlandes, au pavé couvert de fleurs effeuillées, retentissant de saints cantiques et d'accords harmonieux.

« Partout, au moment du passage de la sainte hostie, on remarque un mouvement général de prosternation. Par une inconséquence mille fois heureuse, une foule d'hommes qui s'inquiètent peu des lois de l'Eglise se retrouvent là chrétiens respectueux. Le bon Pasteur poursuit sur le chemin ces brebis égarées et leur fait entendre une voix encore oubliée peut-être, mais dont le souvenir se réveillera un jour sur le lit de douleur ! »

Écoutons maintenant la *Semaine catholique* de Lyon dans son n° du 12 juin 1869.

« Grâce au brillant soleil qui éclairait le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement, les processions de la Fête-Dieu (qui n'avaient pu sortir le dimanche précédent à cause de la pluie) ont pu se développer dans la grande cité au milieu d'une population qui les entoure toujours

de respect et d'amour. C'est toujours aussi cette pompe à la fois simple et grandiose, gracieuse et imposante qui ravit les yeux et touche profondément les cœurs. C'est le pacifique et doux triomphe d'un Roi bien-aimé qui passe au milieu d'un peuple qui le connaît et lui demeure fidèle. L'éclat des ornements, la pieuse rivalité des décorations, les fraîches guirlandes, le sourire des petits enfants, les chants sacrés, les brillantes harmonies, les pompes militaires, sont le cadre magnifique de la fête; mais la fête elle-même est dans les cœurs. C'est la foi et l'adoration d'un peuple. »

La *Semaine catholique*, après ces réflexions générales sur les processions de la cité, décrit avec de gracieux détails qu'il me serait trop long de rapporter la magnifique procession de la nouvelle paroisse du Point-du-jour, où en quelques semaines, grâce au zèle du pasteur et au dévouement des fidèles, on se procura tout ce qui était nécessaire à la splendeur de cette solennité.

Et Paris, la première ville de France, la cité aux grands scandales, ne croyez pas qu'elle ait perdu sa foi et son amour au Dieu caché du tabernacle. Entrez dans ses nombreuses et magnifiques églises et vous serez édifiés de la piété des foules immenses qui de toutes parts remplissent le temple saint aux fêtes du Saint-Sacrement et pendant les jours de l'octave.

On dirait que le peuple chrétien de la grande ville veut se dédommager dans le secret du sanctuaire, à la table sainte et au pied des saints autels des pompes solennelles du très saint Sacrement qu'il ne voit plus dans les rues, mais qu'il contemple avec bonheur dans les nefs trop étroites de ses temples encombrées d'une foule religieuse et recueillie. Saint-Sulpice, Saint-Roch, Saint-Eustache regorgent en ces jours de masses de fidèles qui savent dans leur piété se rapetisser pour permettre à ces églises de déployer toute leur pompe dans la procession du *Corpus Domini* à l'intérieur du temple.

Mais il est dans Paris une paroisse privilégiée entre toutes les autres par la disposition favorable de l'emplacement de son église dominant tous les quartiers qui l'avoisinent et ayant en dehors de son enceinte dans tout son contour un magnifique parvis soutenu par une forêt de colonnes. Sans descendre dans les rues de la cité, la procession de la Madeleine n'est point emprisonnée dans son temple, elle se montre aux rayons du soleil qui se plaît à l'embellir de son éclat et à en faire ressortir la richesse et la splendeur. On le sait, la foule accourt de tous les points de la capitale.

Comme les flots d'une mer onduleuse poussés par les vents, la foule se presse autour des grilles protectrices du temple, elle se prolonge dans les

rues d'alentour, elle se masse sur la place en regard du sanctuaire. Elle veut voir la procession de la Fête-Dieu, la seule, à la sortie de son temple, se montrant facilement à la multitude et pouvant développer à l'aise toutes ses magnificences ; elle veut adorer Jésus-Christ au dehors du temple, elle veut être bénie par lui dans les rues. Un témoin oculaire affirme que l'on peut évaluer à plus de 100.000 la multitude qui enveloppe tous les contours de la vaste église pendant la procession solennelle de la Fête-Dieu.

Qu'elle est magnifique, qu'elle est splendide cette procession de la Madeleine !

Elle sort du temple. Les officiers de l'église en grand costume tout couvert d'or ouvrent la marche. De gracieux essaims d'enfants portant des bouquets de fleurs dans les mains les suivent dirigés par les Frères des écoles et les religieuses institutrices. La bannière blanche de Marie annonce l'apparition des jeunes vierges de la riche paroisse, toutes vêtues de blanches parures et cachant leur modestie sous le voile très pur de la virginité ; les diverses confréries se succèdent l'une à l'autre chacune ayant en tête sa bannière. Mais quel sont ces hommes du monde en habits noirs et recueillis qui marchent, eux aussi, sur deux rangs, portant des flambeaux de cire blanche allumés à la main ? C'est la garde d'honneur du très saint Sacrement, c'est la confrérie du Dieu

présent au saint autel qui accompagne Jésus-Christ dans son triomphe. La croix toute brillante d'or du clergé, portée par un clerc en chape, annonce l'approche du Dieu Très-Haut. Chacun regarde, chacun contemple la magnificence du spectacle : ces clercs vêtus de robes blanches et ceints de rouges ceintures de soie à franges d'or qui balancent leurs encensoirs fumants ; ces petits anges du sanctuaire sous leur riche costume de chœur qui répandent des roses effeuillées sur le passage du Dieu d'amour ; ces nombreux lévites en tuniques tout étincelantes de broderies d'or ; ces prêtres en chapes plus précieuses encore ; le dais d'une richesse sans égale, et sous ce dais l'éminent Curé de la Madeleine vêtu avec toute la magnificence d'un pontife environné du diacre et du sous-diacre d'honneur, qui tient en ses mains, dans un majestueux ostensor d'or tout couvert de diamants, le Dieu du ciel et de la terre. Dès qu'il paraît la foule s'incline et adore.

Et les chants de la Madeleine, à la procession comme aux saints offices, qui en dira la richesse, la douceur et la mélodie ? Une brillante musique militaire en relève encore l'éclat de toutes ses pompes.

Quand le clergé a parcouru à pas lents toute la longueur de l'église du côté droit, sous les arcades extérieures ; il arrive derrière le chœur et là il trouve un magnifique reposoir tout étin-

celant de candélabres d'or, orné de vases précieux remplis de fleurs les plus rares, tout couvert de mille richesses offertes par les fidèles. La procession s'arrête, le Dieu d'amour repose sur un trône digne de lui en face de la foule immense qui le contemple. On chante l'antienne du Saint-Sacrement ; puis, au milieu d'un nuage d'encens et sous une pluie de fleurs, le Dieu grand, le Dieu tout amour, entre les mains de son prêtre ému de la plus douce piété, bénit le peuple accouru pour célébrer son triomphe, et la procession continuant sa marche revient par le côté gauche du sanctuaire et rentre à l'église avec la même pompe qu'elle en était sortie.

La foule saintement curieuse s'écoule emportant dans son cœur une foi plus profonde à la présence réelle, et le peuple religieux de la grande paroisse vient adorer Jésus-Christ dans son sanctuaire avec une piété qu'on n'oublie jamais quand on a eu le bonheur d'en être témoin.

Je vois encore avec un délicieux souvenir, après bien des années, les pompes majestueuses de cette église, le recueillement du peuple pendant les saints offices et la dignité de ce prêtre vénérable devenu un glorieux martyr de la Roquette.



CHAPITRE XVIII

LES MAGNIFICENCES DU CULTE DE JÉSUS-CHRIST
AU SACREMENT D'AMOUR PENDANT LES PROCES-
SIONS SOLENNELLES DE LA FÊTE-DIEU. (*Suite.*)

Après avoir parlé des processions de la Fête-Dieu dans les deux plus grandes villes de France, il me reste à dire quelques mots des processions de la Fête-Dieu dans nos villes de province et dans les hameaux de nos campagnes. Partout elles ont leurs beautés, leurs magnificences relatives, car chaque population à l'envi fait de son mieux pour témoigner à Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie son adoration et son amour.

Je ne dirai rien des processions de la Fête-Dieu à l'intérieur des cloîtres : personne n'ignore avec quelle délicate piété et quelles attentions d'amour elles s'accomplissent au milieu des vierges du sanctuaire, heureuses de suivre l'Agneau de Dieu partout où il va. Je me bornerai à décrire, comme il me sera possible, deux processions dont j'ai conservé le souvenir : l'une dans une ville épis-

copale de province, et l'autre dans une religieuse campagne. Par ces exemples, on pourra juger de ce que l'on fait partout en l'honneur du très saint Sacrement, le jour de la fête du *Corpus Domini*.

Dans cette ville de province, à la veille du grand jour, toutes les cloches de la cité, à midi et le soir, font entendre leurs joyeuses volées et invitent la population à activer les préparatifs nécessaires pour la cérémonie du lendemain. Au point du jour, la foule est sur pied pour décorer les repositoires, tendre dans les rues des guirlandes de fleurs et orner les arcs de triomphe élevés sur tout le parcours indiqué pour la procession.

A cinq heures toutes les cloches de la ville, fortement balancées dans les airs, annoncent que le grand jour est arrivé et mettent l'enthousiasme dans tous les cœurs. On se hâte, on se presse de mettre la dernière main aux décorations, on balaie et on arrose les rues. A six heures les bourdons de la cathédrale retentissent de nouveau et annoncent à trois reprises que l'office va commencer. Bientôt on voit défiler les élèves du petit séminaire et le clergé des diverses paroisses de la ville se rendant à la basilique. Les troupes d'élite destinées à servir d'escorte d'honneur au Roi de gloire stationnent sur le parvis du temple.

Les maisons sont tapissées comme par enchantement de belles verdure et de riches draperies. La foule religieuse se dirige dans tous les sens

vers la cathédrale, elle ne veut rien perdre des cérémonies du grand jour.

Toutes les richesses de la basilique sont étalées : le trône magnifique où doit reposer le saint Sacrement, objet d'une si grande solennité, apparaît dans toute sa splendeur au milieu de candélabres d'or chargés de flambeaux.

L'heure de l'office est arrivée : la messe commence, elle est chantée ou célébrée avec la pompe des plus grands jours. La sainte hostie que l'on doit porter en triomphe est consacrée, la messe s'achève, le célébrant quitte l'autel avec ses ministres.

Un moment l'office est suspendu, tout le monde est dans l'attente. Tout à coup une sonnette retentit, un signal est donné. Le grand orgue déployant toutes ses richesses promène sous les voûtes saintes dans tous les replis du temple ses airs d'allégresse et de triomphe et électrise l'immense assemblée. La foule s'agite, tous se lèvent, chacun regarde. Le Pontife qui doit porter le Saint-Sacrement sort de la sacristie avec son magnifique cortège. Les officiers de l'église en grand costume ouvrent la marche. La croix du chapitre portée par un sous-diacre en tunique les suit, elle est escortée de deux clercs portant des flambeaux ardents. Derrière eux viennent à pas lents de jeunes enfants vêtus d'aubes blanches et de ceintures flottantes, tenant suspendues à leur

cou des corbeilles de fleurs. Huit lévites portant l'encensoir fumant à la main les suivent majestueusement. Après marchent les céroféraires avec leurs torches ardentes, les maîtres des cérémonies qui doivent veiller à l'exécution de tous les mouvements. Alors apparaît la longue file des sous-diacres en tunique, des diacres en dalmatique, des prêtres en chasuble. Puis viennent gravement, avec je ne sais quoi de divin sur le front, les vénérables du chapitre vêtus des chapes les plus précieuses de soie, de velours et d'or.

Enfin le Pontife lui-même, en chape, apparaît dans toute sa gloire au milieu de ses archidiares et suivi de ses porte-insignes, la crosse d'or à la main et la mitre étincelante sur la tête. La foule se presse sur son passage pour recevoir la bénédiction du Pontife. Il monte au sanctuaire ; arrivé à l'autel, après avoir salué le crucifix, il dépose la mitre, il abandonne la crosse, il n'est plus rien devant le Pontife éternel qui va sortir de son tabernacle. Plus de deux cents voix chantent gravement l'antienne solennelle *Adoremus et procidamus*, adorons et prosternons-nous. Le Saint-Sacrement apparaît, tous fléchissent le genou ; le Pontife avec ses assistants se prosterne jusqu'à terre, les enfants jettent des fleurs, les thuriféraires encensent. Le Pontife se relève, monte à l'autel couvert de l'écharpe brodée d'or, adore son Dieu et reçoit en ses mains le très saint Sacrement. Il

l'offre un moment à l'adoration de la multitude. Puis, le signal donné, le clergé se met en marche, car déjà depuis longtemps l'immense procession composée de plusieurs centaines de petits enfants des deux sexes, des jeunes filles de la paroisse vêtues de blanc, des dames du Saint-Rosaire, des religieuses des diverses congrégations de la ville, des élèves du petit séminaire, des religieux non clercs, est sortie du temple. Le Pontife tenant le Dieu Très-Haut dans ses mains a pris place sous le dais avec ses diacres d'honneur. Des lévites, la torche à la main, environnent le dais porté lui-même par des lévites en tunique. Derrière le dais marchent en grand costume toutes les autorités civiles, militaires et judiciaires et une partie de la foule recueillie clôt la marche triomphale; la multitude attend au dehors la magnificence du spectacle.

Le chœur chante, les orgues font entendre leurs plus magnifiques mélodies, les cloches sonnent, la musique militaire essaie ses plus doux accords. Jamais prince a-t-il eu à la sortie de son palais un pareil triomphe? Le dais longtemps attendu apparaît enfin sous le portail. Le canon retentit, les tambours battent au champ, les soldats mettent le genou en terre, la foule se prosterne pour adorer le Dieu éternel, le Dieu créateur des mondes sorti de son temple pour aller parcourir les rues que foulent les pauvres mortels

et bénir leurs demeures. Tous se relèvent et la magnifique procession s'avance à pas lents à travers les rues de la ville. Sur toutes les places elle trouve des piquets d'honneur fiers de se prosterner sur le passage triomphal du Dieu des armées. De distance en distance elle rencontre de superbes repositoires de tout genre représentant parfois les figures bibliques de la sainte Eucharistie. Là celui qui fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes s'arrête quelques instants pour réjouir et bénir ses fils chéris, tous accourus sur ses pas, car la multitude est immense, et tous, heureux de leur bonheur, adorent avec joie le Dieu d'amour.

Qu'il est touchant de voir pendant le parcours de la procession, au milieu des rangs du clergé, ces lévites qui font, eux plus particulièrement que les autres, les fonctions des anges et qui balancent avec grâce dans les airs leurs longs encensoirs d'argent ! Ils sont accompagnés de petits enfants modestes portant en leurs mains un panier de fleurs effeuillées pour les répandre sur le passage de Jésus. Souvent on les voit tous se prosterner tour à tour au milieu des rues, devant le Saint-Sacrement, comme les anges au ciel se prosternent devant le trône de l'Agneau. Souvent aussi on les voit retraçant en présence de l'auguste mystère divers emblèmes de la divinité, qui, de toutes parts, répandent vers le

Saint-Sacrement des pluies de roses et des nuées d'encens.

Quand le Dieu bon, le Dieu grand de la sainte Eucharistie, le même qui règne dans le ciel, a été porté jusqu'à l'extrémité de la ville pour répandre partout ses bénédictions et ses bienfaits, la procession retourne et remonte vers la basilique par les quartiers les plus larges et les plus spacieux décorés avec magnificence.

Au moment où la procession est sur le point de rentrer dans la cathédrale, le canon de nouveau se fait entendre, les tambours battent aux champs, les clairons retentissent, les cloches sonnent, les choristes chantent, les orgues jouent, les thuriféraires encensent, la foule se prosterne, les soldats tombent à genoux, la musique militaire salue une dernière fois le Dieu de l'Eucharistie. Alors le Pontife se retourne, bénit sous le portique l'armée et le peuple, et le Dieu du ciel et de la terre rentre dans son sanctuaire et va se reposer dans le saint tabernacle, pendant que la foule, heureuse des émotions saintes qu'elle a goûtées, retourne calme et joyeuse au sein de ses familles pour causer de ce qu'elle a vu, de ce qu'elle a entendu.

Les offices du soir ont en ce jour une magnificence, une pompe, une sublimité que je ne puis décrire et qui dépose dans les cœurs un sentiment vif et profond de la présence réelle de Jésus-Christ

vrai Dieu et vrai homme, au Sacrement d'amour.

Oh ! sainte Eglise de Dieu, que tu sais prêcher éloquemment par les grandeurs et l'éclat de ton culte !

Dans nos campagnes les cérémonies de la Fête-Dieu ne sont pas si imposantes, si magnifiques, mais elles sont peut-être plus édifiantes encore. Souvent un simple prêtre, deux chantres, quelques enfants en surplis, quelques vierges en blanc, voilà tout le cortège officiel de Jésus-Christ sortant du temple au jour de son triomphe : n'importe, le Dieu de la sainte Eucharistie s'en contente.

O mon Dieu, qui racontera vos bontés ? Qui dira vos miséricordes ? Oui, sur un cœur qui a un peu de foi, votre visite dans nos hameaux, au jour de la Fête-Dieu, fait encore une impression plus touchante que votre sortie royale dans les rues d'une grande cité. Vous n'avez guère pour tout ornement de votre triomphe que la piété des fidèles et c'est celui que votre cœur préfère.

Cette piété du peuple dans nos campagnes vous l'avez tout entière, elle est générale. Il n'y a pas de curieux errant çà et là ou regardant du haut d'un balcon, du haut d'une fenêtre. Toutes les portes sont fermées, tous les fidèles sont à l'église, il n'en manque pas un seul de valide ; les infirmes se traîneront sur votre passage ou iront vous attendre auprès de quelque reposoir. O Dieu d'amour, tous revêtus de leurs habits de fête

iront vous chercher dans le saint temple, tous suivront en véritables adorateurs votre marche triomphale dans le hameau, tous vous reconduiront dans votre sanctuaire, tous reviendront aux beaux offices du soir pour vous adorer; beaucoup se succéderont tour à tour, comme des sentinelles d'honneur au pied des saints autels pendant ce beau jour; la plupart ont voulu fêter votre fête en vous offrant leur cœur dans la sainte communion. Oh! vraiment, dans nos campagnes sincèrement religieuses, la Fête-Dieu a ses beautés, elle a les beautés de la piété!

Ne croyez pourtant pas qu'elle soit dépouillée de toute grandeur, de toute solennité. Elle aussi a quelque chose de majestueux qui fait dire à l'âme témoin de ces processions: Le Dieu de la sainte Eucharistie est vraiment le Dieu bon, mais il est aussi le Dieu grand, le Dieu Très-Haut à la campagne comme à la ville.

Qu'il est beau de voir la riche bannière de Marie ouvrant la marche de la procession, pour rappeler à tous sa piété et son amour envers son divin Fils et dire tout bas à ces bons habitants des champs: Soyez dévots et pieux, puisque vous n'avez rien autre chose que votre piété pour orner le triomphe de Jésus!

Qu'il est gracieux cet essaim de petites filles couronnées de roses, portant des bouquets de fleurs à la main et marchant en bel ordre sous

les yeux de la Sœur qui les dirige! Qu'ils sont radieux ces petits garçons avec leur oriflamme flottante à la main et se tenant comme de petits guerriers sous la conduite du Frère ou de l'Instituteur chrétien qui les instruit! Qu'elle est imposante cette longue file de vierges vêtues de blanches parures! Ne sont-elles pas comme au ciel le cortège d'élite de l'Agneau sans tache?

Mais voici venir la bannière de saint Joseph. Les jeunes gens nobles et dignes la suivent à pas lents et de leur voix sonore soutiennent les saints cantiques.

La croix de l'humble clergé du hameau annonce que le Dieu bon, le Dieu grand n'est pas loin.

Des enfants vêtus de surplis blancs et de ceintures flottantes la suivent; quelques jeunes gens, quelques chantres en habits de chœur viennent derrière sur deux rangs. Au centre de ce groupe formant le clergé, de petits anges que leurs mères ont arrangé de leur mieux et que le pasteur a dressés, jettent des bluets et des marguerites sur le passage de Jésus; deux plus grands, plus intelligents, balancent l'encensoir fumant et embaument de parfum le chemin du Sauveur.

Enfin le dais plus ou moins riche paraît orné de ses plumages. Il est porté par les plus dignes du hameau, souvent vieillards vénérables qui ont rempli une longue carrière de travail et de vertu. Et, sous ce dais, qu'apercevez-vous? L'humble

pasteur du village, jeune ou vieux, valide ou infirme, vêtu de l'unique chape des grandes solennités, recouvert de l'écharpe, tenant en ses mains dans un ostensor d'argent la sainte hostie qu'il a consacrée à la messe avant le départ de la procession. Il marche à pas lents, recueilli et pieux, conjurant le Sauveur de bénir son troupeau.

Autour du dais s'avancant au milieu de flambeaux ardents les oiseaux voltigent, et, comme pour adorer l'auteur de la nature, celui qui les nourrit, ils font retentir les airs de leurs chants mélodieux. Derrière le dais marche sur deux rangs l'escorte d'honneur du très saint Sacrement : ce sont les chefs de famille tenant à la main un cierge de cire blanche ; ils sont graves et sérieux, ils sentent la grandeur de la fonction qu'ils accomplissent.

Enfin les mères de famille, aussi sur deux rangs, pieuses et priant, terminent la marche triomphale de Dieu dans le hameau.

De loin en loin la procession rencontre de modestes reposoirs enveloppés de feuillage que les hommes ont dressés et que des femmes chrétiennes et des filles pieuses ont ornés de leur mieux et couverts de fleurs. Quelques bougies étincellent autour de la niche de roses et de rubans dont les chaînes d'or et les bijoux du village rehaussent l'éclat.

Au signal donné la procession s'arrête, se

groupe autour du reposoir, tous s'agenouillent et adorent sur le passage du très saint Sacrement. Le prêtre pose l'ostensoir dans la niche gracieuse que chacun contemple et l'on chante l'antienne prescrite pour la circonstance.

Après l'oraison et l'encensement le prêtre gravit les marches de cet autel improvisé, et, entre ses mains, le Dieu très bon bénit la foule prosternée ; il bénit aussi les maisons du village et les troupeaux des étables.

Quand le Dieu de la sainte Eucharistie a répandu à pleines mains ses bénédictions et ses faveurs sur toute la paroisse, il rentre dans son sanctuaire, bénit une dernière fois ce bon peuple et la foule heureuse se retire pour quelques heures.

Aux vêpres tout le monde accourt, comme à l'office du matin. L'autel est richement orné, il étincelle de lumières, il est couvert de candélabres et de fleurs : le trône du roi de gloire a revêtu toutes ses splendeurs au milieu de guirlandes de roses et d'arbrisseaux de verdure ; le prêtre expose le Saint-Sacrement et commence les vêpres que tous chantent avec bonheur. La bénédiction solennelle termine l'office.

C'est ainsi que l'Eglise sait trouver des pompes qui déposent dans les cœurs, à la campagne comme à la ville, un sentiment vif et profond de la présence réelle de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, au très saint Sacrement de l'autel.

CHAPITRE XIX

LES MAGNIFICENCES DU CULTE DE JÉSUS-CHRIST AU SACREMENT D'AMOUR DANS L'ADORATION PERPÉTUELLE.

L'Eglise a, sans doute, dans tous les siècles offert Notre-Seigneur au Sacrement de l'autel à l'adoration de ses enfants; elle a toujours eu de loin en loin des expositions solennelles pour des causes graves et importantes; mais la dévotion expiatoire de l'Eucharistie est la dévotion des époques des grands bouleversements et des grandes révolutions. La redoutable erreur des Albigeois fut vaincue par l'institution de la Fête-Dieu; après la réforme les prières des quarante heures se répandirent de toutes parts et vinrent consoler et fortifier les âmes catholiques, et aujourd'hui après les ébranlements de 1789, de 1848, de 1870, les enfants de Dieu sont heureux de se réfugier sous le tutélaire abri de l'Adoration perpétuelle.

A l'aide de ce moyen, dans une grande cité ou dans un diocèse, le Saint-Sacrement est exposé toute l'année tour à tour dans les diverses églises ou chapelles de la cité ou du diocèse.

Jésus-Christ est donc sur ses autels sans cesse suppliant la Miséricorde divine pour le diocèse, pour l'Eglise universelle; il est environné de nombreux adorateurs, le jour et la nuit, qui s'unissent à ses supplications, qui lui font amende honorable des injures qu'il reçoit de la part des hommes et le dédommagent par leur amour et leur générosité de la froideur et de l'indifférence d'un grand nombre.

Ces adorations solennelles attirent autour des saints autels, dans les plus augustes cérémonies, des masses de fidèles qui y retrempent leur foi au dogme de la présence réelle, et obtiennent par la puissance de la grâce divine et l'édification générale le retour de bien des âmes à Dieu. Indiquons, à l'aide des rapports annuels de l'œuvre de l'Exposition et Adoration nocturne du très saint Sacrement de Paris, que nous avons sous les yeux, l'origine et les progrès de l'Adoration perpétuelle.

Rome, le grand foyer de lumière et d'amour, a donné l'exemple. Depuis plusieurs siècles l'Adoration perpétuelle existait pendant le jour, successivement, dans les églises de Rome, selon la forme prescrite par Clément VIII. En 1809, le malheur des temps et la persécution qui pesait sur l'Eglise, inspirèrent à quelques hommes de courage et de foi de prolonger la prière pendant la nuit devant la sainte Victime exposée, afin d'ob-

tenir de Dieu la paix de l'Eglise et la délivrance du Pontife qui gémissait dans la captivité. Ce fut l'origine de l'œuvre de l'Adoration nocturne qui fut constituée au mois de novembre 1810. Pie VII, à son retour en 1814, la trouva en pleine activité et l'enrichit de nombreuses indulgences. Léon XII l'érigea en archiconfrérie avec le pouvoir d'affilier les œuvres de même nature qui pourraient s'établir dans le monde entier.

A Rome, l'adoration est perpétuelle jour et nuit d'un bout de l'année à l'autre : mais, comme il y a plus d'églises dans la cité que de jours à l'année, l'adoration ne dure que vingt-quatre heures dans chaque église.

En 1848, quand l'ordre social entier était ébranlé, le Saint-Siège harcelé de toutes parts par des ennemis audacieux, Pie IX chassé par la Révolution et retiré à Gaëte, des cœurs généreux sentirent la nécessité de redoubler les supplications près du Dieu de miséricorde et de fléchir la colère divine par de perpétuelles amendes honorables pour tant de crimes.

Dans ce but, l'Adoration nocturne prit naissance à Paris le 6 décembre 1848, dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires, par le zèle du P. Hermann, encore laïque, encouragé lui-même dans sa piété par M. Des Genettes, fondateur de l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs. Ce fut le grain de sénevė d'où

devait sortir le grand arbre de l'Adoration perpétuelle qui bientôt couvrira toute la France de ses rameaux et étendra ses racines jusqu'aux contrées les plus lointaines du globe.

Cette Adoration nocturne fondée par le P. Hermann prépara, dans le diocèse de Paris, l'établissement de l'Adoration des quarante heures, admirable institution imitée de la Ville sainte.

En 1851, l'Adoration nocturne se fondit avec l'Adoration des quarante heures dans le but de rendre l'Adoration vraiment perpétuelle; elle est affiliée à l'Archiconfrérie de l'Adoration perpétuelle de Rome et jouit des mêmes privilèges spirituels.

Dans toutes les églises de Paris l'Adoration perpétuelle a lieu successivement chaque année pendant trois jours, et, pour la garde de nuit, l'œuvre de l'Adoration perpétuelle envoie, dans chaque église paroissiale, quatorze de ses membres soumis à un règlement spécial pour les sept heures d'adoration nocturne qui se terminent par le saint sacrifice de la messe à cinq heures du matin.

De Paris cette œuvre de l'Adoration perpétuelle s'est répandue dans un grand nombre de diocèses de France avec les modifications qu'exigent les lieux et les circonstances.

A Lyon comme à Paris l'Adoration est vraiment perpétuelle la nuit comme le jour. Le rapport de l'œuvre de l'Adoration nocturne de Paris,

lu le 15 janvier 1865 à l'assemblée générale des membres dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin affirme que cinquante-sept diocèses de France possèdent l'Adoration perpétuelle et annonce que d'autres diocèses se préparent à la prendre. D'où il est facile de conclure qu'en cette année 1880, il doit rester peu de diocèses qui ne l'ont point encore adoptée, sous une forme ou sous une autre.

L'Italie a dans quelques unes de ses principales villes, à Naples, à Gènes, à Turin, des associations spéciales qui ont pour but l'adoration du très saint Sacrement et qui, avec le temps, prépareront l'Adoration perpétuelle, non seulement de jour, mais encore de nuit.

L'Autriche paraît étrangère à l'Adoration nocturne, mais elle possède à Vienne, sa capitale, l'exposition du très saint Sacrement tous les jours de l'année dans une ou plusieurs églises, à tour de rôle, du matin au soir.

En Bavière, l'archevêque de Munich vient de rétablir l'Adoration perpétuelle telle qu'elle existait avant 1802, en confiant, comme autrefois, l'Adoration nocturne aux monastères.

Dans l'Allemagne, à Cologne, l'Adoration perpétuelle du jour et de la nuit, de date récente, est des plus florissantes.

En Belgique, l'Adoration perpétuelle du jour est établie dans tous les diocèses. Dans plusieurs villes, à Bruxelles, à Malines, etc., il y a un com-

mencement d'Adoration nocturne, qui ira sans doute se développant et donnera aux autres villes l'exemple de ce saint exercice.

En Angleterre, nous trouvons l'Adoration nocturne au cœur même de l'immense ville de Londres fondée, le 6 août 1863, par le P. Hermann, dans la chapelle des R. P. Carmes.

L'Adoration nocturne, en attendant des circonstances meilleures, a lieu une fois la semaine, le mercredi soir, et reçoit un cachet particulier par le chant des matines des religieux, qui commence à minuit.

Grâce à la France, l'Adoration perpétuelle pendant le jour a pris possession de la vieille terre d'Afrique.

Elle existe dans le diocèse d'Alger et à l'autre extrémité du continent, dans le diocèse de Saint-Denis, à l'île de la Réunion.

Au Mexique, l'œuvre de l'Adoration perpétuelle jour et nuit paraît se fonder sur des bases solides.

L'Adoration perpétuelle existe dans les vastes contrées de l'Amérique du Nord, près de la baie d'Hudson, évangélisée par Mgr Grandin, évêque de Satala ; seulement, comme les églises sont très rares, les sauvages, au jour et vers l'heure indiqués, se tournent vers l'église la plus rapprochée, distante ordinairement de quarante à cinquante lieues et adorent le très saint Sacrement du fond de leurs demeures ou de leurs forêts.

Le mouvement est donné, le temps n'est probablement pas éloigné où chaque diocèse, peut-être même chaque vicariat apostolique du monde, à l'exemple de celui de Mgr de Satala, aura son Adoration perpétuelle. Les spoliations du Saint-Siège, la captivité des souverains Pontifes au Vatican, les malheurs moraux et physiques de la France, les ruines de l'Espagne déchirée par la Révolution, les persécutions religieuses de la Suisse et de l'Allemagne, les agitations de l'Europe réveillent la foi de toutes parts : on veut faire une sainte violence à Joseph, à Marie, au Sacré-Cœur de Jésus pour guérir tant de maux. Je ne doute pas qu'en ces circonstances difficiles l'Adoration perpétuelle ne prenne un grand développement et ne devienne bientôt universelle et plus fervente que jamais. Partout les fidèles accourent avec empressement aux saints exercices de l'Adoration perpétuelle qui raniment de toutes parts l'esprit de foi, la dévotion au Saint-Sacrement et le besoin de réparation. A mesure que l'impiété matérialiste et révolutionnaire multiplie ses ravages, les âmes chrétiennes veulent multiplier leurs témoignages d'adoration, d'expiation et d'amour, et l'Adoration perpétuelle oppose à des outrages, hélas ! perpétuels de perpétuelles réparations.

A l'appui de ces pensées nous allons donner quelques exemples dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX

LES MAGNIFICENCES DE L'ADORATION PERPÉTUELLE A PARIS, A LYON

Je ne dirai rien de l'Adoration perpétuelle à Rome, car on sait que dans la Ville éternelle tout ce qui intéresse le culte du très saint Sacrement se fait avec une grandeur, une dignité, une piété hors ligne. Je l'ai décrite, du reste, autant qu'il m'a été possible, dans mes *Souvenirs de Rome*.

J'essayerai donc seulement de dépeindre quelques traits des magnificences de l'Adoration perpétuelle à Paris et à Lyon.

Paris. — En 1855, un prêtre du diocèse de Rhodéz avait admiré les merveilles de l'Exposition et les monuments de la grande cité; il avait été témoin de ce mouvement fiévreux de tout un monde à la recherche des choses matérielles; mais nulle part, si ce n'est à Notre-Dame-des-Victoires, une impression religieuse n'avait fait palpiter son cœur. Il allait quitter Paris, emportant de la capitale un pauvre souvenir religieux, lorsqu'il apprend que le soir même devaient avoir

lieu les exercices de l'Adoration perpétuelle à Saint-Eustache. Aussitôt sa résolution est prise : il retardera son départ et verra peut-être à Saint-Eustache un spectacle digne de sa piété. Mais laissons-le parler lui-même :

« A l'heure dite j'entrais à Saint-Eustache. Quelle agréable surprise m'y attendait ! Quelle consolation m'y était réservée ! Les fidèles encombraient les cinq nefs de cette église ; le sanctuaire étincelait de mille feux ; les charmes les plus suaves remplissaient l'air, et tous les fronts recueillis, penchés vers la terre, semblaient absorbés dans un même sentiment d'adoration et d'amour. Bientôt M. le curé de la Madeleine monte en chaire. Pendant trois quarts d'heure il célèbre dans un magnifique langage le Dieu de l'Eucharistie. Ses auditeurs l'écoutent dans un silence qui paraît tenir du ravissement. A peine l'orateur a-t-il terminé son discours qu'une procession toute composée d'hommes s'organise. Elle part du sanctuaire, se développe dans les nefs latérales et les parcourt dans toute leur longueur. Le Saint-Sacrement précédé du clergé paroissial ferme cette marche triomphale. Comment peindre la beauté du spectacle qui s'offre à mes regards ? J'essaie de compter ces nombreux chrétiens à mesure qu'ils passent devant moi, mais je n'y parviens pas. Je puis cependant reconnaître parmi eux, à leur noble attitude, à leur grand air,

à leur mise, des hommes du plus haut rang et des représentants de toutes les carrières : des militaires, des magistrats, des commerçants.

L'homme du monde poli et élégant s'y confond avec le simple ouvrier. Tous, un flambeau à la main, se montrent heureux et fiers de servir d'escorte au Roi des rois. La procession, après avoir déroulé tout autour de l'église ses longues files graves et recueillies, rentre de nouveau dans le sanctuaire. Le Saint-Sacrement reprend sa place sur son trône de lumières et de fleurs. En ce moment la grande voix de l'orgue fait entendre ses accords les plus beaux, ses accents les plus émus. Des flots d'encens inondent le lieu saint et s'élèvent en tourbillons odorants jusqu'aux pieds de l'Emmanuel!... C'est parmi ces harmonies et ces parfums que le Dieu de nos tabernacles épanche sur ces milliers de fidèles inclinés le front dans la poussière le trésor de ses grâces et de ses bénédictions.

Jem'étais prosterné avec tout ce peuple dans une muette adoration. Quand je me relevai, la foule s'était écoulée, je restai presque seul. Il me serait impossible de dire combien j'étais ému. Jamais je n'avais prié avec tant d'ardeur! Jamais je ne m'étais senti si près de Dieu! et c'était à Paris qu'il m'avait été donné de goûter de pareilles douceurs et à mon cœur d'éprouver de tels tressaillements! » (L'abbé E. M. A., *Revue de Rhodéz.*)

Quelques années avant ce vénérable ecclésiastique, j'étais moi-même à Paris avec un grand désir d'apprendre à connaître Paris religieux : c'était en février 1852. J'avais été témoin de la fête de l'Archiconfrérie dans le sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires ; j'avais admiré des masses d'hommes se succédant à la table sainte, dans la chapelle du Saint-Cœur de Marie, depuis cinq heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi ; j'avais vu plusieurs fois ces beaux offices du soir de l'Archiconfrérie ; je ne doutais pas de la dévotion à Marie dans ce sanctuaire qui ne désemplit jamais. Mais je désirais voir la piété d'autres églises et la Providence m'en fournit elle-même l'occasion. Bientôt j'appris qu'il me serait donné, avant le jour fixé pour mon départ, de contempler les cérémonies de l'Adoration perpétuelle à Saint-Roch, à la Madeleine, à Saint-Etienne-du-Mont.

Excepté à Rome, jamais je n'ai rien vu d'aussi grandiose, d'aussi solennel, d'aussi imposant ; jamais spectacle religieux ne fit sur moi une impression de piété plus profonde, surtout à Saint-Roch et à la Madeleine.

L'office du soir était annoncé pour sept heures. J'arrivai avec mon guide vers six heures, et déjà la foule était si compacte que, malgré mes efforts, je ne pus pénétrer que jusqu'au bénitier de la porte principale. Heureusement mon guide eut

la délicatesse de me conduire par d'assez longs détours extérieurs à la sacristie et de là au sanctuaire. Là, je pus jouir de toute la magnificence du spectacle, je pus contempler à l'aise ces foules immenses priant et adorant dans un religieux silence. Ces têtes innombrables d'hommes debout, pressés l'un contre l'autre, semblaient immobiles dans le recueillement divin; la piété du cloître régnait dans cette immense assemblée.

Oh ! quelles étaient riches et brillantes les décorations du sanctuaire dans ces deux églises de Saint-Roch et de la Madeleine ! Elles m'ont paru à peu près les mêmes. Depuis l'entrée du sanctuaire jusqu'au trône du Saint-Sacrement qui semblait se perdre dans les voûtes, je ne voyais que candélabres d'or étincelants de lumières, que vases précieux remplis de fleurs aux mille couleurs et aux plus suaves parfums, qu'arbrisseaux rares avec leur verdoyant feuillage, à cette saison de frimas et de neige; je n'apercevais que draperies de velours cramoisi ornées de franges et de glands d'or. Et dans le sanctuaire, que de lustres gigantesques, que de superbes girandoles répandaient un jour éblouissant sur toutes ces richesses éclatantes disposées avec un goût parfait ! J'étais émerveillé, ravi d'admiration ! Je croyais voir quelque chose des beautés du ciel en présence du trône de l'Agneau !

La cérémonie commença par le discours

solennel sur l'Eucharistie donné à la Madeleine par un pieux évêque et à Saint-Roch par un Père dominicain. Ce discours tira l'assemblée de son recueillement intérieur et captiva sans peine les esprits et les cœurs à l'admiration et à l'amour du Dieu caché de nos tabernacles.

Après le discours, un jeune prêtre descend de son trône l'ostensoir d'or contenant la sainte hostie et vient le déposer sur l'autel à la Madeleine pour la bénédiction et à Saint-Roch pour la procession. Aussitôt tout le personnel du chœur est en mouvement : les thuriféraires arrivent avec leurs longs encensoirs fumants ; ils sont accompagnés de clercs portant des torches ardentes : un bon nombre de lévites les suivent chargés de tuniques et de chapes précieuses. Précédés de ministres inférieurs, les diacres d'office et deux prêtres assistants tout couverts d'or arrivent à l'autel, conduisant le célébrant. Celui-ci sans doute est le très digne pasteur de la paroisse ; avec un air de majesté et de dignité il s'avance à pas lents vêtu d'un ornement étincelant de pierres et de diamants, dont les mille et mille bougies du sanctuaire reflètent la richesse et l'éclat. Le cortège d'honneur du Dieu Très-Haut se prosterne et adore, le célébrant monte à l'autel. Il tient en ses mains le Dieu de l'Eucharistie. La procession se met en marche à travers cette foule compacte qui sait se rapetisser avec délicatesse

pour ouvrir un passage à Celui qui vient la visiter et la bénir.

Qu'elles sont belles ces longues files d'hommes de tous les rangs de la société, qui, dans leur costume d'honneur, un flambeau allumé à la main, précèdent le clergé ! Qu'il est imposant ce nombreux clergé tout chargé d'or des grandes églises de Paris ! Qu'ils sont dignes et graves ces deux prêtres en chape qui marchent devant le dais, ces diacres d'office qui accompagnent le célébrant, et ce vénérable vieillard qui porte en triomphe le Dieu d'amour sous une tente brodée d'or !

Le dais marche au milieu d'un nuage d'encens et des adorations de la foule, pendant que l'orgue mêle ses flots d'harmonie aux chants sacrés des lévites. La garde d'honneur du très saint Sacrement, un flambeau à la main et les rangs serrés, marche derrière le dais. Quand cette procession en cet ordre a parcouru toutes les nefs de l'église elle remonte au sanctuaire. Alors a lieu le salut solennel. Il se donne avec cette pompe majestueuse qui appartient aux grandes églises de Paris. Lorsque le Dieu d'amour a béni son peuple, le premier et le second jour de l'Adoration, il est reporté sur son trône éblouissant de lumière et exposé aux adorations de la garde de nuit qui vient envelopper l'autel pendant que la foule se retire. Ces sentinelles d'honneur se relèvent

d'heure en heure jusqu'à cinq heures du matin. A cinq heures toute la garde est sur pied et enveloppe de nouveau l'autel pendant l'oblation du sacrifice qui termine l'Adoration nocturne.

Jamais je n'ai vu spectacle plus touchant. Plus d'une fois il m'a été donné d'arriver avant cinq heures du matin dans ces églises de Paris où le Saint-Sacrement était resté exposé aux adorations de la garde de nuit; et j'ai vu avec bonheur ces hommes du monde, ces jeunes gens d'élite prosternés au pied des saints autels dans l'attitude de l'adoration la plus profonde et de l'amour de Dieu le plus expansif. A leurs visages enflammés et radieux, on eût dit de saintes religieuses de l'Adoration ou de jeunes prêtres au jour de leur sacerdoce ravis en extase devant le Dieu d'amour.

Jamais je n'oublierai ces spectacles touchants, ces grandes cérémonies du Saint-Sacrement dont j'ai été témoin à Paris. Elles ont fait sur moi plus d'impression en faveur de l'auguste mystère que les enseignements si riches de la théologie. Voilà plus de vingt-cinq ans que je les ai vues pour la première fois et le souvenir m'en est toujours présent. Jamais je n'ai osé les décrire, sentant l'impuissance de le faire convenablement, et j'avoue que cette description imparfaite est une pâle lueur de ce que j'ai vu, de ce que j'ai entendu, car il est des choses divines que l'on sent et que l'on ne peut dire !

Lyon. — Lyon, si connu par son zèle pour les grandes œuvres religieuses n'a pas tardé à imiter Paris dans l'Adoration perpétuelle. Ces magnifiques cérémonies du jour et de la nuit sont en usage dans l'antique cité et dans son vaste diocèse. Elles attirent des foules immenses au pied des saints autels et à la table sainte, heureuses d'adorer Jésus-Christ et de lui faire amende honorable au Sacrement d'amour. Citons quelques exemples empruntés aux feuilles religieuses de ce grand diocèse.

« Vendredi 1^{er} mai, la fête de l'Adoration perpétuelle a attiré dans l'église primatiale un concours de peuple considérable. Le matin la messe a été célébrée avec cette pompe majestueuse qu'on ne trouve nulle part, comme à la cathédrale de Lyon. Le soir, à l'issue des vêpres exécutées en faux-bourçons par la maîtrise de la Métropole, un jeune prédicateur a tenu près d'une heure suspendu à ses lèvres sur l'auguste mystère son nombreux et brillant auditoire.

La cérémonie s'est terminée par la procession solennelle et la bénédiction du très saint Sacrement dont ma plume est impuissante à décrire les magnificences et les beautés. Son Eminence, malgré son grand âge et les labeurs pénibles de son ministère, s'était fait un devoir d'y assister. Inutile de dire la piété et le recueillement de l'immense multitude toujours avide de témoigner à

Jésus-Christ présent dans l'auguste mystère son adoration et son amour. » (*Courrier de Lyon*, 1868.)

« Le 1^{er} juin était dans la paroisse de Collonges le jour désigné par Son Eminence pour faire l'Adoration perpétuelle. Le retour de cette fête devenue annuelle avait réuni tous les paroissiens dans une même pensée : l'amour de Jésus-Christ dans son saint Sacrement. Les préparatifs de cette fête avaient répondu à ce sentiment pieux, ils étaient magnifiques et du meilleur goût; l'autel, conformément à nos bons usages lyonnais, resplendissait de douze chandeliers romans ornés de symbolismes religieux; l'exposition reflétait par le brillant de la dorure les nombreuses lumières que portaient les riches candélabres placés sur l'autel. Point de fleurs sur ce magnifique autel, ce qui est conforme à nos bonnes règles. Toutefois, les plus riches parterres de la paroisse avaient été dépouillés des fleurs les plus précieuses et les plus délicates pour faire du parvis du sanctuaire un immense bouquet aux mille couleurs.

« Mais la préparation des âmes avait encore été faite avec plus de soin et de détails; les exercices de la journée distribués avec un ordre plus parfait. Dès cinq heures du matin les travailleurs de Collonges étaient réunis en grand nombre aux pieds du Dieu d'amour; ils chantaient la grand'messe en se réservant de revenir

le soir plus nombreux pour écouter le sermon et assister au salut solennel ; à sept heures une deuxième messe rendue solennelle par des cantiques pieusement chantés ; à neuf heures une troisième messe avec des mélodies du meilleur goût ; à toutes les messes de nombreuses communions. Là ne devait pas s'arrêter le concours des paroissiens de Collonges. Toutes les deux heures un groupe nouveau arrivait devant le Saint-Sacrement : d'abord les jeunes garçons de la paroisse ; plus tard les jeunes filles des écoles ; un peu après les mères de famille en très grand nombre venaient faire amende honorable au Sacré-Cœur de Jésus ; et vers cinq heures du soir les élèves d'une pieuse institution occupaient le Cœur de Notre-Seigneur par leurs prières ferventes et des chants exécutés en musique avec une rare perfection.

« Le couronnement de cette journée a été l'expression la plus solennelle de la foi et de l'amour des bons paroissiens de Collonges pour Jésus-Christ ; à la nuit tombante l'église ne pouvait plus contenir la foule recueillie. La société chorale et les chantres nombreux de cette paroisse ont tour à tour fait entendre le *Miserere* en faux-bourbons et des chœurs chantés en musique. Un pieux orateur a expliqué ensuite la mission divine de Jésus dans ses rapports avec l'âme chrétienne. Et ce même Jésus a bien voulu bénir avec bonheur

un peuple qui, durant cette journée, lui avait montré tant d'amour. » (La *Semaine Catholique* de Lyon, n° du 5 juin 1869.)

Dans les autres diocèses de France où l'Adoration perpétuelle est établie, elle se célèbre aussi avec une grande pompe et une singulière piété, au milieu d'une multitude de fidèles empressés de dédommager Notre-Seigneur de l'ingratitude qu'il reçoit au Sacrement d'amour de la part de tant d'âmes coupables ou indifférentes. Plusieurs paroisses du diocèse de Metz ne le cèdent en rien pour l'Adoration perpétuelle à l'heureuse paroisse de Collonges.

Conjurons le divin Sauveur de multiplier et de bénir partout ces exercices de l'Adoration perpétuelle, afin que la foi pratique des peuples se ranime de toutes parts au grand mystère d'amour.



CHAPITRE XXI

LES CHARMES DU DIEU D'AMOUR A LA VISITE AU SAINT-SACREMENT

Ce n'est pas seulement dans les magnificences de son culte public que Notre-Seigneur appelle ses enfants près de lui pour les réjouir, les exaucer et les bénir; il les invite à des communications plus intimes encore. Réellement présent jour et nuit au très saint Sacrement de l'autel, il habite comme un prince dans son palais au milieu de son peuple, comme un père au sein de sa famille, comme un ami près de ceux qui l'aiment, et il nous dit avec bonté : « Venez tous à moi ; » venez sans crainte et avec une entière liberté me causer cœur à cœur et recevoir les bienfaits de mon amour. Oh ! ne soyons pas sourds aux tendres invitations de notre Dieu !

Si un prince de la terre nous permettait d'aller le voir seul à seul dans son palais; s'il nous permettait de l'aborder à toute heure dans le secret de son appartement pour lui raconter nos misè-

res et nos besoins et recevoir ses largesses, quel est celui qui dédaignerait ces bienfaits du prince ? quel est celui qui rougirait de cet honneur ?

Eh bien ! Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Roi des rois, le Monarque du ciel et de la terre, nous permet d'aller le voir seul à seul dans son palais toujours ouvert à quiconque se présente ; il nous permet de l'aborder à toute heure dans le secret de son sanctuaire pour lui raconter nos misères et nos besoins et recevoir ses largesses divines ; pourquoi donc dédaignerions-nous ce bienfait de notre Dieu ? Pourquoi donc quelques-uns rougiraient-ils d'un tel honneur ?

Heureuses les âmes qui savent répondre à la bonté du Roi Jésus et qui aiment à venir s'enrichir de ses faveurs au pied du saint autel !

Si un père de famille appelait son enfant privilégié dans le secret de son amour pour lui faire des confidences intimes et le combler de bienfaits particuliers, quel est l'enfant qui ne répondrait pas à cette prédilection de son père et ne se hâterait pas de venir au rendez-vous de sa tendresse !

Eh bien ! notre Père céleste appelle ses enfants privilégiés, les plus fervents chrétiens, dans le secret de son sanctuaire pour leur faire des confidences intimes, pour les combler de bienfaits particuliers. O vous qui êtes les privilégiés de notre Père céleste, répondez donc à cette prédi-

lection de votre Père, venez le visiter au Sacrement de son amour.

Si un ami riche et puissant, apprenant les misères et les chagrins de son ami, était venu se fixer près de sa demeure pour que cet ami malheureux pût venir librement se consoler près de lui, recevoir ses conseils et s'enrichir de ses dons, que dirait-on de cet ami malheureux qui négligerait de visiter son ami compatissant et généreux ? Le bon Sauveur n'est-il pas pour nous cet ami riche et puissant qui, connaissant nos misères et nos chagrins, est venu se fixer près de nos demeures ; afin que nous puissions venir librement nous consoler près de lui, recevoir ses encouragements, nous enrichir de ses dons ? Allons donc le visiter, répondons à la tendre compassion, à la généreuse libéralité de notre meilleur ami.

Pour nous captiver au pied de ses autels et pour nous presser à venir le visiter au Sacrement de son amour, Jésus-Christ s'offre encore à nous sous des figures plus touchantes, capables de faire impression sur nos cœurs. Là, nous dit-il, je suis pour vous le Prisonnier d'amour, votre Père chéri étendu sur un lit funèbre.

Lorsqu'en 1793 le chef d'une grande famille chrétienne, victime de son dévoûment pour sa famille, pour son roi et pour son Dieu, était jeté au fond d'un cachot, sa famille en deuil cherchait à le visiter, elle n'épargnait ni sollicitations ni

démarches, ni sacrifices pour pénétrer jusqu'à la sombre demeure de l'illustre prisonnier, et l'on a vu plus d'une fois en ces circonstances d'héroïques dévoûments.

Jésus-Christ, le Chef de la grande famille chrétienne, à quel dévoûment ne s'est-il pas livré pour le bonheur de sa famille, pour l'honneur du Roi des rois, pour la gloire de son Dieu ? Ce n'est point encore assez pour son amour : victime de sa tendresse ineffable, de sa générosité divine, il s'est constitué pour nous Prisonnier solitaire dans le cachot du tabernacle ! Le laisserons-nous seul dans sa prison, n'irons-nous jamais le visiter à travers la grille du tabernacle ? Ah ! ne soyons pas si ingrats, allons le visiter, allons le consoler ! Les prisonniers de la Terreur ne pouvaient rien pour ceux qui les visitaient : ils ne pouvaient sécher leurs larmes, ils ne pouvaient changer l'amertume de leur cœur en douceur, ils ne pouvaient les arracher à la cruauté de leurs ennemis, ils ne pouvaient soustraire leurs biens à la rapacité des tyrans, ils ne pouvaient leur procurer de nouvelles richesses, de nouvelles dignités. Mais le Prisonnier de nos tabernacles a conservé toute sa puissance divine sous les chaînes de l'amour qui le retiennent captif. Il peut beaucoup, il peut tout pour les âmes compatissantes qui viennent le visiter : il sèche leurs larmes de chagrin et de douleur, il change l'amertume de leurs

cœurs en douceurs célestes, il les arrache à la cruauté de leurs ennemis, aux embûches du démon et du monde ; il leur assure, s'il le faut, des bienfaits temporels, il leur procure de nouvelles richesses divines, de nouveaux trésors de grâces ; il leur prépare de nouvelles dignités, de nouvelles grandeurs pour le ciel !...

Si un père de famille vient à mourir et est étendu sans vie sur un lit funèbre, ses enfants les plus éloignés s'empressent d'accourir pour rendre un dernier hommage à leur père chéri, pour entendre près de son cadavre les paroles muettes de sa tendresse, pour recueillir et méditer dans le silence de la mort les conseils si sages qu'il leur a tant de fois donnés et que sa bouche fermée semble répéter encore. Ah ! qu'elles sont précieuses pour des enfants chrétiens les salutaires impressions qu'ils reçoivent d'un père bien-aimé étendu sur sa couche funèbre !

Notre bon Père du ciel, notre Père unique et par excellence, notre Père tant aimé est au Sacrement de l'autel comme sur une couche funèbre !

Sans doute la foi nous le montre dans cet état de mort vivant et immortel comme dans le ciel. Mais où sont les apparences de sa vie glorieuse ? Ne voyons-nous pas au contraire toutes les apparences de la mort ? Jésus-Christ dans le saint tabernacle paraît sans mouvement et sans vie :

sa bouche se tait ; ses oreilles paraissent ne rien entendre ; ses pieds, ses mains semblent garrottés par les langes de la mort ; il demeure où on le dépose et il ne va que là où on le porte ; si une main profane et sacrilège ose toucher son corps adorable, ses yeux éteints ne lui lancent aucun regard terrible et il se laisse faire comme un mort, vénérer ou insulter sans mot dire. La lampe du sanctuaire qui brûle jour et nuit près de son tombeau, si elle annonce la gloire de sa divinité, ne ressemble-t-elle pas aussi à cette lampe funèbre qui brûle devant un cadavre ?

Enfants chéris de notre Père qui nous apparaît au saint autel dans cet état de mort, allons donc le visiter, accourons de toutes parts pour lui rendre nos hommages, pour entendre près du tabernacle les paroles persuasives de sa tendresse, pour recueillir et méditer dans le silence du sanctuaire les conseils si sages qu'il nous a tant de fois donnés et que sa bouche muette au Sacrement d'amour répète avec une éloquence toute divine dans un langage intérieur qui porte la lumière surnaturelle dans nos intelligences et enrichit nos cœurs de puissance et de force pour la pratique de la vertu.

Oh ! qu'elles sont précieuses pour les âmes sincèrement chrétiennes les impressions divines qu'elles reçoivent dans la contemplation de leur Père étendu sans vie apparente dans le tombeau

du tabernacle ! Allons donc visiter notre Père au tombeau de son amour dans le très saint Sacrement de l'autel.

Les âmes chrétiennes qui ont goûté Jésus-Christ dans le mystère de son amour aiment la visite au saint Sacrement et la pratiquent avec joie aussi souvent que leurs devoirs d'état ou les infirmités de la nature le leur permettent. J'ai vu à Paris dans beaucoup d'églises, comme à Rome, la chapelle du très saint Sacrement remplie de pieux adorateurs ; j'ai surtout admiré ce spectacle de la piété chrétienne à Saint-Sulpice et à Saint-Roch. J'ai souvent visité ces deux églises à différentes heures du jour, et, chaque fois avec bonheur, j'ai été édifié du grand nombre de fidèles profondément recueillis qui priaient Notre-Seigneur avec le silence de l'oraison dans ces chapelles mystérieuses et retirées où le Saint-Sacrement repose. J'ai vu dans ces chapelles, en adoration devant le très saint Sacrement, des hommes de tous rangs, des militaires de tous grades, des prêtres de tout âge, aussi bien que des femmes chrétiennes et des filles pieuses. J'ai remarqué plusieurs fois debout, immobile à la porte de la chapelle de Saint-Roch, ce militaire qui tenait à honneur de faire sentinelle pendant deux heures en face du tabernacle, croyant qu'il devait rendre au Dieu d'amour les hommages que souvent il rendait à son général et à son colonel.

Lorsqu'on l'interrogeait pour savoir ce qu'il faisait si longtemps à l'église dans cette posture il répondait dans son naïf langage : « J'avise Notre-Seigneur et il m'avise », expression sublime de l'extase de la prière !

Ce militaire savait causer cœur à cœur à Notre-Seigneur, il savait comprendre et goûter le langage intérieur de Dieu. Puissions-nous savoir prier comme lui le Dieu d'amour ! Nous aimerions, nous aussi, la visite au Saint-Sacrement et les moments que nous passerions au pied du saint autel seraient les plus doux et les plus heureux de notre vie. J'aimais à m'unir à ces saintes âmes dans les chapelles de Saint-Sulpice et de Saint-Roch ; j'offrais à Notre-Seigneur leurs arden-tes supplications, leur générosité et leur amour, et je goûtais en leur compagnie devant le saint tabernacle un bonheur doux et suave qui me reposait de mes souffrances, tandis qu'en visitant les merveilles de Paris, à l'Exposition et dans les musées, je n'éprouvais que peines et que fatigues au milieu de cette foule mondaine si avide de curiosités en 1867.

J'avais vu dans mon enfance la visite au Saint-Sacrement bien pratiquée dans ma paroisse natale. Chaque jour, vers le soir, la chapelle de la très sainte Vierge où le Saint-Sacrement repose se remplissait de plusieurs centaines de personnes pieuses et je puis dire qu'elles étaient en

toutes choses les personnes les plus édifiantes de la paroisse. Je suis heureux de leur exprimer ici ma gratitude, car c'est leur piété qui m'a appris à connaître et à aimer, dès mes plus jeunes années, Jésus au saint tabernacle et Marie sur son autel.

Je connais un bon nombre de paroisses chrétiennes, où, le dimanche entre les saints offices, l'église ne désemplit pas de fervents adorateurs. J'ai vu dans plusieurs populations la visite au Saint-Sacrement commencer l'hiver pendant la semaine dès les premières heures de l'après-midi par les personnes âgées, et se prolonger successivement par les filles et les femmes chrétiennes jusque bien avant dans la soirée. Presque partout quelques personnes pieuses visitent Notre-Seigneur dans la soirée.

Dans un grand nombre de villes chrétiennes et dans plusieurs paroisses pieuses de campagne, les âmes d'élite se partagent pour être toujours deux à deux en adoration devant le Saint-Sacrement depuis la dernière messe du matin jusqu'au soir.

Inutile de dire la piété de nos monastères pour la visite au Saint-Sacrement; souvent l'adoration y est perpétuelle de jour et dans plusieurs elle est perpétuelle la nuit même.

Oh ! qui dira les grâces que ces visites multipliées et ferventes au Dieu d'amour apportent

aux âmes, aux familles, aux paroisses, aux communautés religieuses, à la France, à l'Eglise entière ! Elles attirent sur les cœurs de bonne volonté les rosées du ciel ; elles allument dans les âmes généreuses l'esprit de dévoûment et de sacrifice ; elles entretiennent et fécondent les bonnes œuvres ; elles conservent les habitudes religieuses aux populations ; elles raniment la charité et la sainteté dans les communautés ; elles écartent les fléaux de Dieu et font descendre sur les provinces catholiques, sur les missions étrangères, sur l'Eglise universelle, les miséricordes du Seigneur.

Animons-nous donc d'un saint zèle pour pratiquer et pour répandre autour de nous l'habitude si consolante, si précieuse et si féconde de la visite au très saint Sacrement.

CHAPITRE XXII

MERVEILLES DE LA PUISSANCE DIVINE RENFER-
MÉES DANS LE TRÈS SAINT SACREMENT DE
L'AUTEL.

Après avoir développé les preuves du dogme de la présence réelle, exposé son histoire dans tous les siècles et montré les formes diverses du culte d'adoration que la sainte Eglise rend à Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, au saint Sacrement de l'autel, pieux lecteurs, je crois devoir vous faire pénétrer par la pensée dans les profondeurs du mystère, pour vous aider à en admirer les merveilles.

Quand un étranger visitant Paris aperçoit les magnifiques monuments du Louvre et du Luxembourg, après en avoir admiré le grandiose extérieur, il éprouve le besoin de pénétrer à l'intérieur pour examiner en détail les richesses que ces monuments renferment. Un jour convenable a été ménagé dans les salons et les galeries pour en faire ressortir les magnificences, et un inter-

prête instruit du palais, servant de guide à l'étranger, lui montre tour à tour ces ravissantes beautés.

Eh bien ! le dogme de la présence réelle me paraît comme un magnifique monument qui l'emporte suréminemment sur tous ceux de Paris, sur tous ceux même de la Ville éternelle qui sont uniques, incomparables. Ce n'est point un monument fait de main d'homme, c'est le chef-d'œuvre par excellence fait de la main de Dieu, dont le tabernacle du désert et le Saint des Saints de Jérusalem n'étaient que la figure.

Jusqu'ici nous n'avons considéré pour ainsi dire que l'extérieur et nous étions ravis d'admiration et d'amour, nous éprouvions le besoin de nous agenouiller pour louer et bénir cette merveille de l'Eucharistie, cette merveille des merveilles de Dieu. Maintenant pénétrons à l'intérieur de ce monument divin pour admirer les merveilles plus surprenantes encore qu'il renferme. Si la lumière divine nous vient en aide nous les trouverons supérieures aux merveilles de la création, que dis-je ? aux merveilles mêmes de l'Incarnation.

Dieu lui-même a ménagé un jour tout particulier qu'il nous envoie directement du ciel pour éclairer les merveilles de l'Eucharistie. Ce jour n'est autre que la lumière de la foi, elle seule peut voir ces merveilles.

Prenons un guide, un interprète savant que Dieu dans sa bonté s'est plu à instruire et prions-le de nous montrer une à une les principales merveilles renfermées dans ce palais divin de l'Eucharistie.

Ce guide sûr, cet interprète instruit à l'école de la Sagesse éternelle est saint Thomas d'Aquin, le docteur angélique, le docteur par excellence de l'auguste mystère.

Avec un profond recueillement en présence de la Majesté sainte, dans les sentiments de l'adoration, de l'admiration, de la reconnaissance et de l'amour, le flambeau de la foi à la main, pénétrons dans le sanctuaire de l'Eucharistie, dans ce Saint des Saints où Dieu lui-même habite et conjurons-le de nous montrer quelques-unes des merveilles de la toute-puissance de son amour infini. Suivons pas à pas l'illustre docteur du Sacrement d'amour et prions-le de nous expliquer les merveilles qu'il a si bien décrites.

O mystère adorable de nos autels, que je vois de merveilles en vous ! Les hommes demandent à être témoins de prodiges ! Qu'ils viennent donc avec les yeux de la foi contempler la divine Eucharistie et ils verront les plus grands prodiges de la puissance éternelle, les prodiges suprêmes de l'amour infini de Dieu pour l'homme.

Saint Thomas affirme que le Saint-Sacrement est le résumé de tous les miracles ; car nous y

trouvons un seul corps à la fois dans toutes les hosties, sans que cela nécessite aucune extension. Nous voyons la matière revêtir les propriétés de l'esprit, et des accidents dénués de substance produire les mêmes effets que les substances. C'est pourquoi un autre auteur appelle ce même mystère l'abrégé des merveilles de la grâce.

« Miracle dans la substance, car Jésus-Christ détruit la substance du pain et du vin pour substituer son corps à leur place. Miracle dans la quantité, car un corps devrait avoir de l'étendue et celui de Jésus-Christ n'en a point sous les espèces. Miracle dans la qualité, car un corps devrait être sensible et palpable et néanmoins celui de Jésus-Christ est invisible et ne tombe pas sous les sens. Miracle dans l'action, car d'un côté la parole d'un homme donne à Dieu même une manière d'être toute nouvelle pour en faire sa nourriture, et de l'autre, au lieu de changer cet aliment en sa substance, c'est l'aliment qui le transforme en soi et lui fait prendre ses qualités. Miracle dans la passion, car nous voyons ici un prisonnier libre, un mort vivant, un impassible qui souffre, un corps qui est mis à part et qui n'est pas séparé du sang ; qui est ressuscité et néanmoins enseveli ; qui est mangé et qui n'est point consommé ; qui est consommé et qui n'est pas détruit. Miracle dans le mouvement local,

car en même temps on le met en plusieurs lieux, on l'élève et on l'abaisse, on le porte à droite et à gauche, à l'orient, à l'occident tout ensemble. Miracle dans la situation, car il a les yeux au même lieu que le cœur, et le cœur au même lieu que la tête, et la tête au même lieu que les pieds : toutes les parties de ce corps adorable sont ensemble et ne souffrent néanmoins aucune confusion. Miracle dans tous les accidents du pain et du vin, car ils sont détachés de leur sujet et n'ont point d'autre support que la main toute-puissante du Fils de Dieu qui les soutient.

« Qui a jamais vu autant de prodiges tout à la fois ? Ah ! qu'il est vrai que l'amour divin ne vit que d'excès ! Il n'a point de bornes dans ses saillies, non plus qu'il ne peut souffrir d'obstacle dans ses desseins. Il ne se contente pas de faire violence à la créature pour satisfaire à ses inclinations, il fait effort sur le Créateur et il emploie le pouvoir de Dieu contre lui-même. S'il n'était question que de faire des miracles par-dessus les lois de la nature, ce ne serait qu'un jeu de sa puissance ; mais quand je fais réflexion sur l'indignité du lieu où il veut faire sa résidence, il me semble que ce n'est pas seulement la nature qui se trouve intéressée dans les faveurs qu'il fait à l'homme, mais encore sa propre grandeur. Car, quelle apparence qu'une si haute Majesté, qui fait trembler les colonnes du ciel, puisse se

résoudre à se loger dans une prison aussi étroite que celle où il renferme tout ce qui a de plus auguste dans l'adorable Trinité ?

« En vérité, quand je considère que Celui qui remplit le ciel et la terre de son immensité, est caché sous la rondeur de l'hostie et revêtu de faibles accidents au lieu de la pourpre royale, je suis saisi d'une sainte horreur et je ne puis m'empêcher de lui dire : O céleste Adam, où êtes-vous ? Et qui vous a mis en cet état ? Un Dieu dans un tabernacle vermoulu ! Un Dieu dans un ciboire de plomb ou d'étain ! Un Dieu sous un pavillon tout déchiré ! Est-ce donc là cet adorable Epoux qui devait mettre son trône dans le soleil ? Est-ce là cette sagesse incarnée dont le palais devait être si superbe, si magnifique ? Et le voilà réduit à un atôme couvert d'un pauvre rideau ! » (Le P. Nouet, *L'homme d'oraison.*)

En présence de tous ces prodiges de la puissance divine renfermés dans l'auguste mystère, en présence de ces miracles inouïs et multipliés de l'amour divin sans cesse renouvelés au très saint Sacrement de l'autel, l'esprit humain se trouve comme accablé : il sent sa pauvreté et sa misère, il se cache, il s'abaisse dans les profondeurs de Dieu, et son cœur tremblant d'admiration, de reconnaissance et d'amour adore la Majesté sainte voilée à ses regards. Volontiers, après avoir comtemplé même en passant ces mystères

admirables, l'âme chrétienne s'écrie avec Tertullien : « Rien ne nous donne une plus magnifique idée de Dieu que l'impossibilité de le comprendre; sa perfection infinie le révèle aux hommes en même temps qu'elle le cache à leurs yeux. »

Mais dans les chapitres suivants nous allons considérer de plus près le mystère profond du très saint Sacrement et l'examiner en détail.



CHAPITRE XXIII

MERVEILLES DE L'EUCHARISTIE RELATIVES A LA SUBSTANCE DU PAIN ET DU VIN

Le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ. Voilà sans contredit un prodige de premier ordre : le changement d'une substance à une autre dont nous sommes tous les jours témoins au saint autel ; et ce miracle de l'autel surpasse d'une manière ineffable et infinie tous ceux du même genre. Une vile matière est changée non pas en une matière supérieure, non pas en une simple substance spirituelle, mais en Dieu même !

Quand Moïse vit sa verge changée en serpent par la puissance divine, il crut à la mission que lui donnait le Seigneur d'aller délivrer son peuple de la tyrannie de Pharaon ; quand les Apôtres virent l'eau changée en vin aux noces de Cana, ils n'hésitèrent plus de tout quitter pour devenir les disciples du Sauveur ; quand le landgrave de Thuringe rencontra sainte Elisabeth de Hongrie

portant dans les pans de son manteau des provisions pour la nourriture des pauvres et qu'en les regardant il les vit changées en roses du plus vif éclat, il fut émerveillé de la sainteté de son épouse ; quand la marâtre de sainte Germaine Cousin, poursuivant cette jeune vierge qui portait aux pauvres les morceaux de pain dont elle s'était privée, vit ce pain changé aussi en roses, elle cessa pour un temps ses brutalités contre la pieuse bergère.

C'est ainsi que ces prodiges du changement d'une substance à une autre, opérés par la puissance divine, font sur ceux qui en sont témoins une singulière impression. Pourquoi donc l'étonnant prodige du pain et du vin changés à l'autel au corps et au sang de Jésus-Christ, dont nous sommes témoins tous les jours, ne fait-il pas impression sur nous ? C'est que nous ne le voyons pas des yeux de notre corps. Mais il n'en est pas moins réel, la foi le montre à notre admiration. Jamais substance matérielle ne fut changée en une substance aussi noble, aussi divine. Quoi ! ce qui n'était que du pain est devenu en un instant le vrai corps et le vrai sang du Fils de Dieu, un rien est devenu le Christ, Dieu lui-même, devant qui tout genou fléchit !

Sans doute la parole divine nous suffit pour croire ce prodige ; néanmoins, pour aider notre faiblesse, la bonté divine a semé dans la nature

des merveilles analogues qui frappent notre esprit tout en laissant au mystère sa profondeur.

Pour nourrir le corps de l'homme et celui des animaux les suc de la terre ne se changent-ils pas en blé, en grains, en récoltes de tous genres, en fruits de toutes espèces, sous l'action de la puissance divine, à l'aide des diverses semences que Dieu créateur a données à l'homme ? Le suc des fleurs, sous le travail de l'abeille, ne se change-t-il pas en miel et en cire ? L'eau de la vigne ne se change-t-elle pas en vin ? La nourriture que l'homme prend ne se change-t-elle pas en l'homme lui-même, non seulement en l'homme matériel, mais en l'homme spirituel qui pense, qui aime, qui veut à l'aide de ses sens ? Et quand autrefois, sur la terre, le Fils de Dieu, comme nous, prenait sa nourriture matérielle, ne se changeait-elle pas aussi au corps de Jésus-Christ, au corps de Dieu même ? (S. Thomas, *Opusc. in Euch.*, p. III, c. XXI, s. 2.)

Ces analogies merveilleuses de la nature sont frappantes et elles aident ma foi au mystère de la transsubstantiation. Cependant, quelle différence entre elles et ce mystère ! Les merveilles de la nature s'opèrent lentement, imperceptiblement, sous l'action de Dieu créateur, à l'aide des causes secondes qu'il a données au monde et en vertu des lois générales qu'il a posées.

Mais le mystère de la transsubstantiation dans

l'Eucharistie s'opère en un instant, par quelques paroles que prononce un pauvre mortel, sans cause seconde préparant et aidant le mystère, et d'une manière contraire à toutes les lois de la création. Ici le mystère est plus profond encore que celui de la création, lorsque Dieu par sa parole toute-puissante appela le monde du néant.

Considérons l'action de Dieu en ce mystère : ici Dieu n'agit pas sur le néant ; par une puissance supérieure à celle de la création, il agit sur une substance qu'il fait disparaître entièrement, pour y substituer aussitôt un monde qui l'emporte en dignité, en excellence sur tous les mondes ; et ce monde nouveau qui apparaît à l'instant sous l'action divine, c'est le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ, c'est Dieu lui-même créateur de tous les mondes.

Dans la nature aucune substance n'est détruite, elles changent seulement de forme, mais la substance reste. Ainsi, après la résurrection générale, le corps de l'homme réduit en poussière dans le tombeau ou dévoré sous la dent des bêtes féroces sera en substance le même que pendant sa vie ; la puissance divine saura retrouver toutes les parties constitutives de son essence.

« L'action de Dieu pénètre le monde entier, circule dans toutes ses parties et leur communique son indicible vitalité, substantifiant tout ce qui se trouve en contact avec elle.

« Si Dieu allait restreindre ou comprimer cette action dont il remplit l'univers, celui-ci retomberait dans le néant d'où la volonté du Tout-Puissant l'a jadis évoqué. Mais Dieu a créé le monde pour exister à jamais, il le soutient de son souffle conservateur.

« Eh bien ! c'est ce souffle conservateur que, par un miracle unique et sans exemple, contraire à toutes les lois de la création, Dieu retire au pain et au vin au moment de la consécration, et la substance de ce pain et de ce vin disparaît, elle est entièrement écartée du mystère, et si elle n'est pas anéantie elle retombe dans les secrets et profonds trésors de Dieu. » (Le. P. Faber.)

Qui dira la grandeur de ce prodige unique parmi tous les prodiges de la création ? Dieu a réservé pour le Sacrement de l'autel toute la puissance de son bras, et l'homme dans son ignorance s'habitue au prodige sans le contempler ni l'admirer.

Par un prodige supérieur au premier, à la place de ce pain et de ce vin qui n'est plus, sous l'action divine, à l'instant se trouvent le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ.

Mais voici un troisième prodige qui paraît plus merveilleux encore : si les saintes espèces viennent à se corrompre entièrement (car, bien que séparées de la substance qui les soutenait, elles en subissent les lois), si donc elles viennent à se

corrompre entièrement, Notre-Seigneur retire du mystère sa présence sacramentelle et ramène à la place la substance correspondante aux espèces altérées du pain et du vin, et dès lors les lois générales de la création reprennent leur cours interrompu.

Ames chrétiennes, n'êtes-vous pas saisies d'admiration en présence de semblables prodiges que la toute-puissance divine fait chaque jour par amour pour vous au Sacrement de l'autel ? Laissez les autres courir après les miracles ordinaires de Dieu, venez avec les lumières de la foi contempler dans l'auguste mystère des prodiges bien supérieurs encore, les chefs-d'œuvre de la puissance et de l'amour infinis de Dieu pour l'homme, et témoignez-lui toute votre gratitude.



CHAPITRE XXIV

MERVEILLES DE L'EUCHARISTIE RELATIVES AUX SAINTES ESPÈCES

Après la consécration, toute la substance du pain et du vin a disparu, il n'en reste dans l'hostie et le calice que les espèces ou apparences conservant par la puissance divine toutes les propriétés, et en particulier les qualités nutritives du pain et du vin.

Que les accidents grossiers de la matière soient séparés de la substance même de la matière, tous les jours le chimiste le fait dans une certaine mesure imparfaite, lorsqu'il extrait l'esprit des fleurs aromatiques, l'esprit des liqueurs, l'essence de certaines substances nutritives et autres. A Dieu seul appartient la puissance de séparer entièrement les accidents de la substance. Ainsi dans l'Eucharistie les accidents du pain et du vin demeurent dans toute leur intégrité, bien qu'il n'y ait plus aucune substance de pain et de vin.

Le chimiste avec toute sa science, s'il semble séparer des substances qu'il analyse les accidents grossiers de la matière, ne peut les en séparer entièrement. Je vois dans les accidents de l'Eucharistie que nous appelons espèces ou apparences, séparés entièrement du pain et du vin qui n'existent plus, un étonnant prodige de la toute-puissance divine.

Mais sur quoi reposent ces espèces ou apparences, puisque leur substance a disparu et que Notre-Seigneur a pris la place de la substance du pain et du vin ?

« Les espèces sacramentelles reposent sur Notre-Seigneur lui-même, bien qu'elles ne le touchent point. Et de même que dans l'Incarnation la sainte humanité n'a point de personne humaine qui la soutient, les accidents n'ont point de substance qui les supporte. C'est là une des nombreuses affinités qui relie entre eux ces deux mystères si resplendissants de sainteté et de magnificence. » (*Le Saint-Sacrement*, par le P. Faber, t. I, sect. iv.)

Quand Marie contemplait le Verbe fait chair dans son sein, elle voyait que la nature humaine de son divin Fils n'avait pas d'autre support que la personnalité divine et que, par ce miracle de la puissance éternelle, elle était élevée à l'incomparable dignité de Mère de Dieu. Son âme était ravie d'admiration; à la vue de cet étonnant pro-

dige, elle s'abîmait dans son néant et adorait la Majesté de Dieu qui habitait en elle.

Et nous aussi, en recevant l'auguste mystère, soyons dans l'admiration du même prodige, voyons les saintes espèces n'ayant point d'autre support que Notre-Seigneur lui-même, et comprenons que nous sommes associés au bonheur de Marie en portant dans notre chair le même Dieu qu'elle a porté dans son sein. Comme elle, en présence de ce mystère ineffable, abîmons-nous dans notre néant et adorons la Majesté de Dieu qui habite en nous sous les espèces sacramentelles. Les saintes espèces offrent encore à notre admiration un prodige d'un autre genre : entièrement séparées de leur substance elles conservent toutes les propriétés et en particulier les qualités nutritives du pain et du vin. Elles ont la couleur, la forme et le goût de leurs substances qui ne sont plus, elles sont exposées au même cas, elles reçoivent les mêmes impressions et sont accompagnées des mêmes qualités que si leurs substances n'avaient pas été détruites. C'est ainsi qu'elles s'échauffent, se refroidissent, se dessèchent, subissent des mutations analogues à celles qu'elles auraient subies, si rien n'était changé dans leur mode d'existence.

Qui a jamais vu en dehors du mystère de l'Eucharistie de simples accidents posséder toutes les propriétés des substances qu'ils représentent ?

Les accidents, les apparences d'une personne qui se regarde dans une glace ont-ils en réalité toutes les propriétés de la personne elle-même ? La simple photographie d'un personnage a-t-elle toutes les qualités de celui dont elle est l'image ? Mais ce qui me frappe le plus, c'est que les saintes espèces qui ne sont point la substance conservent néanmoins par la puissance divine toutes les qualités nutritives du pain et du vin. Le pain et le vin eucharistiques nourrissent réellement celui qui communie. On a vu des saints à qui la sainte communion servait d'unique nourriture pendant plusieurs jours, pendant plusieurs semaines. Sainte Catherine de Sienne fut un carême entier nourrie uniquement par la sainte communion. Le vénérable curé d'Ars trouvait dans la sainte communion plutôt que dans la très légère et minime nourriture qu'il prenait une fois par jour la force nécessaire pour son travail quotidien de vingt-deux heures au dessus de toute force purement humaine. De nos jours Louise Lateau, jeune fille de vingt et un ans, d'un village de la province du Hainaut, en Belgique, honorée des sacrés stigmates depuis 1868, n'a pris d'autre nourriture que la sainte communion quotidienne depuis le 30 mars 1871 jusqu'au 22 octobre de la même année, jour où la vit le P. Ubald, capucin, narrateur de ce prodige dans le *Propagateur de la dévotion à saint Joseph*. (N° de février 1872.)

Et ce prodige merveilleux des espèces eucharistiques nourrissant notre corps aussi bien que notre âme se répète tous les jours et à chaque heure du jour dans les innombrables églises du monde depuis dix-neuf siècles; et nous n'en sommes pas frappés! Nous n'y songeons même pas! O mon Dieu, éclairez mon ignorance, fortifiez ma foi à votre mystère d'amour, et mon âme sera ravie de vos merveilles et vous aimera davantage.

Mais la nature a-t-elle sur cette merveille des accidents eucharistiques quelques symboles à nous offrir?

Elle n'a que des symboles imparfaits qui laissent au mystère toute son obscurité en versant néanmoins sur lui quelque étincelle de lumière. A l'exemple des saints docteurs de l'Eglise, prenons avec reconnaissance cette étincelle de lumière pour aider notre foi.

Saint Thomas nous offre sur la question des apparences eucharistiques conservées après le changement du pain et du vin l'exemple de la pétrification.

Par suite de cette opération de la nature la substance d'un corps est entièrement changée et cependant la couleur et la figure restent les mêmes. « *Certum est quod sunt quædam aquæ in quibus lignum convertitur in lapidem vel petram, unde optimæ cotes fiunt* ». (Opusc. 59, c. II.)

« Ainsi un tronc d'arbre cesse d'être du bois, devient pierre dans ses parties les plus intimes, et la forme et la couleur du bois demeurent si bien conservées que l'œil est souvent trompé et croit à peine au changement de la première substance, parce que les accidents extérieurs semblent encore accuser sa présence. Il y a plus : le bois est tellement changé en pierre que cette modification essentielle a atteint les parties les plus ligneuses, les plus ténues, les fibres les plus imperceptibles, en leur communiquant toutefois la forme intérieure, les détails anatomiques et la couleur du tissu primitif. C'est une preuve que dans l'ordre naturel une substance tout entière peut être changée, sans qu'il y ait rien de modifié dans sa forme extérieure. »
(Mgr Landriot.)

Et la photographie agissant, non pas sur la substance mais sur les accidents, sur les apparences d'une personne ou d'un lieu, ne la reproduit-elle pas avec une exactitude parfaite et ne la multiplie-t-elle pas à l'infini sur le papier ?

Si la nature et l'art opèrent de semblables merveilles, faut-il nous étonner que la puissance divine en opère de plus incompréhensibles dans le mystère le plus profond de sa sagesse ?

Croyons donc sur la parole de Dieu à la présence des saintes espèces conservant toutes les apparences du pain et du vin, bien que ces sub-

stances soient entièrement changées au corps et au sang de Jésus-Christ. Et croyons aussi que, par un miracle plus surprenant encore dont la nature n'offre aucun exemple, ces apparences conservent toutes les propriétés de leur substance première qui n'existe plus.



CHAPITRE XXV

MERVEILLES RELATIVES AU CORPS, AU SANG, A L'ÂME, A LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST RÉELLEMENT PRÉSENT SOUS CHAQUE ESPÈCE AU SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

Quel étonnant prodige ! Jésus-Christ tient en ses mains un fragment de pain et le prêtre fait chaque jour ce que fait Jésus-Christ. Il prononce sur ce fragment de pain ces courtes paroles : « Ceci est mon corps », et à l'instant, à la place de ce pain qui n'est plus, se trouvent non seulement le corps, mais encore le sang, l'âme, la divinité du Sauveur. Il prend quelques gouttes de vin dans un calice et sur ces gouttes de vin il dit : « Ceci est mon sang », et à la place de ce vin qui n'est plus se trouvent non seulement le sang, mais encore le corps, l'âme, la divinité du Sauveur.

Qui n'est saisi d'admiration à la vue d'un prodige si élevé, et qui n'éprouve le besoin de s'humilier et de s'anéantir en présence de la toute-puissance du Très-Haut ?

Il semble qu'au moins le corps seul de Jésus-Christ devrait se trouver dans la sainte hostie et son sang seulement dans le calice.

Quel est donc la clef de ce profond mystère ?

C'est que le corps de Jésus-Christ est vivant au saint autel et que son sang est vivant dans le calice.

Jésus-Christ ressuscité, glorieux et immortel, ne peut plus mourir, comme l'homme après la résurrection générale ne pourra plus mourir; et il arrive que là où se trouve son corps il est nécessairement vivant, et que là où se trouve son sang il est aussi nécessairement vivant. Personne n'ignore qu'avec le corps vivant d'une personne se trouvent aussi son sang et son âme, et qu'avec le sang vivant d'une personne humaine sont aussi unis le corps et l'âme de cette personne. Donc, avec le corps vivant de Jésus-Christ réellement présent dans la sainte hostie, par la force des paroles sacramentelles, se trouvent aussi par une conséquence nécessaire tout ce qui constitue la personne divine du Sauveur, son sang, son âme et sa divinité; et avec son sang réellement vivant dans le calice, par la force des paroles sacramentelles, sont nécessairement unis par concomitance son corps, son âme et sa divinité.

Ainsi Jésus-Christ, après la consécration, se trouve tout entier sous chaque espèce du pain et du vin: il est réellement vrai Dieu et vrai homme

dans la sainte hostie; il est réellement vrai Dieu et vrai homme dans le calice.

Mais que de prodiges dans ce mystère au moment même où les paroles sacramentelles sont prononcées sur le pain et sur le vin!

Par un premier acte de la puissance divine le corps de Jésus-Christ vient se cacher sous les saintes espèces. C'est là l'effet direct des paroles divines. Mais comme la dignité de la personne adorable de Jésus-Christ ressuscité et glorieux réclame la présence de son âme dans toute la splendeur de sa beauté, il faut un deuxième acte de la puissance divine pour l'unir au corps.

« Le corps a été produit en vertu d'un influx divin et particulier qui n'affecte point l'âme; aussi la présence de l'âme exige un nouvel acte également producteur et distinct qui en touche la substance, comme le premier a touché la substance du corps. De sorte qu'il faut ici un nouvel acte de la puissance éternelle pour produire l'âme de Jésus-Christ sous les saintes espèces. »

Par ce second acte mystérieux et divin l'âme du Sauveur se trouve dans le Sacrement aussi réellement, aussi substantiellement que le corps lui-même. Elle y est avec toute sa sainteté, son amour, sa vision béatifique, avec tous les ornements et les dons naturels et surnaturels dont elle est revêtue.

« Le troisième miracle relatif à la personne de

Jésus-Christ au Sacrement de l'autel, c'est la présence sous les saintes espèces de l'union hypostatique, en vertu de laquelle la chair et l'âme sont unies au Verbe divin. La chair de Jésus-Christ reçoit sa dignité et toute sa puissance de sanctification de cette union qui existe sous les espèces par suite d'un acte producteur qui émane d'elle-même. En effet, bien que le Verbe divin soit partout, toutefois l'union du corps et du sang de Jésus-Christ ne jouit pas de l'ubiquité, parce que le corps et l'âme de Jésus-Christ ne se trouvent pas dans tous les lieux, mais qu'ils sont circonscrits à des endroits particuliers. Néanmoins l'union hypostatique leur appartient tellement qu'ils ne peuvent exister sans elle. C'est pourquoi, de même que le corps et l'âme de Jésus-Christ sont présents dans le Saint-Sacrement en vertu d'un acte particulier, ainsi en est-il de leur union avec le Verbe. »

Donc le Verbe divin est présent dans le Saint-Sacrement par concomitance, c'est-à-dire non seulement en raison de l'immensité qui fait que comme Dieu il se trouve en toutes choses, mais aussi en raison de l'union hypostatique.

De là, « nous pouvons encore tirer une conclusion : c'est que le Père et le Saint-Esprit sont aussi présents sous les espèces non point par l'effet d'un acte producteur dont l'influence ne saurait s'étendre aussi loin, mais par suite de

leur union et de leur identité avec le Verbe éternel. » (*Le Saint-Sacrement*, par le P. Faber, t. I, sect. IV.)

O profondeur de la sagesse divine ! Eh quoi ! quelques paroles tombées des lèvres d'un pauvre mortel à qui vous avez confié votre puissance opèrent à l'instant de si nombreux prodiges ! Elles réalisent entre ses mains le corps, le sang, l'âme, la divinité de son Dieu ; et le prêtre tremblant d'émotion contemple sur l'autel le Sauveur qu'il vient d'y déposer et avec lui l'auguste Trinité elle-même. Il se prosterne, il adore ; comme lui prosternons-nous et adorons.



CHAPITRE XXVI

MERVEILLES DE L'EUCCHARISTIE RELATIVES A LA PRÉSENCE DE JÉSUS-CHRIST SOUS CHAQUE PARTIE DE L'HOSTIE ROMPUE ET SOUS CHAQUE GOUTTE SÉPARÉE DU PRÉCIEUX SANG.

A la vue de cette merveille de la toute-puissance divine, la raison humaine s'étonne et s'effraie. Eh quoi ! s'écrie-t-elle, n'est-ce pas assez que Jésus-Christ soit tout entier sous chaque espèce ! Faut-il donc qu'il se trouve encore tout entier sous chaque partie divisée de l'une ou de l'autre espèce ?

« O homme, s'écrie saint Thomas, cesse ton étonnement, souviens-toi que ce mystère est l'œuvre de la toute-puissance divine. Ne voyez-vous pas, continue le saint docteur, que plus les artistes sont habiles dans l'art de la sculpture, plus ils exécutent des images délicates ? C'est pourquoi, si l'on présente à des artistes une perle ou un très petit fragment d'or et qu'on leur demande d'y graver une image très fine, l'ouvrier peu habile répondra qu'il ne peut l'exécuter et l'artiste supérieur le fera facilement.

De même, pour démontrer combien est grande sa sagesse, le Saint-Esprit, sous la plus petite espèce du Sacrement, rend présent le corps de Jésus-Christ tout entier. C'est pourquoi au livre de la Sagesse (vii) il est dit que l'Esprit-Saint est ingénieux. Car on ne peut lui présenter sur l'autel un morceau de pain si petit qu'il soit qu'il ne sache et ne puisse le convertir au vrai corps de Jésus-Christ.

Quand Marie, effrayée de la grandeur du mystère de l'Incarnation que l'ange lui annonce, demande comment il se fera, l'ange, pour toute réponse, lui dit : « Le Saint-Esprit surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. »

Et quand vous me demandez, dit saint Jean Damascène, comment ce pain deviendra le corps de Jésus-Christ, comment cette petite partie de l'hostie divisée pourra contenir le corps entier du Sauveur, moi je vous dirai aussi : L'Esprit-Saint surviendra et il opérera ces prodiges qui sont au-dessus de la faiblesse de l'intelligence humaine. L'Esprit-Saint n'a-t-il pas eu la puissance de rendre présente tout entière la nature du Verbe éternel à une très petite partie séparée du corps de Marie dans le mystère de l'Incarnation, selon cette parole de l'Évangile : « Et le Verbe s'est fait chair? »

« Dès qu'il y a, dit saint Hilaire, une partie du

corps du Sauveur, c'est-à-dire une parcelle du Saint-Sacrement, le corps s'y trouve tout entier. Car il y a pour le corps du Seigneur la même raison que pour la manne qui le précéda en figure et dont il est dit : Celui qui en avait le plus amassé n'en eut pas davantage et celui qui en avait moins recueilli en eut tout autant. En ceci ce n'est pas la quantité visible qu'il faut estimer, mais la vertu spirituelle. C'est pourquoi celui qui reçoit un plus grand pain eucharistique n'a rien de plus pour son salut que celui qui en reçoit une parcelle ; l'un et l'autre ont le vrai corps entier de Jésus-Christ » (S. Thomas, *Opusc. in Euch.*, p. III, c. XIII, sect. 1.)

Et quelle est la raison d'une si grande merveille ? Le docteur angélique va nous la donner :

« Le corps du Christ est dans l'Eucharistie comme la substance est sous les dimensions et non comme les dimensions sont dans un lieu. Or, toute la nature d'une substance est sous chaque partie des dimensions où elle est contenue. Ainsi, par exemple, sous chaque partie d'un pain est toute la nature du pain et sous chaque partie de l'air toute la nature de l'air. » (*Sum.*, p. III, q. 76.)

Si donc on partage un pain en une multitude de parcelles, comme le pain que l'on distribue le dimanche aux fidèles pendant la messe paroissiale, sous chacune de ces parcelles divisées se

trouve toute la nature du pain, toute la substance du pain. Elle y sera autant que dans tous les produits de l'univers depuis six mille ans. Vous tenez à la main un vase rempli de vin : la substance du vin est tout entière dans ce vase. Si vous répandez la liqueur et que vous formiez mille gouttes détachées les unes des autres, la même substance se trouve encore tout entière et toujours la même dans chaque goutte séparée. Chaque goutte renfermera autant la nature, la substance du vin que tous les produits de l'univers depuis six mille ans.

Ainsi en est-il de l'auguste Sacrement dans lequel se trouve présent le corps de Jésus-Christ quant à la substance et non quant à son étendue, comme nous l'a démontré saint Thomas.

C'est donc la substance du vrai corps de Jésus-Christ, son corps tout entier qui est dans l'Eucharistie, mais à l'état de substance et non avec les dimensions de sa quantité, de sa grandeur matérielle. Ainsi, si l'on partage les espèces sacramentelles, sous la plus petite parcelle visible, comme sous la plus grande formule, se trouvera tout entière la substance du corps du Sauveur.

Quel étonnant prodige ! le corps de Jésus-Christ avec toute sa masse et les qualités qui le composent est, par une vertu divine, élevé au-dessus de la condition des corps ; il n'a ni étendue, ni dimension, ni pesanteur. Il reçoit un mode d'existence tout spirituel par suite duquel il est comme

concentré en un seul point et simultanément et sans solution de continuité répandu dans les espèces, de telle sorte que, comme une substance spirituelle, il est tout entier sous l'espèce entière du pain et tout entier sous chacune de ses parties.

Cette présence de Jésus-Christ au saint Sacrement de l'autel avec un mode tout spirituel est comparable, dit saint Thomas, à la présence de l'âme qui est partout et tout entière dans chaque partie du corps. Jésus-Christ est donc présent à l'autel non pas à la manière du corps que l'on peut partager et diviser, mais à la manière de l'âme qui est une et indivisible. Ce qui est spirituel, ce qui est esprit ne peut se partager. Quand le prêtre partage la sainte hostie, il ne partage que les espèces sacramentelles, et sous chaque parcelle divisée Jésus-Christ est présent en substance, comme il était présent en substance dans l'hostie non divisée. Tant que les dimensions des espèces eucharistiques restent indivises, la substance du corps de Notre-Seigneur reste pareillement indivise ; mais, la division survenant, le corps se multiplie autant de fois qu'elle donne de parties. Il en est de même d'un pain ordinaire : si le pain reste entier, la substance du pain demeure indivise ; si le pain est partagé en une multitude de parcelles, la substance du pain se trouve entière sous chaque parcelle divisée.

La nature nous donne encore une autre image

de cette merveille eucharistique. « Prenez une glace, dit saint Thomas, votre visage y paraîtra entier et indivis. Brisez ensuite cette glace en plusieurs petits fragments ; et, bien que la glace soit rompue en plusieurs éclats, votre visage cependant demeurera le même dans tous et ne sera pas changé. Il en est de même dans le Sacrement du Seigneur que l'on nomme le miroir et l'image de sa bonté. Si donc le miroir, c'est-à-dire la forme du pain et du vin, est divisée en plusieurs parties, chacune d'elles sera unie à Dieu ou sera le vrai corps de Jésus-Christ. Chaque fidèle reçoit le corps de Jésus-Christ tout entier, dit saint Jérôme : il est tout entier dans chaque portion et n'est diminué par aucun, mais il se donne tout entier à tous. » (*Opusc.*, c. XIII, s. 2.)

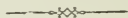
Ces analogies de la nature peuvent aider à l'intelligence du mystère, mais elles ne l'expliquent pas : le mystère demeure toujours dans les profondeurs du secret de Dieu.

Le corps de Jésus-Christ existe sous les saintes espèces avec toutes ses qualités corporelles, d'une manière spirituelle : quel prodige plus surprenant, plus incompréhensible ! Une substance corporelle a revêtu les prérogatives d'une substance spirituelle, la chair est devenue esprit !

Mais je vois dans ce mystère un prodige plus merveilleux encore. C'est la multiplication d'une existence complète qui n'appartient pas même

aux substances spirituelles. L'âme humaine, si elle peut se multiplier par la pensée, ne peut pas se multiplier par son essence : sa substance une et indivisible est emprisonnée dans le corps, et la substance du corps de Jésus-Christ se multiplie à l'infini dans l'auguste mystère.

O Sacrement d'amour, plus je vous contemple, plus je vois de merveilles en vous ! En votre présence je m'humilie, je crois et j'adore.



CHAPITRE XXVII

MIRACLES DE L'EUCCHARISTIE RELATIFS A LA DOUBLE PRÉSENCE DE JÉSUS-CHRIST AU CIEL ET AU SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

Qu'elle est grande la bonté divine ! Ce qui fait la joie et les délices des anges dans le ciel a été donné à l'homme dans son exil : Jésus-Christ, vrai Dieu, qui habite au séjour de la gloire pour le bonheur des anges et des saints, habite sur la terre dans le très saint Sacrement de l'autel pour la consolation de l'homme. Mystère ineffable digne de toute reconnaissance, de tout amour ! Mystère qui fait dire au roi prophète dans son admiration : « Seigneur, vous avez placé l'homme presque à l'égal des anges. »

Oui, Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est en même temps au ciel et au saint Sacrement de l'autel, mais d'une manière différente. « Jésus-Christ, dans le ciel, existe dans son mode naturel avec sa grandeur et les qualités visibles qui le distinguaient sur la terre :

ces qualités sont encore perfectionnées par la lumière de la gloire, et l'une des joies accidentelles de l'éternité sera de voir et d'embrasser cette chair glorieuse qui est notre sœur bien-aimée.

Dans le Sacrement Jésus-Christ est présent dans la substance de son corps d'une manière invisible, à la manière dont l'âme est présente à notre corps, dont les anges sont présents à différents lieux. » (Mgr Landriot, sur l'Eucharistie.)

Il est donc faux de dire que les anges dans le ciel ambitionnent notre bonheur de posséder Jésus-Christ au Sacrement de l'autel; ils le possèdent dans la lumière de la gloire, tel qu'il est en lui-même avec toutes ses magnificences divines et humaines, et nous, nous ne le possédons qu'en substance à travers les ombres et les nuages de la foi.

Il est également faux de dire que Jésus-Christ descend du ciel pour se trouver au saint Sacrement de l'autel.

« Le corps de Jésus-Christ ne change pas par l'acte de la consécration, il ne se meut pas, il est et demeure incorruptible : les injures des hommes comme les accidents qui attaquent le corps ne peuvent l'atteindre. Il y a simplement changement de la substance du pain et du vin à la substance du corps et du sang du Sauveur. Je dis « changement », car la substance du pain n'est pas détruite (comme nous l'avons vu en son lieu),

elle est changée, transformée, ou, pour mieux dire, transsubstantiée, et par cette conversion de sa substance, dit saint Thomas, le pain prend une existence plus noble, puisqu'elle est convertie au corps glorieux du Christ. » (Mgr Landriot.)

Néanmoins, en réalité, en substance, nous possédons au saint Sacrement de l'autel le même Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui habite au ciel dans toute la splendeur de sa gloire, et le saint autel est, à la lettre, non pas le ciel de l'éternité, mais le ciel de la terre.

Pauvres mortels, qu'avez-vous donc fait pour mériter cet insigne bonheur de posséder au milieu des misères de votre exil Celui qui est la joie et la récompense des vainqueurs dans la céleste patrie ? Témoignez votre reconnaissance et votre amour à votre Dieu très bon, ne l'abandonnez pas dans la solitude du sanctuaire, c'est pour vous qu'il y habite; ne délaissez pas le banquet divin où lui-même, en se cachant sous les voiles eucharistiques de peur d'effrayer votre faiblesse, veut vous donner en nourriture le pain des anges; si vous négligez ici-bas son amour, craignez sa justice dans l'éternité et ne comptez pas posséder dans la gloire Celui que vous avez dédaigné dans les abaissements de l'autel.

Ce prodige de Jésus-Christ présent en même temps au ciel et au saint Sacrement de l'autel vous étonne !

Cependant vous n'ignorez pas qu'il est l'œuvre, comme toutes les autres merveilles de l'Eucharistie, de la toute-puissance divine et de l'amour infini de Celui qui fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes ; sur sa parole éternelle croyez et adorez.

Mais la nature, me direz-vous, offre-t-elle ici-bas des analogies, des images de ce mystère ? Oui, la nature nous offre encore ici-bas des analogies, des figures pour aider notre faiblesse et non pour rendre raison du mystère.

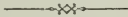
Votre âme, tout en restant substantiellement à l'intérieur de vous-même, se transporte au dehors par la pensée. Habitant en vous comme dans son séjour glorieux, elle est également présente d'une manière accidentelle et imparfaite au lieu où se portent ses souvenirs. Jésus-Christ, lui, en présence de votre âme qui n'est qu'impuissance, se trouve substantiellement présent au saint Sacrement de l'autel comme au ciel.

Nous lisons dans la vie de saint Liguori, évêque de Sainte-Agathe-des-Goths, un prodige de bilocation qui semble ressembler à celui de Jésus-Christ présent en même temps au ciel et dans l'Eucharistie.

Le 21 septembre 1774, après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, saint Liguori demeura dans sa chapelle en extase sur son fauteuil, pendant deux jours, au grand étonnement de toute sa

maison ; et pendant ce même temps il était également présent Rome au milieu de la cour pontificale : il assistait et consolait à la mort le pape Clément XIV.

En quoi consistait cette double présence de saint Liguori ? Je l'ignore, tandis que je sais que la double présence de Jésus-Christ au ciel et au saint Sacrement de l'autel est vraiment et réellement substantielle. Mais si la bonté divine a permis en faveur de plusieurs de ses saints illustres le grand miracle de la bilocation pour consoler quelques-uns de ses serviteurs, je ne suis pas surpris que le Fils éternel de Dieu le fasse habituellement d'une manière plus parfaite et plus réelle pour consoler l'homme dans son exil. Ici encore, ô mon Dieu, plein de gratitude, je crois et j'adore.



CHAPITRE XXVIII

MERVEILLES DE L'EUCCHARISTIE RELATIVES A
LA PRÉSENCE MULTIPLE ET PERPÉTUELLE
DE JÉSUS-CHRIST AU SAINT SACREMENT DE
L'AUTEL DANS UNE MULTITUDE DE LIEUX A
LA FOIS ET DANS UN NOMBRE INCALCULABLE
D'HOSTIES CONSACRÉES.

Voici un nouveau prodige de la puissance divine que la foi nous oblige de croire, un nouveau prodige de l'amour infini de Dieu pour l'homme. O Seigneur Jésus, qu'elles sont admirables les merveilles de votre dilection divine !

Pour qu'aucun lieu de la terre, pour qu'aucun de vos enfants ne soit privé du bonheur de vous posséder dans l'auguste mystère, dans tous les lieux et dans le même lieu une multitude de fois simultanément, vous multipliez le prodige de votre amour. Vous voulez être partout, de l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi, dans les villes, dans les campagnes, dans les tribus sauvages devenues chrétiennes; vous voulez être présent

non seulement dans le tabernacle, mais encore dans autant d'hosties qu'il y a de fidèles pour vous recevoir. Votre amour infini me confond, je crois et j'adore.

Mais quelle est donc la raison de cet étonnant prodige? Saint Thomas déjà me l'a révélée : c'est que vous êtes présent dans l'auguste mystère non pas selon le mode de l'étendue d'un corps, mais selon le mode de la substance d'un être. La substance est l'essence ou la nature d'une chose et ne peut être perçue que par l'entendement.

La substance ou la nature d'une chose peut être présente à la fois; comme nous l'avons vu plus haut, dans une multitude de lieux et sous une multitude de parcelles. La substance ou la nature du pain est présente à la fois dans tous les lieux du monde où il y a du pain; elle est également présente tout entière sous toutes les parcelles du pain divisé. Partout on possède la nature et la substance du pain, et le pauvre qui mange le morceau de pain de l'aumône mange toute la nature, toute la substance du pain, comme le monarque dans son palais, comme l'opulent dans sa riche demeure, comme le bourgeois et l'ouvrier dans leurs maisons. Ainsi en est-il du pain eucharistique, où Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est présent sous le mode de la substance. Ce pain céleste est partout avec la substance de Jésus-Christ; la substance du Sau-

veur est à la fois présente tout entière dans tous les pains consacrés et dans toutes les parcelles de ces pains divisés, comme la substance du pain ordinaire est partout tout entière dans tous les pains de froment et dans toutes les parcelles de ces pains divisés.

Ce miracle étonnant de la bonté divine rencontre dans la nature une multitude d'analogies capables d'aider notre foi. La substance de la nature humaine couvre le monde et elle est tout entière dans chacun des hommes ; ainsi la substance de la nature humaine se trouve dans une infinité d'individus à la fois.

Rien donc de difficile à la nature divine unie à l'humanité glorifiée du Sauveur de se trouver tout entière dans une multitude, dans une infinité d'endroits à la fois, et ainsi dans toutes les hosties consacrées de l'univers.

Ecoutez saint Augustin vous donnant lui-même une magnifique image de ce profond mystère : « Je nourris vos âmes, dit le saint docteur, lorsque je vous parle, et je vous nourris avec ma pensée qui s'est incarnée dans ma voix.

« Si je vous servais une nourriture purement matérielle, elle n'arriverait pas tout entière à chacun d'entre vous, mais il faudrait la diviser par fragments, et chacun recevrait d'autant moins que plus grand serait le nombre des convives. Il n'en est pas de même de la nourriture morale

que vous apporte ma parole. Je dis à vos âmes : Recevez et prenez, nourrissez-vous. Vous recevez le pain de l'intelligence et il n'est point divisé : ce que je dis appartient tout entier à tout le monde et tout entier à chacun... Mes auditeurs ne divisent pas mon discours en sorte que l'un prenne la première partie, l'autre la seconde ou que chacun se partage les syllabes. Non, mais un seul entend tout, deux entendent tout, plusieurs entendent tout sans manquer une lettre ; et si le nombre des auditeurs augmente, il ne s'opère aucune division. Ma parole suffit à tous et chacun la reçoit intégralement. Votre oreille se prépare à entendre et l'oreille de votre voisin qui écoute aussi ne vous porte aucun préjudice. » (Serm. xxiii, *in Natal. Dom.*)

Voilà bien l'image du banquet eucharistique. Le Verbe divin, sans quitter la gloire de son Père, s'est incarné, et par sa chair adorable il se donne sous les espèces sacramentelles, tout entier à tous en nourriture, tout entier à chacun. Des millions d'individus peuvent s'en nourrir aussi bien qu'un petit nombre de personnes. Ce qui est donné à l'un ne nuit pas à l'autre : chacun le reçoit tout entier et le reporte tout entier dans sa demeure, et le Verbe donné sous les espèces sacramentelles n'est ni diminué ni changé : il demeure éternellement.

Quand je vois le verbe humain opérer des mer-

veilles de ce genre, je ne puis m'étonner des merveilles du Verbe éternel.

Le verbe humain de l'orateur habite le sanctuaire de son intelligence, sans le quitter jamais; il s'incarne à l'extérieur dans la parole, et avec cette parole extérieure, expression de son verbe intérieur, l'orateur nourrit du plus intime de son âme des milliers et des milliers d'auditeurs. A tous et à chacun il donne son verbe intégralement, sans que ce qui est donné à l'un puisse nuire à l'autre. S'il confie son verbe extérieur à l'impression, ce verbe tout entier, qui a déjà nourri des milliers et des milliers d'individus par la parole, ira en nourrir des millions et des millions d'autres peut-être pendant des siècles, comme le verbe extérieur de saint Augustin, imprimé dans ces volumes qui font la richesse de l'Eglise.

Si donc le verbe humain sait se multiplier ainsi à l'infini et se donner tout entier à des multitudes immenses, innombrables d'individus pendant des siècles, peut-on s'étonner que le Verbe éternel opère des prodiges plus merveilleux encore, et ait su se donner tout entier jusqu'à la fin des siècles dans le Sacrement de son amour à tous les enfants de l'Eglise ?

« Et le télégraphe électrique ne nous offre-t-il pas lui-même une image de ce mystère. L'étincelle électrique n'est-elle pas présente presque instantanément à la fois dans une multitude d'en-

droits ? Ne fait-elle pas traverser presque instantanément la pensée de l'homme dans une multitude de lieux à la fois, pour la porter avec la rapidité de l'éclair jusqu'aux extrémités du monde ? Le génie de l'homme n'a point encore dit son dernier mot sur la puissance de l'électricité ; peut-être, dans quelques années, en obtiendra-t-il des merveilles plus surprenantes encore qui iront porter en même temps sa pensée à tous les points cardinaux au lieu de la porter à un seul point.» (Mgr Landriot.)

Si un simple fluide, sous l'action du génie de l'homme, opère de semblables prodiges, pouvons-nous nous étonner que les espèces sacramentelles, sous l'action du génie de Dieu, en opèrent de plus surprenantes encore et rendent présent en même temps le Verbe éternel sur tous les points du globe, dans toutes les hosties consacrées ? Oui, ici encore, ô toute-puissance divine, en votre présence, je m'humilie, je m'anéantis et j'adore.

CHAPITRE XXIX

MERVEILLES DU PAIN EUCHARISTIQUE QUI, SE
DONNANT SANS FIN EN NOURRITURE AUX
HOMMES, NE SE CONSOME JAMAIS.

Écoutons saint Thomas préciser avec toute l'exactitude de son langage céleste cette merveille du Sacrement d'amour.

« Un seul le prend, un mille le prennent, ceux-ci reçoivent autant que celui-là, et, pris par tous, il n'est jamais consumé. »

J'ai besoin, ô mon Dieu, de connaître la puissance et la richesse de votre amour infini pour ne pas être surpris d'une si étonnante merveille. Eh quoi ! pour vous donner à moi tous les jours de ma vie, pour vous donner chaque jour jusqu'à la fin des siècles à tous vos enfants, aux méchants comme aux bons, vous voulez vous donner sans fin à ceux qui ont faim et soif de votre amour et vous avez trouvé le secret de vous donner toujours sans être consumé jamais !

Bonté divine, soyez louée et bénie jusqu'à la

fin des siècles de cette merveille de votre dilection sans égale et accordez-moi la grâce de ne pas négliger, au milieu de ces épreuves de l'exil, ce bienfait qui doit me conduire aux joies éternelles de la patrie. Pour encourager ma faiblesse à croire cet étonnant prodige d'amour, vous en avez semé des traces en moi, au firmament et jusque sur la terre elle-même.

Si je considère ce qui se passe en mon âme, lorsque vous l'avez éclairée d'une étincelle de lumière divine et échauffée d'un rayon de votre amour, je la vois éprouver le besoin de se donner à ses frères, non pas à un, à deux, à un petit nombre, mais à tous. Si elle le pouvait, elle voudrait se donner au monde entier. Et, chose étrange ! plus elle se donne à ses frères, plus elle s'enrichit elle-même, plus elle veut se donner encore ; et en se donnant sans fin elle se trouve toujours la même, que dis-je ? elle se trouve plus elle-même à mesure qu'elle se donne.

Si donc une pauvre âme humaine accablée d'infirmités et de misères a tant de puissance à se donner sans se consumer jamais, lorsqu'une étincelle de lumière divine a éclairé ses yeux malades, lorsqu'un rayon de l'amour divin a fondu les glaces de son cœur durci par l'âge et les maux de la vie, puis-je m'étonner que vous, l'océan de la vie qui ne s'use jamais, la lumière éternelle, source de toute lumière, l'amour infini, foyer

perpétuel de la charité qui embrasse de ses ardeurs le ciel et la terre, puis-je m'étonner que vous aimiez à vous donner, à vous prodiguer à tous les enfants des hommes en qui vous faites vos délices ? Puis-je m'étonner qu'en vous donnant, qu'en vous prodiguant, vous ne vous consumiez jamais et sembliez au contraire vous enrichir sans fin de nouvelles lumières et de nouveaux feux d'amour céleste ?

Où, ô divine Bonté, si je ne savais pas par la foi que vous êtes toujours le même, que vous ne changez jamais, je croirais qu'en vous donnant vous vous enrichissez encore.

Si je jette les yeux au firmament, je vois avec saint Thomas le soleil depuis six mille ans versant chaque jour sur l'immensité du globe sa lumière pour embellir la nature, pour éclairer tous les hommes, pour éclairer tous les animaux eux-mêmes. Et sa lumière ne change jamais, ne diminue jamais. Si les nuages qui l'obscurcissent par moment s'écartent quand les diverses saisons reviennent, sa lumière est toujours aussi féconde. Elle verse ses flots sans fin et jamais ses flots ne diminuent, sa source de brillantes clartés est intarissable. Et ses rayons de chaleur qui rendent la vie à l'homme, qui font verdier les campagnes, qui font mûrir les moissons, qui enrichissent la nature de récoltes et de fruits de tous genres, qui sont si utiles aux animaux de

toutes espèces, s'usent-ils jamais depuis soixante siècles ? Si des causes accidentelles viennent les intercepter, quand ces causes disparaissent ne reprennent-ils pas toute leur splendeur et en quelques jours ne réparent-ils pas la plupart des maux qu'ont causés à la nature des pluies trop abondantes ou des frimas trop prolongés ?

Si donc le soleil matériel a tant de puissance pour se donner à tous, depuis tant de siècles, sans s'user jamais, le Maître du soleil n'aurait-il pas la même puissance et une puissance plus grande encore ?

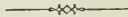
Oui, ô Soleil de justice, j'admire votre inépuisable fécondité et je crois sans peine les richesses de votre amour !

Je trouve sur la terre une analogie frappante de l'inépuisable fécondité de Dieu au Sacrement de son amour, se donnant sans cesse sans se consumer jamais.

J'entre dans une de ces grandes églises de Paris où tous les préparatifs sont faits pour l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Je vois sur l'autel et dans le sanctuaire des milliers de bougies préparées : l'église elle-même en est toute remplie, et cependant aucune encore n'est allumée. La lampe seule du sanctuaire brûle : aussitôt j'aperçois un clerc venir prendre du feu à la lampe, et, à l'aide de ce feu, en quelques instants, les milliers et les milliers de bougies préparées

étincellent de clartés éblouissantes. Toutes ces lumières ont été empruntées à la lampe du sanctuaire et celle-ci n'a rien perdu de son éclat.

Ainsi, ô Lumière éternelle, dans le céleste banquet vous éclairez toutes les intelligences, vous enflammez tous les cœurs, sans rien perdre de votre éclat, de votre splendeur. (S. Thom., *Opusc. in Euch.*, s. III, c. XIV.)



CHAPITRE XXX

MIRACLES D'AMOUR DANS LES ABAISSEMENTS DE
JÉSUS-CHRIST AU TRÈS SAINT SACREMENT DE
L'AUTEL.

« Il s'est anéanti lui-même, dit saint Paul en parlant de Jésus-Christ, fait homme pour attirer l'homme à lui dans les liens de l'amour. selon cette parole de l'Esprit-Saint : *In vinculis Adam traham eos.* »

Dans l'Ancien Testament Dieu n'apparaît à l'homme que dans la majesté de sa gloire et imprime la terreur qui effraie : c'est le Souverain Maître de l'univers qui se révèle à sa créature. S'il se montre à Adam coupable dans le paradis terrestre, Adam est saisi d'effroi. S'il descend sur la montagne d'Horeb pour parler à Moïse, c'est au milieu d'un buisson ardent, et, avant de permettre au futur conducteur d'Israël d'approcher pour recevoir ses ordres, il lui ordonne d'ôter sa chaussure. S'il veut faire alliance avec son peuple qu'il a tiré de la servitude d'Égypte, s'il veut

lui donner sa loi sur le Sinaï, il ordonne que le peuple se purifie pendant trois jours et défend sous peine de mort que les enfants d'Israël touchent la montagne qui doit servir d'escabeau à ses pieds. Des tonnerres et des éclairs annoncent l'arrivée du Seigneur, une nuée épaisse enveloppe la majesté de sa gloire et sa voix se fait entendre au milieu des feux qui pénètrent le peuple de terreur.

Dans le Nouveau Testament, au contraire, pour apparaître aux hommes, Dieu prend à cœur de se dépouiller de toute grandeur, de toute puissance, de toute majesté pour ne revêtir que les charmes de l'amour. S'il descend sur la terre pour sauver l'humanité et réparer le mal que le péché lui a causé, il voile sa divinité sous les dehors de l'humanité, il se fait chair dans le sein de Marie et vient au monde dans une pauvre étable pour attirer tout à lui dans les liens de l'amour. Aussi les Juifs y viennent dans la personne des bergers, et les nations païennes accourent dans la personne des mages. Les anéantissements de l'Homme-Dieu ont banni toute frayeur. Mais dans l'Eucharistie l'anéantissement est encore plus complet : il voile sa divinité et son humanité sous les espèces du pain et du vin. Les langes de la crèche laissaient encore voir les traits d'un petit enfant, mais les espèces sacramentelles ne laissent apparaître que les signes

de la mort; que dis-je? elles ne montrent que les apparences d'une matière vile et commune, et sous ces apparences grossières Jésus-Christ a caché sa grandeur, sa science, sa sagesse, sa puissance infinies, les incomparables richesses de son âme unie hypostatiquement à la divinité et les beautés merveilleuses de son corps qui ne fait qu'un avec le Verbe éternel lui-même.

Qui donc, ô mon Sauveur, pourra vous reconnaître au milieu de semblables anéantissements? La foi et l'amour.

Augmentez donc en moi cette foi et cet amour, afin que, sous ces apparences viles et communes d'un peu de pain et de quelques gouttes de vin, je puisse vous reconnaître comme mon Seigneur et mon Dieu et vous payer par un amour plus généreux ce mystère d'amour.

Vous vous êtes caché, ô mon Sauveur, sous ces apparences vulgaires, afin que partout l'auguste mystère puisse être opéré et qu'aucun lieu de la terre ne soit privé de votre présence.

Loué soit votre amour!

Vous avez revêtu ces apparences si simples pour ne pas effrayer notre faiblesse et pour venir consoler le pauvre dans sa chaumière, comme le monarque dans son palais.

Loué soit votre amour!

Vous avez choisi ces apparences de nourriture ordinaire pour vous donner en nourriture à nos

âmes et nous identifier avec vous, afin de diviniser toutes les puissances de notre âme et de déposer dans notre chair mortelle les germes efficaces de l'immortalité glorieuse.

Loué et béni soit à jamais, ô mon Jésus, votre amour divin si prodigue de lui-même pour aider ma faiblesse et ma misère et élever ma bassesse jusqu'à la hauteur de Dieu !



CHAPITRE, XXXI

AUTRES MERVEILLES D'AMOUR DANS LES ABAIS-
SEMENTS DE JÉSUS-CHRIST AU TRÈS SAINT
SACREMENT DE L'AUTEL.

Qui donc, ô mon Dieu, opérera le prodige inef-
fable de votre Sacrement d'amour ? Quel est le
pontife heureux à qui a été donné le pouvoir de
changer le pain en votre corps adorable et le vin
en votre sang précieux ? Les anges n'ont pas
reçu de vous cette puissance, Marie elle-même
ne l'a jamais possédée, et j'entends saint Paul me
dire que nous avons un seul et unique Pontife
dont la grandeur est sans limite et qui n'est autre
que Jésus, le Fils de Dieu.

« Tout pontife, continue le grand Apôtre, est
pris parmi les hommes et est établi pour eux en
ce qui regarde le culte de Dieu, afin qu'il offre des
dons et des sacrifices pour la rémission des pé-
chés. Il est homme lui-même afin qu'il puisse
être touché d'une juste compassion pour ceux qui
pèchent par ignorance et par erreur, comme étant

lui-même environné de faiblesse. Et c'est ce qui l'oblige à offrir le sacrifice d'expiation des péchés aussi bien pour lui-même que pour le peuple. Or, nul ne s'attribue à soi-même cet honneur, mais il faut y être appelé de Dieu comme Aaron. Ainsi Jésus-Christ n'est point entré de lui-même dans la gloire pour être pontife, mais il l'a reçue de Celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui... Vous êtes prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » (Heb., v, 1-6.)

Je le sais, ô mon Sauveur, vous êtes le Pontife unique, éternel selon l'ordre de Melchisédech, qui réconcilie le ciel avec la terre par un sacrifice d'agréable odeur qui n'est autre que le sacrifice de votre corps adorable et de votre sang précieux sans cesse immolés sur l'autel. C'est vous-même qui êtes le véritable prêtre, le véritable sacrificeur. Mais cette puissance divine que vous possédez comme Fils de Dieu, comme Pontife éternel de la Nouvelle Alliance, vous l'avez léguée à de simples mortels, car c'est eux seuls que je vois debout à l'autel comme prêtres et sacrificeurs.

Je ne m'étonne pas qu'en remontant au ciel à la droite de votre Père, vous ayez laissé la gloire de votre sacerdoce à Celui que vous avez constitué votre Vicaire sur la terre, à Celui que vous avez revêtu des prérogatives de l'Éternel. Oui, si le seul et infailible Pontife, successeur de Pierre,

opérait sur la terre le mystère d'amour, si, seul, il faisait venir en ses mains le Fils de Dieu pour l'offrir et le donner au monde, comme Marie, sans doute, je serais ravi d'admiration, mais je ne serais pas écrasé par le mystère d'amour. Le monde entier s'ébranlerait pour aller voir ce Pontife unique et admirer en ses mains, seules dignes de l'opérer, le prodige ineffable et merveilleux de l'Eucharistie. Comme les enfants d'Israël accouraient de tous les points de la Judée à Jérusalem pour contempler le Pontife de l'Ancienne Loi entrant une seule fois l'année dans le Saint des Saints en présence du tabernacle, les enfants de l'Eglise accourraient de tous les points de l'univers à la Cité sainte, pour contempler le Pontife de la Loi Nouvelle dans le sanctuaire incomparable du Vatican, environné de toute la majesté de sa gloire et montant à l'unique autel du monde pour changer le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ.

S'il en était ainsi, je croirais la grandeur de Dieu associée à la grandeur de son amour et le peuple chrétien pourrait chanter dans les cantiques de sa joie et de sa reconnaissance avec plus de raison que le peuple d'Israël : « Non, il n'est point de nation pour qui le Seigneur ait fait de si grandes choses : *Non fecit taliter omni nationi.* »

Mais qu'ai-je vu autour du Pontife universel,

successeur de Pierre ? J'ai vu sept cents pontifes accourus de toutes les provinces de l'univers : dans les magnifiques ornements dont ils étaient enveloppés ils ressemblaient presque au Pontife suprême, et celui-ci les appelait non pas ses fils mais ses Frères. Il les associait à sa grande mission d'éclairer le monde, et avant de prononcer l'oracle divin il avait demandé leur avis. Sans doute ils étaient au second rang et on voyait leur puissance découler du Siège de Pierre, comme de la source unique de toute puissance sacerdotale. Mais en cette circonstance solennelle, ce n'était pas le Pontife suprême que je voyais à l'autel, c'était l'un de ses Frères d'un pays lointain ; tour à tour ces pontifes éloignés montaient à l'autel du Saint-Concile dans la grande assemblée en présence du successeur de Pierre, et le Vicaire de Jésus-Christ inclinait son front radieux de l'auréole de l'infailibilité devant le mystère auguste qu'opérait l'un de ses Frères à l'autel du sacrifice. Donc, sous ce rapport, ils étaient égaux, ils avaient la même puissance que lui pour opérer le prodige ineffable de l'Eucharistie.

Je vois tous ces pontifes du monde de retour dans leurs provinces éloignées : les uns parmi les nations catholiques, les autres parmi les nations hérétiques ; ceux-ci parmi les peuples schismatiques, ceux-là même au milieu des peuples

idolâtres et parmi les tribus sauvages. Tous, comme le Pontife suprême, ils ont un sanctuaire et un autel où ils consacrent les saints mystères, et le Dieu de l'Eucharistie, prodigue de lui même, se montre entre les mains de ces pontifes à toutes les nations, à toutes les provinces de l'univers. Et les peuples sans un grand déplacement peuvent contempler et adorer entre les mains des pontifes de l'Eglise le Dieu Très-Haut réellement présent sous les espèces sacramentelles.

O mon Dieu, qui se lassera d'admirer les merveilles de votre amour ? Vous voulez vous rendre accessible à tous les peuples, vous voulez vivre au milieu de tous, vous voulez vous donner à tous !

En présence de vos ineffables condescendances et de vos abaissements si multipliés, vous mettez ma foi à l'épreuve, mais, je le sais, ce mystère est la merveille par excellence de votre amour, je crois et j'adore.

Plus j'avance, plus le mystère d'amour se répand, se multiplie. Je vois un de ces pontifes possédant la plénitude du sacerdoce, revêtu de tous les insignes de sa dignité et environné d'une couronne de jeunes lévites pieux et recueillis portant sur le bras les ornements du sacrifice. Ces lévites s'agenouillent devant le pontife de l'Eglise : il les exhorte, il prie sur eux, il leur impose les mains, il oint de l'huile sainte plu-

sieurs de leurs doigts, il les revêt des ornements qu'ils portent, puis il leur ordonne de monter au saint autel et de faire ce qu'il fait lui-même. Et le lendemain les populations s'ébranlent pour accourir de toutes parts à l'autel où un de ces jeunes lévites consacré la veille va monter revêtu d'un ornement semblable à celui du pontife. N'en soyez point surpris : lui, aussi, est prêtre selon l'ordre de Melchisédech, il a sur le mystère d'amour la même puissance que le pontife vénérable qui l'a consacré la veille.

Ce que ce pontife vient de faire sur les jeunes lévites qui l'entourent au jour solennel d'une ordination sacerdotale, tous les pontifes le font plusieurs fois l'année sur un bon nombre de ministres sacrés et donnent ainsi, non plus à un grand peuple de province, mais à de simples et multiples populations de paroisse un homme ayant la puissance de Dieu même pour consacrer les saints mystères et rendre ainsi accessible à tous la présence du Très-Haut voilée sous les espèces sacramentelles. On compte par centaines et quelquefois par milliers les prêtres d'une seule province. Oh ! qu'ils sont nombreux les prêtres dans une nation ! Qui pourra compter ceux de l'Eglise universelle ? Et tous, comme les pontifes, comme le successeur même de Pierre, opèrent le grand prodige de la présence réelle au saint Sacrement de l'autel, par la puissance du sacer-

doce catholique qu'ils ont reçue. Le monde est couvert de sanctuaires et rempli d'autels, et partout les prêtres consacrent l'auguste mystère; partout Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, a sa demeure, partout il a son tabernacle, partout il a sa table mystique, et les hommes n'ont que quelques pas à faire pour aller le contempler, l'adorer et le recevoir.

Qui aurait pu, ô mon Dieu, soupçonner une semblable merveille d'amour, tant de condescendance, tant d'abaissements pour de chétives créatures, pour des hommes si ingrats? Que de fois vos sanctuaires sont abandonnés! Que de fois votre tabernacle est délaissé! Qu'il est petit relativement le nombre de ceux qui se pressent à votre table sainte! N'importe, vous voulez que partout les prêtres multiplient votre présence sacramentelle, parce que vous faites vos délices d'être avec les enfants des hommes.

O mon Sauveur, aidez-moi à comprendre votre amour, enflammez mon cœur du feu de la charité, multipliez vos adorateurs au très saint Sacrement. activez la ferveur des âmes reconnaissantes et sensibles à vos abaissements, faites qu'au moins des cœurs généreux vous dédommagent de l'indifférence et de l'ingratitude de tant d'autres.

Mais, parmi ces hommes innombrables qui consacrent chaque jour l'auguste mystère, n'y a-

t-il que des Charles Borromée, des François de Sales, des Vincent de Paul, des Olier, des curé d'Ars? Tous les ministres du Sacrement de l'autel sont-ils dignes au moins par la sainteté de leur vie de l'honneur du sacerdoce, et la victime très pure, la victime nue de la croix n'est-elle touchée que par des mains pures, que par des mains habituées au détachement des biens terrestres? »

Hélas ! ô mon Sauveur, ô mon Dieu, quand je vois à l'autel de la Cène parmi les Apôtres qui forment votre cortège d'honneur un disciple perfide, un disciple avare, un disciple traître, un disciple presque bourreau, un Judas, je tremble qu'il n'y ait parmi ces milliers de sacrificateurs debout à l'autel quelques nouveaux Judas, peut-être même un bon nombre de Judas, véritables bourreaux de votre personne adorable.

Comment votre sainteté peut-elle se laisser traiter par un prêtre impudique, par un prêtre avare, par un prêtre ennemi juré de ses frères, par un prêtre blasphémateur, par un prêtre hérétique, par un prêtre schismatique, par un prêtre apostat, par un prêtre couvert de crimes ?

O saints anges gardiens des saints autels, par respect, par amour pour votre Roi et votre Dieu, écarterez tous ces ministres indignes et ne permettez pas qu'ils viennent profaner le plus auguste de nos mystères ! Je vois vos bras levés

prêts à les frapper des plus terribles châtimens et ne pas leur permettre d'appeler dans leurs mains sacrilèges le divin Fils de Dieu, le divin Fils de Marie. Mais pourquoi donc votre courroux semble-t-il arrêté, pourquoi donc paraît-il enchaîné ? Ah ! je vous entends me dire : La Miséricorde éternelle nous défend de frapper, elle veut par amour pour les hommes passer quelquefois par des mains indignes, afin qu'aucun enfant de l'Eglise ne soit privé du bonheur de posséder son Seigneur et son Dieu dans le Sacrement d'amour.

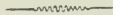
Si la sainteté de la vie, la pureté de la foi, la soumission à l'Eglise, la fidélité au plus auguste ministère étaient nécessaires pour effectuer valablement la consécration et la distribution des saints mystères, souvent les fidèles pourraient être dans l'inquiétude, douter de la présence réelle et trembler de devenir eux-mêmes idolâtres.

C'est donc par amour pour eux que Jésus-Christ n'a exigé dans le prêtre pour la validité du Sacrement que la consécration valide du ministre et qu'il s'est exposé à tant d'outrages de la part des prêtres indignes.

Il semble indifférent aux injures, aux sacrilèges, il semble oublier sa grandeur et sa sainteté. Il ne voit que nous, ne consulte que nos intérêts et s'efforce de faire converger tous ses décrets vers notre bien. Il veut demeurer près de nous.

L'adorable sacrifice doit être accessible et à la portée de chacun de nous, et les moyens de communion sont aussi peu coûteux et aussi communs que l'air que nous respirons. Ce qui doit être le plus avantageux ou le plus doux, Dieu le fait, car notre bien est comme la règle de ses actes.

O mon Jésus, quand je vous vois plongé dans de si profonds abîmes par amour pour moi, je voudrais que mon cœur fût tout de feu pour vous aimer, je voudrais que ce feu consumât toutes mes faiblesses, toutes mes misères pour vous exprimer ma gratitude par la sainteté de ma vie; mais dans l'impuissance de vous aimer comme je le devrais, je vous offre avec mes faibles efforts tout l'amour des saintes âmes qui sont sur la terre, tout l'amour des anges et des saints dans le ciel. tout l'amour de votre Père Nourricier, tout l'amour de votre sainte Mère elle-même.



CHAPITRE XXXII

LES ABAISSEMENTS DE JÉSUS-CHRIST AU SACREMENT D'AMOUR NE COMPROMETTENT EN RIEN SES GRANDEURS DIVINES.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles. Il y est caché à nos yeux de chair comme dans la splendeur de son Père, il y jouit du même bonheur, il y reçoit sur la terre les adorations et les hommages de ses créatures fidèles. Les injures des méchants ne peuvent nuire en rien à ses perfections divines ni altérer la gloire de son corps glorieux uni hypostatiquement à la divinité. Elles publient aux anges et aux hommes sa tendresse, sa miséricorde infinie pour ses fils chéris de la terre et sa patience sans bornes qui invite les pécheurs à se convertir.

O mon Dieu, j'admire les merveilles de votre amour et je désire vous payer de retour. Comme vous vous donnez à moi, je veux me donner à vous. Mais ne craignez-vous pas les égarements

de ma faiblesse ? N'ira-t-elle pas se familiariser avec un amour si généreusement abaissé ? ma misère n'oubliera-t-elle pas vos grandeurs ?

Ame chrétienne, me répond le Seigneur, tes craintes me rassurent : je veux t'aimer et te prouver mon amour, aime-moi sincèrement et je te dirai comme à un de mes serviteurs dévoués : « *Fais ce que tu veux.* » L'amour divin dans la sainte familiarité que je lui accorde sait toujours garder le respect intérieur et extérieur qu'il me doit. Il n'y a que celui qui n'aime pas l'Amour qui peut manquer d'égards à l'Amour.

O amour divin, enflammez mon cœur de votre dilection, et toujours, je le sens, je saurai respecter vos grandeurs. Mais, Seigneur, vos grandeurs elles-mêmes ne sont-elles pas compromises par tant d'abaissements ?

Ame chrétienne, cesse tes inquiétudes, ma sagesse infinie a pourvu à tout. Regarde le Roi des astres qui est la plus frappante image de ma gloire. S'il abaisse ses rayons bienfaisants dans les profondeurs des vallées, comme sur la cime des montagnes ; s'il les promène sur les abîmes de l'océan, comme sur les campagnes qu'il fertilise, perd-il quelque chose de sa splendeur ? S'il dore de ses feux les rochers incultes des Alpes, est-il moins puissant que lorsque, par ces mêmes feux, il fait mûrir le raisin du coteau et blanchir les moissons de la plaine ? S'il darde ses rayons

sur la boue des champs désolés par la pluie, comme sur les dômes splendides des basiliques de Rome, n'est-il pas toujours le même ? La vase des étangs et des marais qu'il dessèche pour les fertiliser vient-elle ternir l'éclat de sa magnificence ? Les crimes des hommes dont il est témoin diminuent-ils sa gloire ?

Eh bien ! moi, le Soleil de justice, en abaissant les rayons de ma miséricorde et de mon amour dans les profondeurs des misères humaines, comme sur les hauteurs des vertus des saints, en les promenant sur les abîmes du monde moral, comme sur les populations chrétiennes que je sanctifie, ai-je perdu quelque chose de ma splendeur ?

Si j'enveloppe des feux de mon amour des cœurs plus durs que les rochers, s'ils restent insensibles à ces feux, si aucune plante de vertu n'y peut grandir, suis-je moins puissant que lorsque j'enrichis d'abondantes moissons de vertus et de mérites les âmes de bonne volonté ? Si je darde mes rayons d'amour sur la boue des cœurs désolés par le vice ou sur l'héroïsme de mes saints d'élite, ne suis-je pas toujours le même ? N'y a-t-il pas bien des cœurs qui ressemblent à des étangs, à des marais couverts d'une vase immonde ? La boue des vices et des passions y déborde. Sur ces cœurs corrompus je fais briller les rayons splendides de ma Miséricorde, je les

dessèche de la boue des vices, je les fertilise des vertus chrétiennes. Cette vase impure a-t-elle terni l'éclat de ma magnificence ? Par les abaissements de mon amour, ai-je perdu quelque chose de mes grandeurs divines, de mes beautés éternelles ? Lorsque les campagnes désolées par la pluie ont été desséchées et fertilisées par l'action puissante de l'astre bienfaisant ; lorsque, sous cette même action, elles se sont couvertes de feuilles, de fleurs, de fruits, de récoltes de tous genres, le soleil reçoit de la nature elle-même qu'il a enrichie un nouvel éclat, une nouvelle gloire. Les magnificences de la nature reflétant ses rayons ajoutent quelque chose à sa beauté elle-même.

Il en est de même du Soleil de justice, lorsque par l'action puissante de sa grâce il a desséché les cœurs de la boue des vices et fécondé ces mêmes cœurs des vertus chrétiennes. Ceux-ci, par leur beauté intérieure et par les fleurs et les fruits extérieurs qui embellissent et enrichissent l'Eglise, ajoutent à la gloire extérieure de Dieu un nouveau lustre, un nouvel éclat. Ils font louer et bénir l'amour et la puissance du Dieu caché des tabernacles et obtiennent de nouvelles conquêtes à son amour par l'édification qu'ils répandent de toutes parts. (S. Thomas, *Opusc. in Euch.*, c. XIV.)

O Seigneur Jésus, soyez donc à jamais loué pour toutes les merveilles de puissance et de

sagesse que votre amour a cachées dans le plus auguste des mystères !

Je m'arrête à ces considérations pour le moment ; car, devant exposer dans le second volume de cet ouvrage la doctrine de l'Eglise sur le saint sacrifice et la sainte communion, j'aurai encore occasion de dévoiler d'autres merveilles de puissance, de sagesse et d'amour.



CHAPITRE XXXIII

LE SACREMENT DE L'AUTEL EST L'EXTENSION
PERPÉTUELLE ET ACCESSIBLE A TOUS DU
GRAND MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Sur le point de quitter ses disciples pour aller au jardin des Olives et commencer sa passion, Notre-Seigneur leur dit : « Je ne vous laisserai pas orphelins », vous aurez toujours ma présence réelle dans le Sacrement de mon amour que je viens de vous donner pour le transmettre à tous les enfants de mon Eglise jusqu'à la fin des siècles. C'est ainsi que Jésus-Christ a trouvé le secret de perpétuer et de rendre accessible à tous le grand mystère de son Incarnation.

Si j'étudie le mystère de la transsubstantiation, j'y trouve l'affinité la plus admirable avec le mystère de l'Incarnation.

« De même que dans le mystère de l'Incarnation la divinité invisible est unie à l'humanité visible, de même dans le Saint-Sacrement la chair invisible de Jésus-Christ est unie aux espèces

visibles. En outre, de l'union hypostatique dans l'Incarnation résulte un seul Christ, et de l'union qui se consomme avec les espèces résulte un seul Sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ.

Voici encore un trait de ressemblance : dans l'Incarnation le Verbe est uni tout entier à chacune des parties de la nature humaine; ainsi en vertu de la consécration le corps entier de Jésus-Christ est uni à chacune des espèces. Puis, de même que dans l'Incarnation la divinité demeura intacte et impassible, tandis que l'humanité était blessée et souffrante, de même dans le Saint-Sacrement les changements et les circonstances qui affectent les espèces ne sauraient atteindre Jésus-Christ qui demeure caché sous elles. Toutefois aussi, comme, à cause de l'union hypostatique, nous disons que Dieu a souffert, qu'il a été crucifié et qu'il est mort, bien que l'humanité seule ait été soumise à ces diverses épreuves : ainsi nous disons dans le Saint-Sacrement que le corps de Jésus-Christ est brisé et consommé, quoiqu'en réalité ces expressions ne puissent s'appliquer qu'aux espèces seules. Ensuite, de même que dans l'Incarnation l'humanité de Notre-Seigneur ne subsistait pas d'une manière naturelle, mais était soutenue par la seule présence du Verbe : de même dans l'Eucharistie les espèces ont perdu leur mode d'existence naturelle et ne sont retenues ensemble que par la vertu du

corps de Jésus-Christ, sans posséder aucune substance naturelle qui leur soit propre.

Enfin, comme il n'était donné à nulle puissance créée de briser l'union de l'Incarnation, ainsi, tant que durent les espèces, nulle puissance créée ne saurait dissoudre l'union sacramentelle dans l'Eucharistie. C'est pourquoi on a dit avec raison que la transsubstantiation était la continuation et l'extension de l'Incarnation ; et sous un point de vue nous pouvons la regarder comme un mystère plus excellent encore. En effet, tandis que l'Incarnation n'a eu lieu qu'une fois et dans un seul endroit, la transsubstantiation se reproduit tous les jours et à chaque heure du jour et dans mille lieux à la fois. Elle contient donc tout ce qu'il y a d'excellent ou d'éminent dans l'Incarnation, en ajoutant à ce mystère une beauté et une suavité toutes nouvelles. » (*Le Saint-Sacrement*, par le P. Faber, t. I, sect. v.)

En lisant dans l'Évangile les différents mystères de la vie de Notre-Seigneur, on regrette de ne pas en avoir été témoins, comme la très sainte Vierge, saint Joseph, les disciples et les heureux contemporains de Jésus-Christ ; mais si l'on vient à réfléchir que Jésus-Christ est réellement, substantiellement présent dans le Sacrement de l'autel, comme à Bethléem, à Nazareth et dans tous les lieux témoins de sa vie publique et de sa passion, il semble qu'on n'a plus rien à regretter.

Si on contemple avec foi et amour sa vie sacramentelle, on y trouve des analogies parfaites avec sa vie naturelle.

Les saints anges qui virent le Verbe fait chair en un instant dans le sein de Marie par l'opération toute-puissante de l'Esprit-Saint, le voient en un instant fait chair à l'autel entre les mains du prêtre par la même puissance infinie de l'Esprit sanctificateur et ils voient cette présence réelle et substantielle de Jésus-Christ opérée sous les espèces sacramentelles non pas une seule fois mais des milliers et des milliers de fois sur tous les autels de l'univers, où un prêtre, comme Marie, a prononcé quelques paroles pour appeler sa présence. Et aussitôt les fidèles se prosternent et adorent le Verbe fait chair sous les voiles du Sacrement entre les mains du prêtre, comme la très sainte Vierge adorait le Verbe fait chair dans son sein.

Ce que Jésus-Christ faisait dans le sein de Marie, il le fait sous les espèces sacramentelles. Faible et caché dans la prison maternelle, il ne cessait de répandre ses grâces et d'inonder de joie le cœur de tous ceux qui l'approchaient. Faible et caché dans la prison du tabernacle, il ne cesse de répandre ses grâces et d'inonder de joie le cœur de ceux qui l'approchent.

En la fête de Noël qui rappelle sa naissance mystérieuse dans l'étable de Bethléem où les

bergers vinrent l'adorer, qui ne le voit petit enfant sur les linges de l'autel, comme sur la paille de la crèche ?

Et ces fidèles qui s'arrachent à leur repos au milieu des ténèbres de la nuit ne ressemblent-ils pas aux bergers qui, la nuit, quittent leurs troupeaux pour venir l'adorer ? Ce prêtre qui dans ses mains tient le Fils de Dieu voilé sous les saintes espèces et le montre à l'adoration de la foule prosternée ne nous rappelle-t-il pas Marie offrant son divin Fils aux regards des pieux bergers qui le contemplaient avec amour ?

Les adorations multipliées du prêtre à l'autel nous montrent saint Joseph prosterné et adorant au pied de la crèche. L'âme pieuse aime à contempler la sainte enfance de Jésus au pied du saint tabernacle. Les voiles du Sacrement dont il est enveloppé lui paraissent comme les langes dont la très sainte Vierge enveloppait ses membres. Le silence de l'autel lui rappelle le sommeil de Jésus. L'obéissance avec laquelle le divin Sauveur se plie à toutes les volontés du prêtre qui le prend du tabernacle, le porte où il veut et le remet à son gré, met sous les yeux de l'âme pieuse l'obéissance de Jésus enfant pour sa très sainte Mère. Elle le prenait à son gré dans son berceau, elle le portait où elle voulait et le replaçait quand il lui plaisait sur la paille de sa crèche. Entre les mains du prêtre, comme entre les

mains de Marie, Jésus se laisse faire et se tait. Qui ne voit dans le saint tabernacle la pauvreté, l'humilité de Jésus enfant ? Que le ciboire où il est renfermé soit d'or, d'argent ou d'étain, ou que le prêtre le repose seulement sur un linge, il ne se plaint pas. Qu'on l'oublie, qu'on le délaisse ou qu'on s'empresse à ses pieds pour lui prodiguer son amour, il garde le silence : qu'on l'insulte ou qu'on l'adore, il n'en dit pas davantage.

Ame chrétienne, en contemplant au saint autel les vertus de Jésus enfant, demandez-lui la grâce d'imiter son amour du silence, son obéissance entière, son esprit de détachement et de pauvreté, son humilité profonde ; et, pour vous rendre digne de ses faveurs, travaillez généreusement à copier dans votre conduite habituelle quelque chose de ses vertus divines.

Peu de temps après sa naissance, Jésus-Christ fuit en Egypte la persécution d'un cruel tyran avec Marie et Joseph, et sur cette terre étrangère il est dans le délaissement et l'abandon. Que de fois au saint tabernacle il est obligé de fuir la persécution des méchants et d'aller se cacher dans une retraite inconnue ! Que de fois aussi il trouve dans son sanctuaire même délaissement, même abandon !

Si au temple de Jérusalem, à l'âge de douze ans, il se fait admirer par la sagesse de ses discours, au saint autel il est plus éloquent encore.

Là, il attire la foule pour l'instruire, et, pendant que le prêtre parle aux oreilles de la multitude, il porte la lumière divine dans les âmes de bonne volonté par l'action mystérieuse de sa grâce. Que peut la parole extérieure de l'homme sans la parole intérieure du Verbe habitant substantiellement dans le saint tabernacle ?

Et les âmes généreuses qui viennent s'instruire à l'école de Jésus dans le Sacrement d'amour, qui dira les flots de lumière qu'elles en reçoivent sur les vérités saintes pour elles et pour leurs frères ? Près de lui on s'instruit, mais près de lui on trouve aussi la sagesse de la vie, la prudence en toutes choses, l'intelligence divine et la force surnaturelle nécessaires pour entreprendre et accomplir des œuvres utiles aux âmes et à l'Eglise.

Jésus revient à Nazareth avec Marie et Joseph, et là, pendant dix-huit ans, il cache aux hommes sa sagesse éternelle et obéit à sa Mère et à son Père nourricier.

Ame chrétienne, considérez ce que Jésus-Christ fait au saint tabernacle : là encore il cache sa sagesse éternelle, là encore il obéit.

Apprenez donc de lui à modérer votre ardeur à paraître ; comme lui, attendez dans la paix et le silence l'heure marquée par votre Père céleste ; comme lui, obéissez volontiers et avec une entière soumission d'esprit aux créatures qui ont mission de vous commander. A Nazareth, Notre-Seigneur,

dans l'intimité de ses conversations divines, enrichissait sa sainte Mère et saint Joseph des trésors de sa grâce et leur prodiguait les suavités de son amour. On dirait qu'il en a imprégné les murailles de sa sainte maison, car, dans la *Sancta Casa* de Lorette, le pèlerin trouve toujours des lumières et des suavités divines qu'on ne rencontre dans aucun autre sanctuaire du monde. O bon Jésus, merci mille fois des grâces ineffables que vous m'avez prodiguées pour moi et pour beaucoup d'autres dans l'atelier de votre Père nourricier et dans l'appartement secret de votre très sainte Mère, au jour à jamais heureux de mon pèlerinage de Lorette.

Les âmes pieuses qui, à l'exemple de Marie et de Joseph, veulent se cacher avec Jésus dans la demeure de son tabernacle, jouissent, elles aussi, de l'intimité des ses conversations divines, et le bon Jésus se plaît à les enrichir de ses dons et à leur prodiguer les suavités de son amour.

Ames privilégiées, amies de la solitude et de la retraite, visiteuses ferventes et quotidiennes du saint tabernacle, dites-nous quelque chose des lumières surnaturelles que vous y avez reçues et du bonheur que vous y avez goûté, même au milieu des peines et des souffrances de la vie : quelquefois, souvent peut-être, Marie et Joseph avec qui seuls vous vous êtes trouvées en présence de Jésus, vous ont obtenu du Dieu d'amour des

faveurs que les hommes ne soupçonnent pas et qui ont fait votre joie, votre consolation et votre force dans des circonstances pénibles et difficiles. Chérissez plus que jamais la solitude de Jésus au tabernacle et souvenez-vous que les dons de son amour ne s'épuisent jamais.

CHAPITRE XXXIV

LE SACREMENT DE L'AUTEL EST L'EXTENSION
PERPÉTUELLE ET ACCESSIBLE A TOUS DU
GRAND MYSTÈRE DE L'INCARNATION. (*Suite*)

Si je considère la vie publique de Jésus-Christ, je le vois prêchant la vérité éternelle au milieu des villes et des campagnes de la Judée, semant de toutes parts les prodiges de sa puissance et de son amour. Eh bien ! ô mon Sauveur, je vous vois encore dans l'auguste mystère prêchant la vérité éternelle dans les villes et les campagnes et semant partout les prodiges de votre puissance et de votre amour.

La mission de Jésus-Christ au saint tabernacle est plus étendue que pendant sa vie mortelle : ce n'est pas une simple province qu'il instruit, c'est l'univers entier. Il fait entendre sa voix dans les grandes cités, dans les villes, dans les bourgades, dans les hameaux du monde catholique et jusqu'au sein des tribus sauvages où un prêtre, au péril de sa vie, a célébré les saints

mystères. Partout il a des autels sur lesquels il habite, et pour lui, partout, la foule accourt au pied de ces autels.

Il est là le résumé de toute la doctrine céleste : on ne peut le connaître dans son mystère d'amour sans être initié aux dogmes et à la morale de la foi. Il est donc là le docteur universel de toute vérité ; il se met à la portée des enfants et des ignorants ; il a dans cette même science des enfants une science plus abondante pour les hommes instruits et éclairés et une science plus profonde encore pour les âmes d'élite. Sa parole intérieure éclaire plus ou moins toutes les intelligences et donne à toutes les volontés dociles à sa voix la suavité du consentement dans la croyance à la vérité.

O Dieu du tabernacle, je vous en conjure, daignez m'instruire vous-même des vérités éternelles, et, puisque vous êtes l'auteur de toute science, aidez-moi dans l'étude des choses humaines que j'ai besoin de connaître pour répondre à vos desseins providentiels sur moi.

Au saint autel, Jésus-Christ sème aussi partout les prodiges de sa puissance et de son amour.

Sans parler des miracles extérieurs et sensibles en faveur de la présence réelle que la puissance divine a opérés dans tous les siècles, comme nous l'avons vu aux chapitres VII et VIII de ce volume, n'avons-nous pas considéré dans huit

chapitres de ce même volume des merveilles plus surprenantes encore qui s'opèrent chaque jour sur tous les autels du monde chrétien par le mystère de la transsubstantiation ?

O mon Sauveur, le monde demande de vous des prodiges et il en est rempli à chaque heure du jour et de la nuit, il n'est pas de lieu où ils n'abondent ; partout où il se trouve un autel pour le sacrifice et un prêtre qui célèbre, les miracles les plus grands de la puissance divine se multiplient. La foi seule les voit, il est vrai, mais elle les voit aussi avec une certitude qui captive l'admiration et inspire la reconnaissance et l'amour. Augmentez en nous la foi à votre auguste mystère, et comme saint Louis nous n'aurons plus besoin de miracles extérieurs et sensibles, les étonnants prodiges de la transsubstantiation nous suffiront.

Et les prodiges d'amour que le bon Sauveur prodigue au Sacrement de l'autel, qui pourra les compter ?

Le mystère de la transsubstantiation en renferme une multitude qui sont permanents, comme nous l'avons vu aux chapitres xxx et xxxi de ce volume.

La vie des saints en est remplie : que de fois Notre-Seigneur a récompensé par des apparitions merveilleuses ou par d'autres prodiges la ferveur que certaines âmes héroïques avaient pour le

Sacrement de l'autel ! Sans parler de la bienheureuse Julienne à qui Notre-Seigneur demanda lui-même l'institution de la Fête-Dieu, parmi beaucoup d'autres nous pouvons citer saint François d'Assise, saint Thomas d'Aquin, saint Philippe de Néri, saint François Xavier, saint Stanislas Kotska, sainte Françoise Romaine, la bienheureuse Imelde de Pologne, la bienheureuse Ursule Benincasa, fondatrice des vierges de l'Immaculée-Conception, sainte Rose de Lima, la bienheureuse Colombe de Rieti, la bienheureuse Véronique de Binasco de Milan, sainte Gertrude de Saxe, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse du Carmel, la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque.

Outre ces apparitions merveilleuses constatées par le jugement de l'Eglise dans les décrets de béatification et de canonisation des saints, n'y en a-t-il pas une multitude d'autres restées inconnues ? L'Epoux des vierges très pures se plaît souvent à les récompenser par les faveurs les plus insignes dans son Sacrement d'amour. Et sans parler de ces grâces extraordinaires, qui ne sait combien Notre-Seigneur est prodigue de ses dons et de ses suavités divines aux âmes pieuses qui lui dévouent tout leur cœur dans le Sacrement de l'autel ?

Quand je lis dans l'Evangile les injures, les opprobres, les souffrances que Jésus-Christ en-

dure pendant sa passion, quand je le contemple dans les tortures de l'ignominieux crucifiement, mourant pour nous sur la croix, je me sens tout ému et je ne puis retenir mes larmes de compassion, de reconnaissance et d'amour. Mais, ô spectacle digne de l'admiration des anges et des hommes ! je retrouve au saint autel le sacrifice même de la croix ; j'y vois, sinon les mêmes souffrances, les mêmes humiliations, la même séparation du corps et du sang du Sauveur, la même victime immolée, le même sacrifice consommé pour mon amour. Les saintes cérémonies dont l'Eglise a su environner la célébration de l'auguste mystère mettent sous mes yeux non seulement les scènes diverses, mais les circonstances multiples de la passion.

J'y vois l'agonie du Sauveur au jardin des Olives dans ce trouble et cette inquiétude du prêtre au pied de l'autel, nouveau Calvaire qu'il n'ose gravir bien qu'il se soit humilié de ses fautes et que, prosterné dans sa douleur, il se soit frappé la poitrine, il faut que l'ange de l'autel le rassure, comme l'ange du Seigneur rassura le Sauveur à la vue du calice mystérieux qui lui était présenté pour accomplir le salut du monde. Le Sauveur calme et résigné se lève et il se remet entre les mains de ses ennemis pour être conduit de tribunal en tribunal chez Anne, Caïphe, Hérode. Le prêtre lui aussi se relève et monte à

l'autel. En le voyant aller tantôt à droite, tantôt à gauche, pour revenir au milieu de l'autel d'où il était parti, je ne puis m'empêcher de reconnaître, dans ces allées et ces venues, les allées et les venues du Sauveur chez ses juges iniques. Jésus-Christ est condamné à mort par Pilate, son sort est fixé, il n'a plus que le Calvaire à gravir chargé du bois de la croix.

Le prêtre, lui aussi, se fixe au milieu de l'autel, et pendant que longtemps il demeure ainsi fixé, je puis à l'oisir contempler la croix dont, lui aussi, est revêtu.

Le dépouillement du calice me rappelle le dépouillement de Jésus. L'offrande que le prêtre fait à Dieu du pain et du vin, figure du corps et du sang de Jésus-Christ, me fait souvenir de l'offrande que Notre-Seigneur fit de lui-même à son Père pour le salut du monde. En voyant le prêtre déposer sur la croix qu'il vient de tracer la matière du sacrifice, je me rappelle le Sauveur s'étendant lui-même sur la croix du Calvaire. Il s'est chargé de nos iniquités pour les expier par sa mort : je vois le prêtre étendant les mains sur la matière du sacrifice pour y déposer aussi les iniquités du monde. Les signes de croix multipliés sur l'hostie et le calice me rappellent les coups multipliés du marteau qui enfonce les clous dans les mains et les pieds de Notre-Seigneur. Le prêtre a élevé les mains et les yeux vers le

ciel, il s'est incliné un instant appuyé sur l'autel, ayant entre ses mains successivement la double matière de l'oblation, il a prononcé une dernière parole, comme Jésus-Christ sur la croix, et le sacrifice est consommé. Bientôt il montre au peuple Jésus-Christ immolé comme sur le Calvaire, et pendant quelque temps le peuple pourra contempler lui-même sur l'autel la réalité du sacrifice auguste, en voyant par la séparation des saintes espèces la mort mystique de son Sauveur et de son Dieu. Marie debout au pied de la croix s'immolait avec Jésus-Christ pour le salut du monde. Le prêtre debout à l'autel s'immole avec Jésus-Christ pour le salut du monde. Si de pieux disciples et de saintes femmes environnaient l'autel du Calvaire, de pieux fidèles et de saintes femmes environnent aussi l'autel du sanctuaire. Mais si des blasphémateurs et des impies insultaient Jésus crucifié sur le Calvaire, des blasphémateurs et des impies insultent aussi trop souvent Jésus crucifié sur l'autel. Jésus-Christ mort sur le Calvaire est descendu de la croix et enseveli dans un tombeau; Jésus-Christ après sa mort mystique sur l'autel est enseveli dans le cœur du prêtre comme dans un véritable tombeau.

O sainte Liturgie de l'Eglise, que vous êtes admirable de mettre ainsi sous nos yeux toutes les scènes de la Passion pendant qu'au saint Sacrement de l'autel Jésus-Christ lui-même

représente et continue le sacrifice du Calvaire !

Loué soit donc votre miséricorde, ô mon Dieu, de m'accorder d'assister tous les jours au véritable sacrifice qui a sauvé le monde ! Permettez-moi d'y puiser toutes les grâces dont j'ai besoin pour ma sanctification personnelle et pour la sanctification de tous ceux qui me sont chers, pour le succès de mes entreprises, pour la conversion des pécheurs, pour le triomphe de l'Eglise.

Lorsque le jour de Pâques nous célébrons la résurrection du Sauveur, à l'autel nous trouvons encore Jésus-Christ ressuscité. Sous les apparences de sa mort mystique il possède tous les dons de son corps glorifié par son triomphe sur la mort.

Quand, le jour de l'Ascension, Jésus-Christ remonte au ciel pour s'asseoir à la droite de son Père et y jouir pendant les siècles de l'éternité des splendeurs célestes, il semble qu'à ces hauteurs l'auguste mystère ne pourra pas l'atteindre ni nous le montrer dans sa gloire. Rassurons-nous, sa vie glorieuse est celle qu'il mène maintenant au saint autel. Ce qu'il est dans le ciel, au moment de la consécration il l'est dans l'adorable hostie ; seulement, il cache sa gloire à nos yeux mortels.

« Jésus-Christ est au milieu des abaissements du Saint-Sacrement ce qu'il est dans le triomphe de son Ascension. La vie qu'il mène au ciel est la

même qu'il mène ici-bas. L'Ascension, comme l'enseigne saint Thomas, n'a opéré aucun changement en lui, elle n'a fait que placer sa nature humaine dans un lieu plus élevé et plus digne d'elle.

Quelle douce et consolante pensée pour notre amour, de songer que le ciel garde maintenant dans son sein, et sans qu'un changement ni une altération soient survenus en lui, Jésus tel qu'il était au moment où la terre le vit pour la dernière fois, lorsque le jeudi soir il quitta le riant sommet du mont des Olives doré par les feux du soleil couchant pour retourner vers son Père ! Quel bonheur de penser que, lorsqu'il apparaîtra dans sa gloire pour juger le monde, il viendra tel qu'il était quand il s'éloigna et de la même manière, comme les anges le dirent aux hommes de Galilée, de sorte que tous nous saurons que c'est lui, et ses élus verseront des larmes de joie. » (*Le Sacrement de l'autel*, par le P. Faber, t. II, sect. IV.)

Ainsi le Saint-Sacrement représente réellement et substantiellement toute la vie de Notre-Seigneur au ciel comme sur la terre, et, selon le langage des saints docteurs, il est l'extension perpétuelle et accessible à tous du grand mystère de l'Incarnation.

CHAPITRE XXXV

JÉSUS ADORATEUR ET INTERCESSEUR AVEC NOUS
DANS LE TRÈS SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

Je me plais à environner de tous les témoignages de mon respect et de mon amour Jésus-Christ, vrai Dieu, réellement caché sous les espèces sacramentelles ; et si, recueilli en sa présence, j'examine de plus près les principales fonctions qu'il remplit dans l'auguste mystère, je le vois avec admiration exerçant pour moi et pour le monde l'office de suprême Adorateur et de suprême Intercesseur, et avec la plus douce confiance j'unis mes adorations à ses adorations, mon humble prière à ses supplications toutes-puissantes.

La foi me montre sur l'autel avec Jésus eucharistique tout ce que la Jérusalem céleste possède de plus auguste : l'adorable Trinité elle-même tout entière. Oui, sous les saintes espèces exposées à mon adoration, je vois, avec le corps de Jésus-Christ, le Verbe éternel qui lui est nécessairement uni ; j'y vois également comme dans le

ciel le Père céleste qui vit en son divin Fils et en qui le Fils habite. Le Père demeure en son Fils et réside en lui comme dans son Verbe : il s'y glorifie, il s'y connaît comme dans son image substantielle, il s'y repose, il y prend ses délices comme dans l'objet de ses complaisances. Mais, ô mon Sauveur, avec vous et votre Père je vois encore dans l'auguste sacrement le Saint-Esprit lui-même, parce qu'il est inséparable de vous et de votre Père, il est dans la sainte hostie comme le nœud et le lien indispensable qui vous unit avec ce Père adorable et avec lui-même et qui nous unit à vous d'une union intime et ineffable. Le tabernacle n'est donc pas seulement le trône de Jésus-Christ, il est aussi le trône de l'auguste Trinité. Les esprits célestes l'entourent comme une garde d'honneur et ils adorent au saint Sacrement de l'autel Celui qu'ils adorent dans le ciel, le Seigneur trois fois saint.

Mais que fait donc Jésus eucharistique en présence de l'auguste Trinité ? Vrai Dieu et vrai homme, il l'adore avec des adorations infinies, il la loue avec des louanges égales à sa grandeur, il l'aime avec un amour qui n'a pas de limite. O prodige ineffable ! un Dieu adorateur et en même temps digne de toute adoration, un Dieu devenu louange et à qui toute louange appartient, un Dieu qui se fait amour et à qui tout amour est dû au ciel et en la terre ! Quel spectacle plus

digne de Dieu que Jésus-Christ adorateur au saint Sacrement de l'autel ! Par lui les perfections divines reçoivent un culte parfait, entièrement digne de la Majesté de Dieu.

Ame chrétienne, unissez donc, au pied du tabernacle, vos adorations, vos louanges et votre amour aux louanges et à l'amour de Jésus-Christ. Il vous le permet, il vous y invite, afin que votre culte soit digne de la grandeur de Dieu et que, plus parfait, il attire sur vous l'abondance de ses grâces.

Mais lorsque Notre-Seigneur se donne à l'âme chrétienne dans la sainte communion, il fait en elle et pour elle ce qu'il fait sur l'autel pour l'Eglise entière. Pour elle il adore, pour elle il loue, pour elle il aime la Majesté divine avec toutes les perfections et l'étendue de sa divinité. Il attire cette âme à lui et ne fait plus qu'un avec elle, il divinise toutes ses facultés et leur fait produire envers Dieu des actes surnaturels d'une valeur suréminente et digne d'une récompense infinie.

Oui, ô céleste Epoux, en venant en moi dans la sainte communion, perfectionnez ma faiblesse et mon impuissance de votre vertu divine, purifiez, consacrez, embrasez et mes adorations et mon amour, afin qu'ils soient dignes d'être unis aux vôtres pour la plus grande gloire de Dieu et pour mes intérêts éternels.

Jésus-Christ au Sacrement de l'autel n'est pas

seulement adorateur, il est encore intercesseur et suppliant.

Un Dieu qui intercède près d'un Dieu, qui prie un Dieu pour ses pauvres et malheureuses créatures ! Mais Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble : le Verbe éternel a revêtu notre chair pour s'humilier, souffrir et mourir et pouvoir offrir à l'auguste Trinité des mérites infinis pour prix des grâces qu'il sollicite en faveur de ceux qu'il a rachetés de son sang. C'est donc avec confiance et sûr d'être exaucé qu'il se présente à son Père pour prier et intercéder pour nous. Le voyez-vous sur tous les autels du monde renouvelant le sacrifice de la croix et offrant à la divine Miséricorde ses abaissements, ses humiliations, ses opprobres, ses souffrances, sa mort ? Le voyez-vous dans tous les tabernacles de l'univers offrant à Dieu ses mérites infinis et tous ses anéantissemens de l'autel ? Que de fois sa divine intercession a arrêté le bras de la justice éternelle prêt à frapper non seulement les individus coupables, mais les provinces et les nations perverses ! Si de grands crimes se commettent de toutes parts et appellent la colère de Dieu, il y a partout sur les autels et dans les tabernacles la voix toute-puissante de Jésus-Christ qui crie grâce et miséricorde.

Que le saint Sacrifice de l'autel cesse, que la présence réelle abandonne nos tabernacles, et

bientôt la colère du ciel éclatera sans remède sur le monde. Par la puissante intercession de Jésus-Christ au saint autel, les fléaux de la colère de Dieu sont accompagnés de miséricorde : c'est la verge d'un père qui corrige ses enfants coupables pour les ramener à lui, mais ce n'est pas le châtement d'un juge qui punit le crime comme il doit être puni.

L'intercession de Jésus-Christ au saint autel arrête la malice de l'enfer et ne permet pas aux suppôts du démon de faire à l'Eglise ni aux enfants de l'Eglise tout le mal qu'ils méditent. Que de Sauls persécuteurs Jésus-Christ a terrassés du fond de son tabernacle sur le chemin de Damas pour les changer en vases d'élection ; que de Pierres lâches et timides il a rendus forts et courageux ; que de publicains il a changés en apôtres ; que de prodigues il a arrachés à la plus affreuse misère morale et ramenés humbles et dociles dans la maison du Père de famille ; que d'Augustins corrompus il a rendus vertueux à leur mère ; que de Samaritaines, que de femmes adultères il a ramenées au devoir ; que de Madeleines il a changées en âmes héroïques !!!

Oh ! ils sont nombreux les changements merveilleux que la puissante intercession du Dieu d'amour opère sur les pécheurs ! Marie dans ses sanctuaires se fait leur avocate près de son divin Fils, et Jésus à la prière de sa Mère multiplie les

prodiges de conversion. Qui pourra compter ceux qu'il a opérés depuis trente ans dans le seul sanctuaire de Notre-Dame des Victoires ?

Qui n'espère un prodige de résurrection morale pour la France après avoir vu, en ces dernières années, la grâce de Jésus, la puissance du Dieu d'amour mettre en mouvement de tous les points de la France si coupable tant de milliers et de milliers d'âmes non seulement vers les sanctuaires antiques de la Mère de Dieu, mais encore vers les sanctuaires nouveaux de la Salette, de Lourdes, de Pontmain, de Paray-le-Monial et de Beauvais ? L'esprit de pénitence et d'expiation anime ces masses de pèlerins généreux et pénètre peu à peu les populations témoins de ces manifestations religieuses dignes des plus beaux âges de l'Eglise.

Si la puissance d'intercession et de supplication de Jésus au saint tabernacle est si grande pour la conversion des pécheurs, son efficacité est plus frappante encore en faveur des justes. Eux ne mettent point obstacle aux largesses de la Miséricorde divine, leurs blasphèmes ne viennent point interrompre la voix suppliante de Jésus près du trône de son Père. L'auguste Trinité prévenue en leur faveur et se voyant pressée par l'Intercesseur divin qui les chérit ne peut s'empêcher de leur prodiguer ses dons : dons de lumière et de sagesse, dons d'amour et de force, dons de

dévoûment et de sacrifice, dons d'héroïsme pour toutes les bonnes œuvres utiles à l'Eglise et aux âmes. Au milieu des scandales qui inondent le monde, au milieu des persécutions de tous genres qui fondent sur l'Eglise et sur le Siège de Pierre en particulier, ne voyons-nous pas la piété des âmes saintes se ranimer avec une ferveur nouvelle ?

L'épiscopat, malgré les ruses de l'enfer, n'a jamais été si uni et si docile à son Chef auguste. Qu'il est grand, qu'il est magnifique le spectacle qu'il offre à l'univers entier !

Il est vrai, la Providence, en secouant les trônes comme on secoue la paille et en tenant suspendu comme dans le vide le trône de Pierre, seul durable parce que la main de Dieu le porte, a donné de grandes leçons au monde et a averti les hommes trompés et indécis qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qui dure et ne passe pas avec les tempêtes des révolutions.

O sainte Providence de Dieu, ô sainte assistance de Jésus, que je vous admire dans les maux qui nous affligent ! Vous les faites tourner au plus grand bien de l'Eglise, à l'unité absolue de la foi, à la soumission la plus étendue au Siège suprême de Pierre. Point de subtilité pour se soustraire aux décisions pontificales, point de retard ni d'entrave pour publier les décrets du saint Concile du Vatican, point de résistance aux or-

dres, aux avis, aux désirs même du Saint-Siège. L'Eglise est plus *une* que jamais, les pontifes sont serrés comme une garde d'honneur et de sûreté autour de l'illustre Léon XIII; les prêtres persécutés par le monde se pressent autour de leur évêque pour lui jurer de nouveau respect et obéissance; les vrais fidèles témoins de la méchanceté des impies écoutent avec plus de docilité la voix de leur pasteur. Les corps d'élite destinés à la défense de l'Eglise, ces corps gardiens de la perfection évangélique, en voyant la fureur de l'enfer se déchaîner contre eux, se renouvellent dans leur ferveur primitive, et s'ils sont bannis d'un point du globe, c'est pour porter ailleurs la puissance de leur parole, l'édification de leur sainteté et la salutaire fécondité de leurs œuvres.

O monde si divisé, si déchiré en lambeaux, comme une vile étoffe usée, regarde le magnifique spectacle de l'*unité* de l'Eglise si persécutée; tes ongles de fer ne peuvent déchirer sa robe divine; malgré les ordures dont tu essaies de la souiller par tes injures et par tes blasphèmes, elle est plus belle, plus éclatante que jamais.

A qui l'Eglise doit-elle son triomphe et sa gloire dans ce siècle d'hérésie, de corruption et de scandale? A son céleste Epoux dans le Sacrement de l'autel : Jésus-Christ victime, Jésus-Christ intercesseur dans l'auguste mystère, voilà sa puissance et sa force. De nos jours, en effet, le

sacrifice de l'autel est plus souvent offert qu'autrefois pour le besoin de l'Eglise, et des âmes plus nombreuses et plus ferventes que jamais s'unissent à la divine victime pour crier grâce et miséricorde près du trône de Dieu, pour faire amende honorable, aux pieds de la Majesté sainte, des crimes du monde, pour détourner de l'Eglise et de la France les fléaux de la justice divine, pour solliciter la résurrection morale des peuples et pour croître elles-mêmes dans la sainteté et l'amour.

O céleste Avocat, quelle est grande, quelle est multiple votre puissance d'intercession non seulement à l'autel mais encore au sacré banquet!

Quand vous vous unissez à tant d'âmes généreuses dans la sainte communion, vous ajoutez à vos mérites infinis leurs mérites innombrables, vous divinisez les mérites des pauvres créatures humaines, et ces âmes unies à vous d'une manière si intime deviennent autant de Christs qui intercèdent avec le Christ suprême : elles intercèdent pour l'Eglise universelle, pour leur patrie, pour leurs paroisses, pour leurs familles et pour elles-mêmes ; et c'est vous, ô suprême, ô divin Intercesseur, qui êtes multiplié en elles : je ne m'étonne plus de leur puissance d'intercession, et, par elles et par vous, j'attends pour l'Eglise et pour le monde les faveurs les plus signalées.

Inutile de vous dire, âmes chrétiennes, les fa-

veurs particulières que Jésus-Christ vous obtient de son Père céleste. Lorsqu'étant en vous par la sainte communion il intercède pour vous, unissez-vous à lui, priez avec lui, humiliez-vous avec lui, souffrez avec lui, immolez-vous avec lui, et vos mérites divinisés par les siens, offerts par lui en vous à l'auguste Trinité, attireront sur vous et sur ceux qui vous sont chers les trésors divins et les richesses si précieuses de son Cœur adorable.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

	Pages.
AVANT-PROPOS	5

PREMIÈRE PARTIE

Présence réelle de Jésus-Christ au Sacrement d'amour

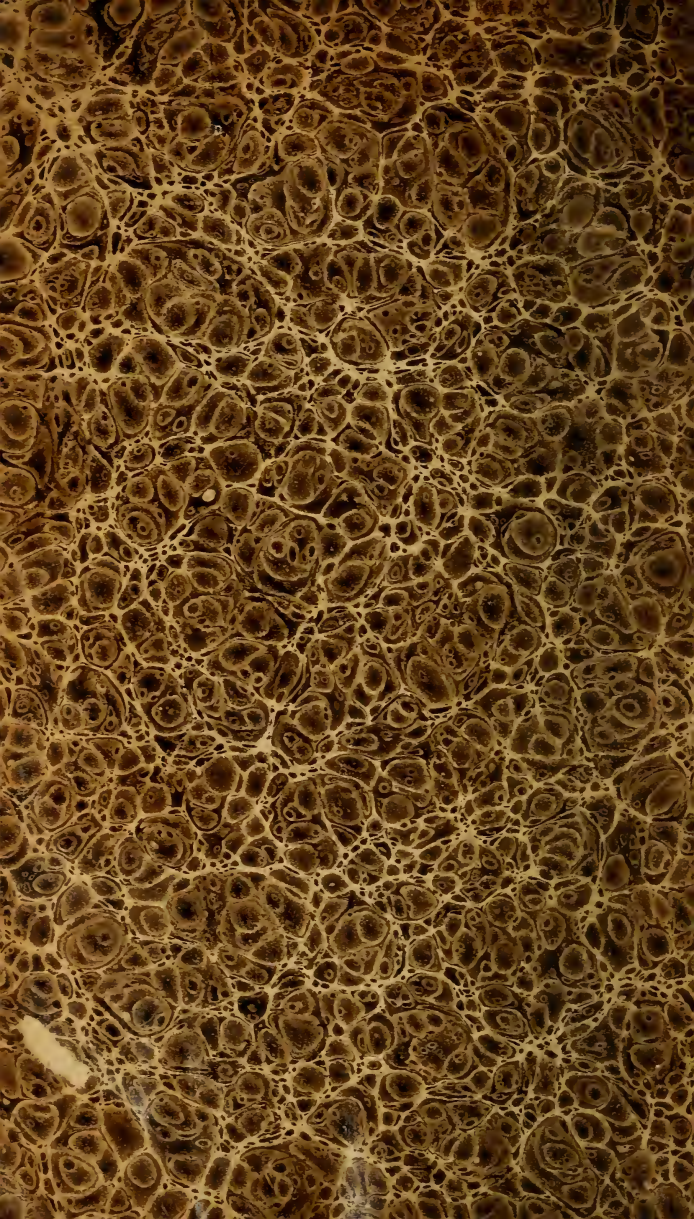
CHAPITRE	I. Les mystères en général	9
—	II. L'auguste Sacrement de l'autel est la plus admirable merveille de l'a- mour de Dieu pour l'homme . . .	21
—	III. Jésus-Christ, vrai Dieu, auteur du Sacrement d'amour	30
—	IV. La promesse divine du Sacrement d'amour.	37
—	V. L'institution du Sacrement d'amour.	44
—	VI. Témoignages de l'Eglise et de la Tradition sur la présence réelle de Jésus-Christ au Sacrement d'a- mour.	52
—	VII. Miracles à l'appui du dogme de la présence réelle.	60
—	VIII. Miracles à l'appui du dogme de la présence réelle ; Suite	72
—	IX. L'histoire du dogme de la présence réelle depuis l'origine du Christia- nisme jusqu'au xiv ^e siècle	82

	Pages.
CHAPITRE	
X. L'histoire du dogme de la présence réelle depuis le xiv ^e siècle jusqu'à la fin du saint Concile de Trente.	96
— XI. L'histoire du dogme de la présence réelle depuis la fin du Concile de Trente jusqu'au xviii ^e siècle. . .	109
— XII. L'histoire du dogme de la présence réelle depuis le commencement du xviii ^e siècle jusqu'à nos jours. . .	118
— XIII. Dignité de nos églises catholiques par la présence réelle : l'église, palais de Dieu	133
— XIV. Les magnificences du culte de Jésus-Christ au Sacrement d'amour pendant la messe paroissiale du dimanche	140
— XV. Les magnificences du culte de Jésus-Christ au Sacrement d'amour pendant la messe paroissiale du dimanche; Suite	150
— XVI. Les magnificences du culte de Jésus-Christ au Sacrement d'amour pendant les vêpres solennelles du dimanche	165
— XVII. Les magnificences du culte de Jésus-Christ au Sacrement d'amour pendant les processions solennelles de la Fête-Dieu	175
— XVIII. Les magnificences du culte de Jésus-Christ au Sacrement d'amour pendant les processions solennelles de la Fête-Dieu; Suite	186
— XIX. Les magnificences du culte de Jésus-Christ au Sacrement d'amour dans l'Adoration perpétuelle	198
— XX. Les magnificences de l'Adoration perpétuelle à Paris, à Lyon.	205
— XXI. Les charmes du Dieu d'amour à la	

	Pages.
	visite au Saint-Sacrement 217
CHAPITRE XXII.	Merveilles de la puissance divine renfermées dans le très saint Sacrement de l'autel. 227
—	XXIII. Merveilles de l'Eucharistie relatives à la substance du pain et du vin . 234
—	XXIV. Merveilles de l'Eucharistie relatives aux saintes espèces. 240
—	XXV. Merveilles de l'Eucharistie relatives au corps, au sang, à l'âme, à la divinité de Jésus-Christ réellement présent sous chaque espèce au saint Sacrement de l'autel 247
—	XXVI. Merveilles de l'Eucharistie relatives à la présence de Jésus-Christ tout entier sous chaque partie de l'hostie rompue, comme aussi sous chaque goutte séparée du précieux sang. 252
—	XXVII. Merveilles de l'Eucharistie relatives à la double présence de Jésus-Christ au ciel et au saint Sacrement de l'autel 259
—	XXVIII. Merveilles de l'Eucharistie relatives à la présence multiple et perpétuelle de Jésus-Christ au saint Sacrement de l'autel dans une multitude de lieux à la fois et dans un nombre incalculable d'hosties consacrées. . . 264
—	XXIX. Merveilles du pain eucharistique qui, se donnant sans fin en nourriture aux hommes, ne se consume jamais. 270
—	XXX. Merveilles d'amour dans les abaissements de Jésus-Christ au saint Sacrement de l'autel. 275
—	XXXI. Autres merveilles d'amour dans les abaissements de Jésus-Christ au saint Sacrement de l'autel . . . 279
—	XXXII. Les abaissements de Jésus-Christ au

	Pages.
très saint Sacrement de l'autel ne compromettent en rien ses grandeurs divines	289
CHAPITRE XXXIII. Le Sacrement de l'autel est l'extension perpétuelle et accessible à tous du grand mystère de l'Incarnation. .	294
— XXXIV. Le Sacrement de l'autel est l'extension perpétuelle et accessible à tous du grand mystère de l'Incarnation ; Suite	303
— XXXV. Jésus Adorateur et Intercesseur avec nous dans le très saint Sacrement de l'autel.	312

FIN DE LA TABLE



BX 2203 .G47 1880 v.1 SMC
Gerardin,
Les merveilles de Jesus au
sacrement d'amour 47230799

